

BRENNA YOVANOFF

LE ROMAN
OFFICIEL

**STRANGER
THINGS**

POUR ADOS

STRANGER THINGS

RUNAWAY MAX



BRENNA YOVANOFF

STRANGER THINGS

RUNAWAY MAX

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Alice Delarbre

hachette
ROMANS

Couverture © 2019 by Netflix Inc.
Jacket Art by Ian Keltie / Jacket design by Megan McLaughlin
Illustrations et motifs : Shutterstock.

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Alice Delarbre

L'édition originale de cet ouvrage a paru en langue anglaise
chez Random House Children's Books,
a division of Penguin Random House LLC, New York.

© 2019 Netflix Inc. pour le texte.

All Rights Reserved.

© Hachette Livre, 2019, pour la traduction française.
Hachette Livre, 58 rue Jean Bleuzen, 92170 Vanves.

ISBN : 978-2-01-707886-9

Ce document numérique a été réalisé par [Nord Compo](#).

Brenna Yovanoff a grandi dans une grange, une tente et un tipi. Elle a été scolarisée à domicile jusqu'au lycée. Elle a passé ses premières années dans l'Arkansas, dans une ville peuplée en grande partie de serpents, qui laissaient parfois tomber des dindes du ciel. À cinq ans, elle est partie pour le Colorado, où il neige régulièrement, mais jamais des dindes. Elle est l'auteure de *L'Échange*, *The Space Between*, *Paper Valentine* et *Fiendish*, et a souvent figuré dans la liste des meilleures ventes du *New York Times*. *Places No One Knows* est son dernier roman en date. Elle vit à Denver.

Brennayovanoff.com

@brennayovanoff

*Pour les filles qui osent et les garçons qui
espèrent
Et pour V., mon phénomène le plus étrange*

PROLOGUE

Le sol de la gare routière était presque recouvert de mégots. Le bâtiment avait dû être classe, il y a un million d'années, comme ces grandes gares, ou ces immenses constructions, qu'on voit dans les films, mais le seul mot qui venait à l'esprit pour le décrire maintenant c'était : gris. On aurait dit un entrepôt plein de prospectus roulés en boule et d'alcoolos.

Il était presque minuit, et pourtant le hall était bondé. Un de ses murs était entièrement tapissé de casiers, d'un bout à l'autre. Du liquide s'échappait de l'un d'eux : une boisson avait dû se renverser à l'intérieur et gouttait sur le sol. Ça collait sous mes semelles.

Il y avait des distributeurs à l'autre extrémité du hall et, dans un coin, un bar, auquel étaient accoudés une bande de types maigres et mal rasés qui fumaient à la chaîne, avachis sur leurs bières comme des lutins bossus. Il étaient entourés d'une espèce de brume qui leur donnait un air irréel.

J'ai pressé le pas. J'ai longé les casiers en gardant la tête baissée pour éviter de me faire remarquer. Chez moi, j'avais à peu près la garantie de réussir à me fondre dans le décor les doigts dans le nez, mais ici c'était plus difficile que je ne l'avais imaginé. J'avais compté sur le bordel ambiant et la taille de l'endroit pour passer inaperçue. C'était une gare routière, mince ! Je n'avais pas pensé une seule seconde que je serais la seule voyageuse à ne pas avoir encore l'âge de posséder un permis de conduire.

Dans ma rue et au bahut, je n'avais aucun mal à me faire oublier : taille et corpulence moyennes, visage et fringues quelconques. Une seule chose sortait de l'ordinaire chez moi : mes cheveux. Longs et roux, ils étaient la seule caractéristique susceptible d'attirer l'attention. Je me suis fait une

queue-de-cheval d'une seule main et j'ai essayé d'adopter la démarche d'une fille qui savait où elle allait. J'aurais dû emporter un bonnet.

Au guichet, deux nanas plus âgées que moi, qui portaient du fard à paupières vert et des mini-jupes en vinyle, se disputaient avec le type derrière la vitre. Elles avaient tellement crêpé leurs cheveux qu'on aurait dit que leurs crânes étaient recouverts de barbe à papa.

— Sérieux, mec, disait l'une d'elles en vidant le contenu de son porte-monnaie sur la tablette devant la vitre pour compter sa fortune. Vous pouvez pas faire une exception ? Il me manque juste un dollar cinquante, c'est rien !

Le type, qui portait une chemise hawaïenne miteuse, affichait une expression entre le sarcasme et l'ennui.

— On fait pas dans le social, ici. Pas d'argent, pas de billet.

J'ai plongé la main dans la poche de mon coupe-vent et j'ai senti mon ticket. Un trajet San Diego-Los Angeles en seconde classe. J'avais payé avec un billet de vingt dollars trouvé dans la boîte à bijoux de ma mère. Le type m'avait à peine jeté un coup d'œil.

J'ai accéléré le pas, en restant toujours près du mur, mon skate sous le bras. Pendant une seconde, je me suis vue monter dessus et filer à toute allure entre les rangées de bancs. Ça, ça aurait été classe. Mais je ne l'ai pas fait. Au moindre faux pas je risquais, malgré l'heure tardive, d'être repérée, même si j'étais entourée d'un ramassis de minables.

J'avais presque traversé le hall quand j'ai perçu de l'agitation dans mon dos. Je me suis retournée. Deux types en uniforme marron clair se trouvaient près des distributeurs et ils scrutaient la marée de visages. Même à cette distance, j'ai repéré leurs insignes qui réfléchissaient la lumière. Des flics.

Le plus grand avait des yeux clairs, vifs, et de longs bras maigres qui ressemblaient à des pattes d'araignée. Il s'est mis à arpenter les allées entre les bancs de cette démarche lente et solennelle qui clame : « Je suis peut-être une asperge bien flippante, mais c'est moi qui ai un insigne et un flingue. » Il m'a rappelé mon beau-père.

Si j'arrivais à atteindre la sortie, je pourrais me réfugier dans le dépôt où étaient stationnés les bus. Je me fondrais dans la foule et je disparaîtrais.

Quelques-uns des poivrots au bar se sont avachis encore un peu plus sur leurs bières. L'un d'eux a écrasé sa clope, avant de décocher un long regard haineux aux flics puis de cracher entre ses pieds. Les deux filles avaient cessé de se prendre le chou avec le guichetier. Elles semblaient fascinées par leurs faux ongles, même s'il était évident que Monsieur Asperge les rendait nerveuses. Peut-être qu'elles avaient le même genre de beau-père que moi.

Les flics se sont rendus au centre du hall et se sont mis à sonder la foule de voyageurs, les yeux plissés. Ils avaient l'air à la recherche de quelque chose. Un gosse perdu peut-être. Une bande de délinquants qui préparait un mauvais coup.

Ou une fugueuse.

J'ai baissé la tête. Je m'apprêtais à quitter le hall lorsque quelqu'un s'est raclé la gorge. Une grosse main s'est alors posée sur mon bras. Je me suis retournée et j'ai découvert le visage d'un troisième policier à quelques centimètres du mien.

Il m'a décoché un sourire exaspéré plein de dents.

— Maxine Mayfield ? Je vais devoir te demander de me suivre.

Il avait des traits durs et anguleux, on avait l'impression qu'il avait déjà balancé la même phrase à d'autres jeunes des centaines de fois.

— Ta famille est morte d'inquiétude à cause de toi.

CHAPITRE

1

Le ciel était si bas qu'on aurait dit qu'il était littéralement posé sur le centre-ville de Hawkins. Le monde défilait autour de moi alors que je fonçais sur le trottoir dans un boucan d'enfer. J'ai pris de la vitesse avec mon skate, écouté le murmure des roues sur le béton ponctué par le bruit sourd des fissures. Il faisait froid cet après-midi-là, et j'avais mal aux oreilles. Je me caillais depuis notre arrivée dans cette ville, trois jours plus tôt.

Je n'arrêtais pas de lever les yeux vers le ciel dans l'espoir de revoir le beau bleu de San Diego. Ici, tout était gris et pâle ; même en l'absence de nuages, il ne semblait y avoir aucune couleur.

Hawkins, dans l'Indiana, était la ville des ciels bas et gris, des vestes matelassées et des températures hivernales.

Et depuis peu c'était aussi... ma ville.

La rue principale était décorée pour Halloween, les vitrines des boutiques étaient envahies de citrouilles grimaçantes. Sur celles du supermarché, on avait scotché de fausses toiles d'araignées et des squelettes en papier. Des fanions noirs et orange, accrochés aux réverbères, battaient au vent sur tout le pâté de maisons.

J'avais passé l'après-midi à la salle d'arcade ; j'avais joué à Dig Dug jusqu'à épuiser ma monnaie. Comme ma mère n'aimait pas que je gaspille de l'argent avec des jeux vidéo, je devais attendre d'être en Californie chez mon père pour pouvoir jouer. Il m'emmenait au bowling, ou parfois à la

laverie automatique, où il y avait un Pac-Man et un Galaga. Il m'arrivait aussi de traîner parfois à la salle d'arcade du centre commercial, Joy Town, même si elle était bien pourrie et infestée de métalleux en jeans troués et blousons de cuir. Il y avait quand même une borne Pole Position, autrement dit le meilleur jeu de course automobile, avec un volant qui donnait l'illusion de conduire pour de vrai.

À Hawkins, la salle d'arcade occupait un immense bâtiment sur un seul niveau, avec enseignes au néon dans les vitrines et auvent jaune vif, même si derrière ces lumières colorées et cette peinture se cachaient de simples parois en alu. Il y avait des bornes Dragon's Lair, Donkey Kong et Dig Dug, mon jeu préféré.

J'y étais restée tout l'après-midi, à battre des records. Une fois toutes mes pièces de vingt-cinq cents dépensées, j'ai entré mon prénom à la tête du classement. Puis j'ai commencé à avoir la bougeotte. J'avais besoin de me dépenser, alors j'ai quitté la salle et je suis allée en ville à skate, pour visiter un peu.

J'ai accéléré et longé à toute bombe un snack et une quincaillerie, un magasin de composants électroniques, Radio Shack, et un cinéma. Il était petit – il ne devait y avoir qu'une seule salle –, mais la devanture, à l'ancienne, attirait le regard, avec son immense fronton en saillie comme un cuirassé lumineux.

Le seul endroit où j'aimais rester assise sans rien faire, c'était le cinoche. L'affiche de *Terminator* était en façade. Dommage, je l'avais déjà vu. L'histoire était plutôt pas mal. Ça parlait d'un robot tueur qui ressemblait à Arnold Schwarzenegger et qui faisait un voyage dans le passé, depuis le futur, pour tuer une serveuse, Sarah Connor. Au début elle avait l'air d'une nana quelconque, alors qu'en réalité elle déchirait à mort. Ça m'avait bien plu, même s'il n'y avait pas de vrais monstres. Et pourtant, curieusement, j'en étais sortie un peu déçue. Je ne connaissais aucune femme qui ressemblait à Sarah Connor dans la vraie vie.

J'étais en train de dépasser à toute berzingue la boutique du prêteur sur gages, juste après un magasin d'ameublement et une pizzeria avec un auvent à rayures vertes et rouges, lorsqu'un petit truc sombre a détalé sur le trottoir juste devant mes roues. Dans la lumière grise de l'après-midi, ça ressemblait à un chat, et j'ai juste eu le temps de m'étonner, parce qu'on ne

croisait jamais de chat dans le centre-ville de San Diego, avant de perdre l'équilibre.

J'avais l'habitude de tomber évidemment, ce qui n'empêchait pas le quart de seconde précédant la chute d'être déstabilisant. Au moment où la planche ne me répondait plus, j'avais l'impression que le monde entier basculait et se dérobaît sous moi. J'ai heurté le sol si violemment que j'ai ressenti le choc dans mes dents.

Je faisais du skate depuis toujours, enfin depuis que mon meilleur ami, Nate Walker, était allé à Venice Beach avec son frère Silas et ses parents. On avait huit ans, et il en est rentré complètement surexcité : il n'arrêtait pas de me sortir des anecdotes sur les légendaires Z-Boys, de me parler des boutiques de skate de Dogtown, un quartier pourri de Venice. Ma planche ne me quitte plus depuis que j'ai découvert l'existence du grip et de la marque Madrid, depuis ma première descente le long de Sunset Hill, depuis que j'ai éprouvé pour la première fois la merveilleuse sensation d'aller si vite que les battements du cœur se précipitent et que les larmes se mettent à couler.

Le trottoir était glacial. Pendant une seconde, je suis restée à plat ventre, avec l'impression d'avoir un énorme trou palpitant dans la poitrine, les bras parcourus d'une douleur lancinante. Mon coude avait transpercé la manche de mon pull, les paumes de mes mains étaient à vif, électrisées. Le chat avait filé depuis longtemps.

Je venais de rouler sur le dos et j'essayais de m'asseoir quand une femme, brune et mince, est sortie en courant d'une des boutiques. C'était presque aussi surprenant que de croiser un chat dans le centre commerçant de la ville. En Californie, personne ne se serait précipité pour savoir si j'allais bien. Peut-être que ça marchait comme ça dans l'Indiana. Ma mère m'avait dit que les gens étaient plus sympas ici.

Elle s'est agenouillée sur le béton et a posé sur moi de grands yeux fébriles. Le coude qui dépassait de ma manche trouée saignait un peu. Et j'avais les oreilles qui sifflaient.

Elle s'est penchée vers moi, l'air inquiète.

— Oh, ton bras doit te faire mal !

Puis elle m'a dévisagée, j'ai eu l'impression qu'elle voulait sonder mon âme.

— Tu paniques facilement ?

J'ai soutenu son regard. *Non*, j'avais envie de répondre, et c'était vrai dans tout un tas de domaines. Je n'avais peur ni des araignées ni des chiens. Je pouvais très bien me promener seule en front de mer à la nuit tombée, ou faire du skate près d'un cours d'eau en pleine saison des pluies, sans jamais m'inquiéter qu'un assassin puisse me sauter dessus ou qu'un déluge imprévu puisse m'emporter. Et lorsque ma mère et mon beau-père m'avaient annoncé qu'on déménageait dans l'Indiana, j'avais fourré des chaussettes, des sous-vêtements et deux jeans dans mon sac à dos avant de foncer à la gare routière sans me poser de question. C'était complètement délirant de demander à une inconnue si elle paniquait facilement. Paniquer pour quoi, exactement ?

L'espace d'un instant, assise au beau milieu du trottoir avec mon coude qui m'élançait et mes paumes écorchées, j'ai continué à l'observer d'un air interrogateur et fini par lâcher :

— Quoi ?

Elle a retiré les gravillons sur mes paumes. Ses mains étaient plus fines et plus mates que les miennes, avec des articulations sèches et gercées, des ongles rongés. En comparaison, les miennes semblaient très pâles, surtout avec leurs taches de rousseur.

Elle me jetait de petits coups d'œil rapides et nerveux, comme si c'était moi qui avais une attitude louche.

— Je me demandais si tu marquais facilement, si tu avais souvent des cicatrices. C'est parfois le cas des peaux claires. Tu devrais mettre de l'antiseptique dessus pour éviter que ça s'infecte.

— Ah...

J'ai secoué la tête. J'avais toujours l'impression que mes paumes étaient parcourues de minuscules étincelles.

— Non. Enfin... je veux dire, c'est pas la peine.

Elle se rapprochait de moi pour ajouter quelque chose quand ses yeux se sont soudain arrondis. Elle s'est pétrifiée. On a toutes les deux relevé la tête au moment où le rugissement d'un moteur retentissait.

Une Camaro bleu azur a franchi à toute berzingue le feu de Oak Street et a pris le virage en dérapant. La femme a aussitôt tourné la tête pour voir ce

qui se passait. Moi, je le savais déjà.

Mon demi-frère Billy était confortablement calé dans le siège conducteur, les mains nonchalamment posées sur le volant. On pouvait entendre la musique hurler malgré les vitres fermées.

Même à cette distance, je pouvais voir la lumière se réfléchir sur les boucles d'oreilles de Billy. Il m'observait avec son regard froid et vide, comme toujours, paupières mi-closes. On aurait dit qu'il me trouvait si chiant que c'en était pénible pour lui. Et pourtant, derrière cette façade, je percevais l'éclat d'un soupçon de menace. Lorsqu'il m'observait de cette façon, mon visage était tenté de rougir ou de se chiffonner. J'étais habituée à cette sensation, celle d'être une sorte d'eczéma dont il rêvait de se débarrasser, mais c'était toujours pire quand il y avait un témoin, en l'occurrence cette gentille dame nerveuse. Je suis sûre que c'était une maman attentive.

J'ai frotté mes paumes à vif sur mon jean avant de me baisser pour ramasser ma planche.

Il a abandonné sa tête en arrière, bouche entrouverte. Puis après quelques secondes, il s'est penché vers la vitre côté passager et l'a baissée. Les basses de son groupe de metal préféré, Quiet Riot, se sont mises à vibrer encore plus fort dans l'air glacial.

— Monte.

*

Pendant quinze jours, en avril dernier, j'ai pensé que cette Camaro était le truc le plus cool que j'avais jamais vu. Avec sa silhouette allongée et menaçante de requin, sa peinture rutilante et ses angles acérés. Pile le genre de caisse avec laquelle on se voit faire un casse dans une banque.

Billy Hargrove ressemblait à sa voiture : il était vif et anguleux. Il portait une veste en jean délavée et il avait une belle gueule de star de ciné.

À l'époque, il n'était pas encore Billy mais cette vague idée que je me faisais de ma vie future. Son père, Neil, allait épouser ma mère, et on allait emménager tous ensemble. Billy allait devenir mon frère. J'étais impatiente d'avoir à nouveau une famille.

Après le divorce, mon père avait filé à Los Angeles, et je ne le voyais quasiment qu'à l'occasion de vacances pourries, ou quand il passait à San Diego pour son boulot et que ma mère n'avait pas le temps d'inventer une mauvaise excuse pour m'en empêcher.

Ma mère n'était pas partie, elle. Sauf que sa présence avait quelque chose de flottant et d'immatériel, en un mot elle était difficile à saisir. Elle avait toujours été un peu floue sur les bords, et ça avait empiré lorsque mon père s'était retrouvé sur la touche. C'était assez désespérant de la voir se fondre à ce point dans la personnalité des types qu'elle fréquentait.

Il y avait eu Donnie, qui touchait une pension d'invalidité à cause de son dos et qui ne pouvait soi-disant pas se baisser pour sortir les poubelles. Le week-end, il nous préparait des pancakes à partir d'une préparation industrielle, et il racontait des blagues complètement nazes. Un beau jour, il s'est barré avec une serveuse.

Après Donnie, il y avait eu Vic, qui venait de Saint Louis, puis Gus, qui avait un œil vert et un œil bleu, et enfin Ivan, qui se curait les dents avec un couteau de poche.

Neil n'était pas comme les autres. Il conduisait un pick-up Ford brun clair, il portait des chemises repassées, et sa moustache lui donnait l'air d'un militaire ou d'un garde forestier. Surtout, lui, il voulait épouser ma mère.

Les autres étaient des nazes, mais je savais qu'ils ne faisaient que passer, alors ils ne m'ont jamais vraiment dérangée. J'ai vu défiler des abrutis, des mecs sympas ou rigolos... Ça se concluait toujours de la même façon : ils finissaient par accumuler les mauvais points et leurs défauts l'emportaient sur le reste. Ils ne payaient pas leur loyer, ils bousillaient leur bagnole, ils se bourraient la gueule et atterrisaient devant un juge...

Ils levaient toujours le camp à un moment ou à un autre, sinon c'était ma mère qui les foutait dehors. Ça ne me brisait pas le cœur. Même les meilleurs d'entre eux faisaient un peu pitié. Aucun n'arrivait à la cheville de mon père évidemment. Bref, en gros ça allait.

Neil, comme je le disais, c'était pas la même affaire.

Ma mère l'a rencontré dans la banque où elle était caissière. Installée derrière une vitre sale, elle distribuait des bordereaux de dépôt aux clients et des sucettes aux gosses. Neil était agent de sécurité, posté à longueur de

journee près de la porte d'entrée. Il disait qu'elle ressemblait à la Belle au bois dormant derrière sa paroi, ou à une peinture d'autrefois encadrée. C'était censé être romantique, mais je ne voyais pas trop en quoi, moi. La Belle au bois dormant est dans une sorte de coma. Et les tableaux encadrés, y a pas moins tripant dans le genre. Ils sont accrochés au mur et ne peuvent pas bouger.

La première fois qu'elle l'a invité à dîner à la maison, il a apporté des fleurs. Aucun des autres n'avait fait ça. Il l'a complimentée sur son pain de viande : il n'en avait jamais goûté de meilleur. Elle a souri en piquant un fard, elle lui jetait des regards en coin. J'étais contente qu'elle arrête de pleurer sur son dernier mec – un vendeur de moquette qui planquait sa calvitie sous une mèche... et qui avait une femme dont il n'avait pas jugé bon de lui parler.

Quelques semaines avant les vacances d'été, Neil a demandé à ma mère de l'épouser. Il lui a acheté une bague et elle lui a donné le double des clés de chez nous. Il débarquait quand il voulait, il apportait des fleurs et il se débarrassait des coussins ou des photos qu'il n'aimait pas. Il ne venait jamais après 22 heures. Et il ne passait pas la nuit chez nous. Un vrai gentleman « à l'ancienne », qu'il disait. Il était un maniaque de la propreté et il aimait les repas en famille. Le jour où il lui a offert une petite bague de fiançailles en or, je n'avais pas vu ma mère aussi heureuse depuis très longtemps. J'ai essayé de me réjouir pour elle.

Neil nous avait dit qu'il avait un fils au lycée, point barre. Je m'étais imaginé un joueur de foot un peu BCBG, ou peut-être une version plus jeune de Neil. Mais pas Billy, ça non.

Le soir où on a enfin fait sa connaissance, Neil nous a tous invités à Fort Fun, une piste de karting près de chez nous, où les surfeurs emmènent leurs copines pour manger des beignets, jouer au air hockey ou au Skee Ball. Le genre d'endroit où Neil aurait préféré mourir plutôt que de mettre les pieds. Plus tard, j'ai compris qu'il essayait juste de nous convaincre qu'il savait s'amuser.

Billy était à la bourre. Neil n'a rien dit, pourtant j'ai bien vu qu'il était furax. Il a fait comme si de rien n'était, même si ses doigts s'enfonçaient dans son gobelet en polystyrène rempli de Coca. Pendant qu'on poireautait, ma mère a joué avec sa serviette en papier, elle l'a roulée en boule puis déchirée en petits lambeaux.

Je me suis dit que c'était peut-être un gros bobard et que Neil n'avait pas de fils. Ce genre de rebondissement arrivait souvent dans les films d'horreur – le type s'invente une fausse vie, il parle à tout le monde de sa maison et de sa famille parfaites, alors qu'en réalité il vit dans un sous-sol miteux et bouffe des chats. Vous voyez le genre.

Je ne croyais pas réellement à cette théorie, ce qui ne m'a pas empêchée de me faire mon film, parce que c'était toujours mieux que de regarder Neil jeter des coups d'œil assassins en direction du parking toutes les deux minutes, puis de décocher un sourire crispé à ma mère.

On était en pleine partie de mini-golf quand Billy a fini par se pointer. On arrivait au dixième trou, un moulin à vent de la taille d'un abri de jardin, où il fallait faire passer la balle entre les ailes qui tournaient.

La Camaro a pénétré en rugissant sur le parking, et son moteur était si bruyant que tout le monde s'est retourné. Il est sorti et n'a pas retenu la portière qui s'est refermée en claquant. Il portait sa veste en jean, des bottes de style motard et, truc qui déchirait par-dessus tout, une boucle d'oreille. Certains des mecs de troisième portaient aussi des bottes dans ce genre et des vestes en jean, mais aucun n'avait les oreilles percées. Avec sa coupe mulet et sa chemise ouverte, il ressemblait aux métalleux de l'arcade, ou à un chanteur style David Lee Roth.

Il a foncé droit sur nous, traversant le mini-golf sans états d'âme.

Il a enjambé une grosse tortue en plastique, puis il a foulé le faux gazon vert.

Neil le regardait avec cet air acide qu'il adoptait dès que les choses n'étaient pas conformes à ses attentes.

— Tu es en retard.

Billy s'est contenté de hausser les épaules.

— Dis bonjour à Maxine.

J'avais envie de préciser à Billy que ce n'était pas mon nom. Je déteste qu'on m'appelle Maxine. Je n'ai pas ouvert la bouche, pourtant. Ça n'aurait rien changé de toute façon. Neil s'entêtait à utiliser ce prénom, peu importait le nombre de fois où je lui avais demandé de ne pas le faire.

Billy m'a adressé un lent hochement de tête nonchalant qui donnait un peu l'impression qu'on se connaissait déjà. J'ai souri sans lâcher mon club

de golf dont la poignée en caoutchouc sentait la transpiration. J'étais déjà en train de me dire que ma cote de popularité allait grimper au collège. Que Nate et Silas en baveraient de jalousie. J'écopais soudain d'un grand frère qui allait changer ma vie.

Plus tard, je me suis retrouvée seule avec lui près des bornes de Skee Ball pendant que Neil et ma mère se promenaient au bord de l'océan. Ils commençaient à devenir pénibles avec leur mièvrerie dégoulinante. Je glissais des pièces de vingt-cinq cents dans la machine pour me changer les idées. Après tout, ma mère avait l'air sincèrement heureuse.

Les bornes étaient sur une estrade en béton au-dessus de la piste de karting. En s'approchant de la balustrade, on pouvait voir les voitures foncer sur le circuit en huit.

Billy s'y est accoudé, ses mains pendaient dans le vide, une cigarette était coincée entre son index et son majeur.

— Susan a l'air d'une sacrée casse-couilles.

J'ai rien répondu. Elle était parfois irritable, pas toujours rigolote, mais c'était ma mère.

Billy a perdu son regard en direction de la piste. Ses cils étaient aussi longs que ceux d'une fille et j'ai remarqué pour la première fois qu'il avait les paupières mi-closes. C'était son truc : il n'avait jamais l'air complètement réveillé sauf... sauf parfois. Parfois, son visage s'animait brusquement. Dans ce cas, on n'avait pas la moindre idée de ce qu'il s'apprêtait à faire ou de ce qui pouvait se passer.

— Alors, Maxine...

Il a prononcé mon prénom sur le ton de la blague. À croire qu'il s'agissait d'une invention ridicule.

J'ai coincé mes cheveux derrière mes oreilles avant de viser la cible à cent points. La borne s'est mise à ronronner, et une bande de tickets en papier est sortie d'une fente.

— Ne m'appelle pas comme ça. C'est Max ou rien.

Il m'a jeté un coup d'œil par-dessus son épaule. Son expression était vide. Puis il a souri d'un air endormi.

— Eh ben... T'as la langue bien pendue, toi.

J'ai haussé les épaules : c'était pas la première fois qu'on me le disait.

— Il suffit de pas me chercher.

Il a éclaté d'un rire rauque.

— Madmax. C'est noté.

Sur le parking, la Camaro était garée sous un réverbère. Elle était si bleue qu'on aurait dit une créature d'un autre monde. Un genre de monstre. J'avais envie de la toucher.

Billy s'était retourné. Appuyé à la rambarde, une cigarette à la main, il matait les karts qui défilaient sur la piste délimitée par des pneus.

J'ai envoyé la dernière balle dans la cible à cent points et récupéré mes tickets.

— Tu veux faire la course ?

Il a tiré sur sa clope en ricanant.

— Pourquoi est-ce que je m'emmerderais avec des karts de lopettes alors que je sais conduire ?

— Moi aussi je sais conduire, je lui ai rétorqué même si ce n'était pas tout à fait la vérité.

Mon père m'avait appris à utiliser la boîte de vitesses sur le parking d'un fast-food.

Billy n'a pas cillé. Il a rejeté la tête en arrière et soufflé un panache de fumée.

— Tu sais conduire, c'est ça...

Il avait l'air de s'ennuyer comme pas permis sous la lumière vive des néons, pourtant son ton était presque amical.

— Je te jure. Dès que j'aurai seize ans, je remonterai toute la côte en Barracuda.

— Carrément, hein ? Ça fait beaucoup de chevaux sous le capot pour une gamine.

— Et alors ? J'ai pas peur. Je te parie que je pourrais conduire ta caisse.

Billy s'est approché et s'est penché pour rincer ses yeux dans les miens. Il dégageait une odeur âcre et dangereuse, un mélange de gel pour cheveux et de tabac. Son sourire ne l'avait pas quitté.

— Max, a-t-il lâché d'une voix chantonnante mais sournoise. Si tu t'imagines que tu vas pouvoir t'approcher de ma voiture, laisse-moi te dire que tu te fourres le doigt dans l'œil... jusque-là.

Il souriait en disant ça. Il a éclaté de rire et a pincé le filtre de sa clope avant de la jeter. Son regard brillait.

J'ai pensé qu'il se payait juste ma tronche, parce que c'était ce que faisaient les types dans son genre. Les branleurs et les voyous que mon père fréquentait – qui traînaient tous dans le bar au bout de sa rue à East Hollywood, le Black Door Lounge. Ils aimaient se moquer de la fille casse-cou de Sam Mayfield et l'interroger sur les garçons, juste pour s'amuser.

Billy se dressait au-dessus de moi et me dévisageait.

— T'es qu'une gamine, a-t-il répété. Enfin j' imagine que même les gamines savent reconnaître un as du volant, nan ?

— Ouais.

Et j'avais été assez débile pour croire que c'était le début d'une chouette aventure. Que les Hargrove allaient tout arranger – ou du moins nous rendre la vie plus facile. Que c'était ça, une famille.

CHAPITRE

2

Ma rentrée au collège de Hawkins est tombée un mardi, plus d'un mois après la reprise des cours. Ma mère nous avait dispensés d'y aller le lundi, parce que l'administration n'avait pas encore reçu nos dossiers. Mais ce matin-là, elle a passé une tête dans ma chambre et m'a dit de me lever.

Toutes mes affaires étaient encore dans des cartons, et j'ai cru qu'elle allait me demander de les déballer. Elle s'est contentée de me dire, avec un sourire qui manquait de conviction, que c'était l'heure d'aller en cours. J'avais une théorie : à force de vivre au contact de Billy, elle commençait à perdre un peu la boule. Ou alors elle s'était enfin rendu compte que j'avais passé les trois derniers jours à la salle d'arcade. J'y serais bien retournée pour une quatrième journée, mais je ne pouvais pas sécher le collège éternellement. Et puis je n'avais plus d'argent, de toute façon.

Après le petit déjeuner, j'ai pris mon sac à dos et mon skate. Et j'ai suivi Billy.

La Camaro sentait toujours le même mélange de laque et de cigarette. Billy s'est installé derrière le volant et a fait rugir le moteur. La bagnole s'est réveillée dans un grognement rauque, puis on s'est retrouvés à filer sur la route de campagne qui menait à la ville en longeant des bois, des champs et des tonnes de vaches.

En gardant les yeux rivés droit devant lui, Billy a lâché :

— Putain, cet endroit est vraiment naze. Je parie que tu prépares déjà ta prochaine fugue, hein ?

Je regardais le paysage derrière ma vitre, le menton posé sur ma main.

— Non.

Ma mère a failli faire une syncope quand les flics m'ont raccompagnée à la maison après l'épisode de la gare routière. Elle était en boucle, elle répétait que je leur avais causé la peur de leur vie, que c'était dangereux de disparaître dans la nature. Elle était complètement à côté de la plaque, quoi. Je ne comptais pas du tout disparaître dans la nature, je voulais rejoindre mon père à Los Angeles. Enfin pour elle je suppose que ça revenait à peu près au même.

Depuis leur séparation, mon père vit dans un petit appartement miteux d'East Hollywood, à la moquette élimée et aux vitres si sales qu'on se croirait presque dans un sous-marin.

Il prend des coups de soleil encore plus facilement que moi. D'origine irlandaise, il a des cheveux si noirs qu'on dirait qu'il les teint, et une peau si pâle qu'on voit ses veines à travers. Il est incollable en sciences et en maths, il réussit toujours les mots croisés du dimanche et il pourrait crocheter un cadenas avec un trombone et la languette d'une canette de Coca.

Ma mère a horreur que j'aie le voir. Tout l'inquiète : les agressions et les accidents de la route, le fait de ne pas savoir si je me coucherai à heures régulières. Même à l'époque où ils s'entendaient encore bien, il la rendait dingue parce qu'il m'autorisait à faire des trucs qu'elle m'aurait interdits, elle. Il faut dire qu'elle flippait facilement et s'inquiétait pour des choses sans importance. Mon père ne m'avait jamais emmenée voir des combats de chiens par exemple. Il m'avait juste laissée allumer la mèche de pétards et il m'avait montré comment utiliser sa perceuse pour fabriquer une voiture de course à partir de vieux patins à roulettes et de cageots d'oranges.

Après le divorce, ma mère est devenue encore plus fébrile, et mon père encore plus négligent. Si je rentrais avec un accroc à mon blouson ou une nouvelle égratignure sur le genou, ça la rendait quasiment hystérique. Je ne lui ai évidemment pas raconté que mon père m'avait appris à conduire sur sa vieille Impala toute pourrie.

Quand j'évoquais mes week-ends, je n'avais aucun mal à passer sous silence les trucs qui auraient déplu à ma mère. Le fait que mon père arrivait toujours en retard pour me récupérer à la gare routière, ou qu'il comatait parfois pendant des heures devant la télé. Il aimait bien aller à

l'hippodrome. Je m'asseyais sur le siège en plastique à côté de lui, et je bouffais des cacahuètes devant les courses de chevaux.

Emménager avec lui n'aurait pas été la pire chose au monde. Los Angeles est classe. Il y a des boîtes de musique punk, le fameux snack Oki-Dog et des bandes de skateuses. Mes amis m'auraient manqué, mais de toute façon, depuis cet été, ce n'était plus pareil entre nous. Je n'étais même plus certaine que ça avait de l'importance.

Je ne m'étais jamais vraiment demandé ce que je pensais de San Diego avant de découvrir qu'on allait partir. Neil et ma mère nous ont fait asseoir dans le salon et nous ont annoncé qu'ils avaient décidé d'aller s'installer dans l'Indiana. C'était un mensonge. Neil avait pris la décision, ma mère s'était contentée de lui emboîter le pas avec un sourire.

C'est Billy qui avait pété un plomb. Il s'était mis à écouter sa musique à fond, à claquer les portes et à ne plus dîner à table avec nous.

Moi, j'avais simplement décidé que je n'irais pas.

Ma fugue n'avait pas duré longtemps, malheureusement. La police m'avait raccompagnée à la maison, et j'avais emballé toutes mes affaires dans dix cartons récupérés chez le caviste du coin. Puis les déménageurs les avaient entassés à l'arrière d'un camion de location. Et maintenant on vivait à Hawkins.

C'était beaucoup plus petit que ce à quoi je m'attendais, mais plutôt mignon. Je finirais sans doute par m'y faire. Le centre-ville était minuscule, et assez minable, enfin au moins il était décoré pour Halloween. Et il y avait une salle d'arcade. Un endroit ne pouvait pas être complètement pourri s'il possédait des bornes de jeux, si ?

À côté de moi, Billy foudroyait la route du regard comme s'il lui en voulait personnellement.

*

Le collège était dans un grand bâtiment en brique, séparé du lycée par le parking. Un truc simple et robuste, qui ressemblait plus à une prison qu'à un bahut. Ma mère avait dit à Billy de m'accompagner jusqu'à l'administration pour s'assurer que mon dossier avait bien été transmis. Il a dépassé l'entrée du collège en trombe pour aller se garer devant le lycée.

— Hé !

J'ai frappé le tableau de bord du plat de la main.

— Tu es censé me déposer d'abord, je te rappelle !

Billy a incliné la tête sur le côté.

— Peut-être mais ça me saoule, Max. Je suis pas payé pour jouer les baby-sitters. Si ça te plaît pas, tu pourras venir à pied demain.

Je n'ai rien répondu. J'ai attrapé ma planche et mon sac à dos. Je n'ai pas jeté un seul regard par-dessus mon épaule une fois dehors.

Le secrétariat était facile à trouver : au bout d'un petit couloir juste après les portes d'entrée.

La femme à l'accueil portait une blouse satinée démodée. Je lui ai expliqué pourquoi j'étais là, et elle m'a dévisagée avec autant d'insistance que si j'étais une créature inconnue et difforme.

Elle a fini par se retourner pour interpeller une autre nana qui fouillait dans un meuble d'archivage.

— Doris, on a l'emploi du temps d'une certaine Mayfield ?

La nana a posé ses dossiers pour nous rejoindre à l'accueil.

— Pourquoi as-tu besoin d'un emploi du temps en milieu de trimestre ? m'a-t-elle demandé comme si je la dérangeais.

Je n'ai rien répondu, me contentant de soupirer et d'ouvrir de grands yeux impatients. Ma mère ne supporte pas quand je fais cette tête. Ça la chagrine : elle trouve que je pourrais me faciliter un peu plus la vie. C'est surtout que ça la met mal à l'aise, oui, et qu'elle se sent obligée de présenter des excuses à ma place. Je ne suis pas assez gentille pour elle.

J'étais convaincue que les dames de l'administration allaient me demander de ranger ma planche. À San Diego, on était censés les garder dans nos casiers, mais personne ne disait rien. Peut-être qu'il n'y avait pas de règlement pour les skates ici. Peut-être qu'ils n'en avaient jamais vu en vrai.

J'avais « matières scientifiques » en première heure. Je suis arrivée après la sonnerie.

Tous les élèves étaient déjà installés, pourtant il y avait tellement de places libres qu'on aurait dit que la classe n'était pas au complet. J'ai bien

compris que c'était juste parce que la salle était grande, et la population de Hawkins réduite, mais tous ces sièges vides m'ont donné l'impression de pénétrer dans un film où la quasi-totalité des protagonistes était partie affronter un monstre... et où seule une partie d'entre eux était rentrée.

Le prof m'a fait rester debout devant tout le monde pendant qu'il me présentait. Ils m'agacent tellement, ces adultes qui se sentent obligés de vous appeler par votre prénom entier. On a l'impression d'avoir fait une bêtise. Quand je l'ai corrigé, certaines filles ont gloussé et échangé des messes basses. Les garçons, eux, se sont contentés de me dévisager.

Le reste de la matinée a été encore pire. J'avais vraiment l'impression que le bahut s'efforçait de me prouver que je n'étais pas la bienvenue. En histoire, tous les élèves bossaient déjà sur leurs projets du semestre. Le prof, M. Rogan, m'a donné un polycopié avec des questions, pendant que les autres réunissaient leurs tables par groupes de trois ou quatre. Et à la fin il a oublié de ramasser mon devoir.

Je n'avais pas eu à me faire de nouveaux amis depuis la maternelle. Je n'ai jamais su parler aux autres filles. À San Diego, elles avaient l'air de trouver complètement dingue que je ne m'intéresse pas aux faux ongles et aux permanentes, que je ne regarde pas les films d'horreur juste pour pousser des glapissements. L'été, elles passaient toutes leurs journées à lézarder au bord de la piscine et à s'enduire mutuellement d'huile d'amande douce en parlant de garçons. Je n'avais aucune envie de cramer au soleil. Et, pour fréquenter des gars, je savais que la plupart d'entre eux ne méritaient pas qu'on en fasse tout un plat.

Ma mère s'était changée en fée du logis tout le week-end, elle avait déballé toutes ses affaires et les avait repassées. Arrivée à court de vêtements, elle s'était rabattue sur ma chambre et avait exploré le contenu de mes cartons. Ce matin-là, elle avait sorti le gilet ample Esprit qu'elle m'avait acheté l'an dernier et l'avait posé sur mon lit. Il avait des rayures dans les tons pastel et de gros boutons en plastique. Je ne l'avais pas encore mis une seule fois. Je suis restée plantée devant, en essayant de comprendre ce qu'elle attendait de moi exactement. Je m'étais déjà habillée, avec un pull et un jean comme tous les jours.

— C'est pour quoi faire ?

Je sais que j'aurais dû essayer d'être plus sympa avec elle... Enfin je n'allais quand même pas me pointer dans un nouveau bahut déguisée en

quelqu'un d'autre.

Elle m'a adressé un petit sourire hésitant.

— J'ai pensé que tu aimerais porter quelque chose de spécial pour ton premier jour.

— Pourquoi ?

Son sourire s'est évanoui et elle a détourné le regard en jouant avec la manche du gilet.

— Je ne sais pas... Je trouve ça juste un peu dommage, tu vois. Tu es très jolie, mais tu ne fais aucun effort pour être bien habillée ou te montrer à ton avantage.

L'idée de me mettre sur mon trente et un pour les habitants de Hawkins était tellement débile que j'ai failli éclater de rire. Je ne me sentais pas très jolie et je n'avais aucune intention de me montrer à mon avantage.

À midi, j'ai mangé de la viande de bœuf séchée et des bretzels à même le sachet en papier, assise seule sur les marches en béton fissuré devant le gymnase. On n'avait toujours pas installé la cuisine à la maison, et il fallait qu'on aille faire un plein à l'épicerie. Pour la première fois depuis mon départ de San Diego, je me suis concentrée sur le vide dans ma poitrine. Il m'a fallu une minute pour reconnaître ce sentiment. La solitude.

Là-bas, j'avais Ben Voss, Eddie Harris et Nate. On passait nos étés et nos après-midi après les cours à faire du skate, à construire des forts dans le ruisseau asséché derrière ma maison.

Et même après son emménagement à Los Angeles, j'avais mon père. Il avait toujours des milliards d'idées, il savait très bien me donner l'impression qu'il était avec moi même lorsqu'il se trouvait loin. Il avait toujours adoré les énigmes – les gadgets pour espionner, les codes secrets, les morts inexplicables. C'était la résolution qui lui plaisait surtout. Quand j'étais petite, avant son départ pour Los Angeles, il me glissait des messages à déchiffrer dans mes devoirs. J'étais en train de bosser sur un exposé ou de feuilleter mon manuel d'anglais et je tombais sur un petit morceau de papier plié en huit avec un texte énigmatique, un puzzle composé de cercles, de triangles ou de mots qui se prononçaient pareil mais n'avaient pas la même orthographe.

Je trouvais ça trop cool. Ma mère, ça la rendait dingue. J'ai l'impression qu'elle n'a jamais réussi à surmonter ça : elle ne supportait pas que quelqu'un d'aussi malin, et doué pour ce genre de choses, continue à bosser de nuit dans une boîte qui se portait caution pour des prisonniers, voire se retrouve carrément au chômage. Employé de bureau, ça n'était pas pour lui. Il enchaînait les petits boulots, souvent au noir, et après le divorce il a cessé de prétendre qu'il aspirait à autre chose. Il se levait tard et occupait ses nuits à jouer au billard ou à fabriquer de fausses pièces d'identité. Ma mère avait honte de la façon dont il gagnait sa vie, moi, ça me semblait assez cohérent. Je savais ce que ça faisait d'avoir conscience qu'il aurait mieux valu suivre les règles et d'être pourtant incapable de s'y tenir, d'avoir l'impression permanente d'être au bord de l'explosion. La seule solution, dans mon cas à moi, c'était de patienter jusqu'à la sonnerie. Dès qu'elle retentissait, je me précipitais dehors et je dévalais la rue, je me transformais en vrai courant d'air.

Dans la cour, une bande de filles formaient un cercle et se faisaient des passes sans réel entrain. Ma mère aurait sans doute aimé que je leur ressemble davantage, avec leurs robes en velours et leurs jupes écossaises qui leur descendaient sous le genou. Elles n'avaient pas de vernis à ongles et ne se crêpaient pas la frange. Deux d'entre elles portaient des gilets dans le genre de celui qu'elle m'avait proposé le matin et je n'arrivais pas à me sortir de la tête que ma mère aurait été soulagée d'apprendre qu'elle avait vu juste au fond.

L'espace d'un instant, j'ai envisagé d'aller les rejoindre, mais qu'est-ce que j'aurais pu leur dire ? Je ne trouvais jamais les bons mots pour qu'une fille en jupe ait envie de devenir mon amie. J'étais vraiment minable...

J'ai passé la fin de la pause de midi à faire des allers-retours en skate sur la chaussée inclinée derrière le collège. Je dévalais la pente pour la troisième fois quand j'ai eu une drôle de sensation désagréable, j'ai eu l'impression qu'un projecteur était braqué sur moi.

J'ai repéré une bande de garçons au bord du terrain de foot. Ils étaient agglutinés derrière le grillage. Et ils m'espionnaient.

Je n'en étais pas certaine, mais il m'a semblé que j'étais avec eux en cours de sciences, ce matin. Ils étaient à moitié planqués derrière le grillage. Ils n'étaient vraiment pas très doués pour la discrétion. L'un d'eux a

murmuré quelque chose et ils se sont tous rapprochés les uns des autres, comme s'ils espéraient passer inaperçus.

Toute la journée je m'étais sentie déséquilibrée, j'avais eu l'impression que le temps s'écoulait beaucoup trop lentement. Il fallait que je réagisse, ou peut-être que je compense le fait qu'à l'exception de mes profs et des secrétaires à l'accueil, personne ne m'avait adressé la parole de la journée.

J'ai sorti de mon sac le polycopié d'histoire roulé en boule, et j'ai griffonné quelques mots au dos. Ce n'était ni une énigme ni un message codé. Je leur ai clairement dit de me foutre la paix. J'ai écrit très vite, d'une écriture penchée, pourtant je n'étais même pas sûre d'être sincère. Si j'avais réellement voulu être tranquille, je ne leur aurais peut-être pas laissé de message.

J'ai jeté la feuille dans la poubelle au pied de l'escalier et je suis rentrée dans le collège. Les portes ont poussé un soupir au moment de se refermer derrière moi.

CHAPITRE

3

Ma mère n'était mariée avec Neil que depuis trois semaines quand j'ai découvert le véritable visage de ce type.

C'était un mercredi soir, ce qui auparavant était synonyme de plat de rigatoni et boulettes de viande mangé dans le canapé devant des jeux télévisés. Depuis le mariage, Neil voulait sans arrêt qu'on fasse des trucs en famille. L'année scolaire venait de se terminer, et il a décidé qu'on sortirait dîner au restaurant. Tous ensemble.

C'était le genre d'endroit bruyant et poisseux où les gens s'attablaient une heure pour manger des beignets d'oignons frits en faisant semblant de s'amuser.

Billy, lui, ne se donnait pas ce mal. Il a passé tout le repas affalé sur sa chaise, les yeux rivés sur le plafond.

Ma mère a picoré sa salade pendant un moment puis elle a posé sa main sur la mienne.

— Tu sais, je me disais que cet été on pourrait t'inscrire à un camp de volley-ball ?

— Un camp de volley ?

Ma mère m'a adressé un immense sourire nerveux, et j'ai remarqué qu'elle avait du rouge à lèvres sur les dents.

— Ce serait un bon moyen pour toi de fréquenter d'autres filles, pour changer. Tu n'as pas envie de te faire de nouvelles amies ?

Les traces rouges sur ses dents donnaient l'impression qu'elle avait avalé du sang. Je me suis détournée d'un air renfrogné.

Neil mangeait son cheeseburger avec une fourchette et un couteau. Il a arrêté de mastiquer pour se pencher vers moi et planter son regard dans le mien.

— Réponds à ta mère.

Je me suis tortillée sur ma chaise.

— Pourquoi ? De toute façon, vous vous fichez de ce que je veux.

Son haleine sentait le cornichon.

— Maxine, je te préviens...

— Je m'appelle Max ! ai-je rétorqué en sentant le rouge de la colère me monter aux joues.

Neil a respiré bruyamment par les narines comme s'il s'efforçait de se contenir. Puis il a posé sa fourchette pour me prendre le bras.

— Si tu ne contrôles pas un peu mieux ta langue, jeune demoiselle, tu vas vite le regretter.

Je sais que j'aurais dû présenter mes excuses et jouer la gentille fille souriante dont ma mère et Neil rêvaient, mais j'avais l'impression que tout s'accélérait à l'intérieur de mon corps. Ça m'a rappelé ce que je ressentais à l'issue d'un après-midi entier de cours. Quand ça sonne enfin, on n'éprouve plus qu'une seule envie, de la tête aux pieds : sortir et s'échapper... Mon père a toujours dit que je réfléchissais vite... et que je parlais encore plus vite.

— Je préfère le regretter plutôt que d'être envoyée en colo.

Neil m'a foudroyée du regard, j'ai eu l'impression de sentir une décharge jusque sous ma peau.

— Tu as une ou deux leçons à recevoir sur la façon dont une fille s'adresse à son père.

— Sauf que t'es pas mon père, j'ai lâché tout bas, dans un souffle.

Pas assez bas.

Ses doigts se sont crispés sur mon bras et il m'a forcée à me lever.

— Tu as terminé ton dîner. Va nous attendre dans la voiture.

J'ai fixé mon assiette, qui contenait encore une grosse louche de salade de fruits, des frites et le reste de mon hamburger. On était censés commander des sundaes pour le dessert.

— J'ai même pas terminé mes frites !

Neil m'a considérée froidement. J'ai eu l'impression que quelque chose en lui se transformait en glace.

— Va nous attendre. Dans la voiture.

J'ai soutenu son regard jusqu'à ce que ça devienne trop dur, alors je me suis détournée.

Il était hors de question que je pleure. Je me suis dit que c'était juste une nouvelle parenthèse dans mon existence, qu'il me suffisait de patienter jusqu'à ce qu'il en sorte. Je n'y croyais pas vraiment, pourtant. Les choses changeaient trop vite. Ma mère ne m'avait jamais chassée de table. Je n'ai pas versé une larme... mais j'ai bien failli.

Je suis sortie du restaurant d'un pas raide, j'ai dépassé les serveuses et l'hôtesse à l'accueil. Leur réaction me collait la honte : j'avais l'impression qu'elles avaient de la peine pour moi. J'avais presque treize ans et tout le monde venait de voir Neil m'envoyer au coin comme une gamine.

Je suis allée m'asseoir sur la banquette arrière de la Skylark de ma mère, et j'ai laissé la portière ouverte. J'ai ruminé ma haine de Neil.

J'avais retrouvé un demi-paquet de graines de tournesol dans la poche de mon short et je les mangeais en jetant les coquilles sur le bitume du parking quand je me suis rendu compte que quelqu'un se dressait au-dessus de moi.

Billy m'avait rejointe. Il se trouvait dans le rond jaune pâle que produisait un réverbère, et il m'observait.

Après un long silence, il a allumé une cigarette en soupirant. Il fumait toujours avec une insolence de chanteur punk rock, en pinçant le filtre avec ses dents si bien que la clope semblait plantée dans sa bouche.

— T'as été jusqu'au bout cette fois, t'as déclaré la guerre à Neil.

Je ne voulais pas qu'il voie à quel point je me sentais bête d'avoir crié sur son père et d'avoir été chassée de table. Alors j'ai examiné mes chaussures en fronçant les sourcils. Des Vans en daim vert. Elles étaient un peu décolorées sur le dessus, au niveau des orteils, mais la semelle ne bougeait pas

— C'est pas mon père et je vois pas pourquoi je le laisserais faire comme si c'était le cas.

— T'inquiète, a-t-il lâché en levant les yeux vers l'enseigne au néon du restaurant représentant un clown hilare qui agitait la main. C'est pas mon père non plus.

Je l'ai dévisagé en me demandant si j'avais bien entendu.

— Quoi ?

Billy a reporté son attention sur moi, et j'étais sûre qu'il allait me rassurer. Et même peut-être me prendre dans ses bras.

Pourtant son regard était vide sous ses paupières mi-closes.

— C'est un type horrible, Max. T'as toujours pas pigé ça ? Tu crois qu'un mec de ce genre peut être un vrai père ? Pas pour moi, et pas pour toi.

*

— Tu ne veux pas te déguiser ? m'a demandé ma mère quand je suis entrée dans la cuisine pour prendre mon petit déjeuner.

Elle était en train de sortir de la vaisselle emballée dans du papier journal et de la ranger dans le placard. Neil était à table, il mangeait des œufs brouillés en lisant la page des sports. Il a enfourné la fin de son toast puis il lui a répondu, même si c'était à moi qu'elle avait adressé sa question.

— Tu ne devrais pas l'encourager, Susan. Elle devient trop grande pour ces enfantillages.

Ma mère m'a lancé un regard confus, sans rien répondre à Neil évidemment. Je me suis contentée de lever les yeux au ciel et d'attraper la boîte de céréales sur le plan de travail, à côté d'elle. Pfff...

De toute façon, ça m'aurait fait drôle de me préparer pour Halloween seule. Avant, je passais tout le mois d'octobre dans le garage avec Nate, on préparait nos costumes et on réfléchissait aux meilleures techniques pour que les voisins nous donnent un max de bonbons. Aujourd'hui j'étais à deux mille kilomètres de lui et j'avais l'impression d'avoir été amputée d'une partie essentielle de moi-même.

Depuis toute petite, j'étais obsédée par Halloween. C'était une fête parfaite. Peut-être pas ma préférée – Noël reste le top, même si ça fait un

peu cucul de l'avouer –, mais à Halloween j'avais l'impression, pendant une soirée, d'être davantage que simplement moi.

L'an dernier, je m'étais déguisée en Nosferatu, Nate était le Dr Van Helsing. Il avait grisé ses cheveux avec du talc et avait pris un sac en toile rempli de piquets de tente en bois. Personne ne l'a reconnu, même lorsqu'il a sorti un de ses « pieux » pour faire semblant de me le planter dans le cœur. Son costume était pourtant pas mal, même si le mien était plus effrayant avec mon bonnet de piscine couleur chair pour faire croire à ma calvitie et mes fausses dents en plastique. Ma mère était effondrée que je me sois à ce point enlaidie... alors que c'était justement le but !

Depuis toute petite, j'adore les monstres. Je n'ai jamais raté un seul épisode de la série *Darkroom*, et mon père m'emmenait parfois au Bluebird, un cinéma qui donnait de vieux films en noir et blanc peuplés de momies, de loups-garous et de créatures aussi flippantes que celle du Dr Frankenstein.

Ces derniers temps, j'étais surtout branchée par les films d'horreur, genre *Massacre à la tronçonneuse* et *Vendredi 13*, ou ce nouveau film dont la bande-annonce passait en boucle, avec un type qui avait un pull rayé miteux et un visage comme de la bouillie. Il y avait toutes sortes de monstres dotés de superpouvoirs ou capables de faire de la magie, mais les tueurs en série étaient plus terrifiants parce qu'ils étaient plus réalistes. Bien sûr, un vampire est terrifiant, mais un psychopathe, on peut en croiser un dans la vraie vie. Je le sais parce qu'il m'arrive de regarder les infos. On entend dire sans arrêt qu'un type louche s'en est pris à une fille dans une ruelle sombre ou l'a suivie en camionnette blanche.

Après le petit déjeuner, je suis restée plantée un moment devant la porte de ma chambre. J'hésitais. Je n'avais pas vraiment prévu de mettre mon costume au collège, pourtant quand je repensais à la façon dont Neil avait répondu à ma place et au ton qu'il avait employé avec ma mère, j'étais tentée de changer d'avis, rien que pour l'emmerder. J'étais à peu près sûre de savoir où mon masque était rangé.

Les cartons de déménagement étaient toujours entassés dans un coin de ma chambre, libellés de l'écriture nette et méticuleuse de ma mère. Lorsque j'ai ouvert celui sur lequel elle avait noté « Trésors de Max », je l'ai trouvé, posé sur mes comics *Flash*. Un vrai cauchemar en caoutchouc.

J'avais choisi le tueur des films *Halloween*, Michael Myers, parce qu'il n'a aucun point faible. Il ne court sous aucun prétexte, ce qui ne l'empêche pas d'attraper toutes ses victimes. Il possède une force incroyable – impossible de lui résister ou de le semer. Personne ne peut l'arrêter.

Nate avait prévu de se déguiser en Sammy de *Scooby-Doo* parce que sa mère lui interdit de voir des films d'horreur. La mienne aurait sans doute fait la même chose s'il n'y avait pas eu mon père. Enfin, avant.

Michael Myers était le genre de monstre qui m'horrifiait le plus, parce qu'il était bien réel. Je ne veux pas dire qu'il existait dans la vraie vie, je veux dire qu'il aurait pu exister. Il ne parlait pas, ne retirait jamais son masque, et malgré tout il restait un homme. Et des hommes, eh ben, on en trouve partout. Il y a toutes sortes d'individus dangereux sur terre. Peut-être pas exactement comme lui... mais pas loin. On ne peut pas les éviter, alors sans doute mieux vaut apprendre à vivre dans le même monde qu'eux.

Le masque était en caoutchouc blanc avec des sourcils en plastique rigide et une perruque d'épais cheveux noirs. Tout le reste était lisse. Je l'ai observé un long moment pour essayer de prendre ma décision.

— Ma-aaax ! m'a appelée Billy.

J'ai tout de suite su qu'il était de mauvaise humeur : sa voix chantonnante cachait un truc.

— Où est-ce que tu es, bordel ?

J'ai jeté le masque sur mon lit et commencé à fouiller dans le carton pour trouver le reste du déguisement – peut-être pas le bleu de travail mais au moins le couteau. J'ai sorti *House of Mystery*, une anthologie de comics d'horreur, et l'ai laissée tomber par terre. J'ai continué à chercher le couteau : il devait être enfoui tout au fond et l'heure tournait.

Billy m'a appelée une seconde fois. Sa voix était différente, il s'était éloigné.

— Si t'es pas dans la voiture d'ici dix secondes, je pars sans toi.

Je me suis précipitée dans le salon, mon masque à la main. Il a haussé les sourcils en le voyant, sans lâcher un seul mot.

— C'est Halloween, je me suis justifiée.

Il ne disait toujours rien, se contentait de me fixer de son regard mi-saoulé mi-abruti.

— Quoi ? J'ai plus le droit de me déguiser maintenant ?

— Fais comme tu veux, mais viens pas te plaindre si tu te tapes l'affiche. Au collège, personne se déguise pour Halloween. À part les gros nazes, OK ?

J'ai haussé les épaules, mon geste manquait de conviction. Je n'ai rien trouvé à répondre alors je suis retournée dans ma chambre et j'ai rangé le masque dans ma commode. On venait encore de me prendre un truc.

CHAPITRE

4

Même si j'avais renoncé à mon déguisement, je continuais à penser qu'au collège, avec mes vêtements de tous les jours, j'allais me retrouver perdue au milieu d'une mer de momies et de sorcières. Mais personne n'était déguisé. Et bien que n'ayant aucune envie de l'avouer tout haut, j'étais un peu reconnaissante à Billy de ne pas me retrouver dans la peau de la nouvelle qui était aussi la seule à porter un déguisement.

Je commençais à m'habituer aux lieux, même si comparé au collège de San Diego celui-ci me semblait très étendu et assez moche. L'absence de fenêtres et de puits de lumière me donnait l'impression d'être dans un monde hors du temps, une sorte de réalité parallèle où il n'y avait que des néons et du lino au sol. J'avais besoin de bouger.

Quand la sensation de m'enliser est devenue trop forte, je suis montée sur ma planche pour me déplacer dans les couloirs. C'était sans doute interdit, pourtant j'avais besoin de ça pour ne plus avoir l'impression de marcher sur des sables mouvants.

J'étais à mon casier, en train de récupérer le manuel pour le prochain cours, lorsque quelqu'un s'est raclé la gorge derrière moi. Je me suis retournée et j'ai découvert deux des harceleurs qui m'espionnaient la veille, à l'heure du déjeuner. L'un d'eux avait d'épais cheveux bouclés en pagaille, un visage rond et joyeux. Il souriait comme si c'était le plus beau jour de toute sa vie. L'autre était un Noir très mince avec une coupe courte. Son sourire était plus contenu, mais chaleureux.

Ils étaient déguisés en personnages de *SOS Fantômes*, Ray Stantz et Peter Venkman. Quand ils avaient débarqué en cours ce matin, tout le monde avait ricané et échangé des commentaires à voix basse. Moi, je trouvais leurs costumes plutôt mortels. J'ai pensé au masque dans le tiroir de ma commode. Si ma mère m'avait interdit de le porter et m'avait forcée à changer d'idée, je n'aurais jamais choisi un personnage de *SOS Fantômes*. Le film m'avait plu, bien sûr, mais à Halloween tout l'intérêt c'était de faire peur, non ?

Le frisé s'est mis à parler avant que j'aie eu le temps d'essayer de comprendre ce qu'ils fabriquaient là.

— Salut, Max. Je m'appelle Dustin, et lui c'est...

L'autre était moins nerveux. Je l'avais remarqué hier. Parce qu'il m'espionnait derrière un grillage, bien sûr. Mais aussi parce qu'il n'y avait quasiment pas d'autres collégiens noirs à Hawkins.

— Lucas.

Je leur ai jeté un regard qui véhiculait un mélange d'ennui et de mépris.

— Ouais, je sais. Les harceleurs.

Ils se sont mis à parler en même temps, en bafouillant. Dustin s'est lancé dans un monologue complètement délirant. Je n'arrivais pas à savoir s'il était juste survolté ou s'il cherchait à me vendre un truc. On aurait dit qu'il tentait de m'arnaquer, il m'a fait penser à ces revendeurs à la sauvette devant les salles de concert.

Lucas a recommencé à parler en même temps que Dustin et il m'a fallu une minute pour comprendre quelque chose à leur bla-bla décousu. Dustin a fini par fixer sur moi des yeux écarquillés, comme s'il venait d'avoir une révélation.

— T'es nouvelle ici, alors t'as peut-être pas d'amis avec qui aller chercher des bonbons.

C'était un peu vache de me balancer ça, mais au fond il avait raison. Il a souri, découvrant des dents bien blanches et alignées.

— On se retrouve au cul-de-sac de Maple Street à 7 heures pétantes !

À mon arrivée à Hawkins, j'étais bien décidée à ne faire aucun effort, à ne pas chercher à devenir populaire ou trouver de nouveaux amis. J'avais du mal à tenir ma résolution maintenant. Ils souriaient et je les ai dévisagés

pour tenter de comprendre si c'était une sorte de petit jeu cruel... ou s'ils avaient vraiment envie que je fasse Halloween avec eux. À force de fréquenter Billy, j'avais de plus en plus de mal à distinguer les premier et second degrés.

*

J'avais toujours cru que je gérais parfaitement la solitude. J'étais indépendante, je n'avais pas peur de prendre le bus pour me rendre en centre-ville toute seule, ou de me glisser sous la clôture de la fourrière pour partir en exploration.

Mais en réalité je n'avais jamais passé beaucoup de temps sans mes amis. On faisait toujours des trucs ensemble, ou sinon on tirait des plans sur la comète. Après les cours et pendant les vacances, on occupait presque toutes nos journées à construire des forts et faire du skate.

Nate Walker était mon meilleur ami depuis nos six ans. Plus petit et plus maigre que moi, il avait des coudes noueux et le genre de cheveux châains ternes qui n'attiraient pas l'attention – du coup il évitait les blagues débiles auxquelles j'avais inévitablement droit. On faisait toutes les sorties scolaires ensemble, on était toujours en binôme pour les expériences scientifiques, on jouait au hockey et on campait dans mon jardin. Peu importait que je sois une fille.

Le premier jour du CP, pendant la pause de midi, j'ai aperçu ce petit gars tout maigrichon avec un tee-shirt Spider-Man rouge, accroupi sous le toboggan. Des garçons l'avaient pourchassé avec un ver de terre mort au bout d'un bâton jusqu'à ce qu'il fonde en larmes et aille se cacher. Déjà à six ans, je trouvais que ça ne valait pas trop le coup de pleurer pour ça, mais j'aimais bien son tee-shirt alors je me suis mise à quatre pattes pour aller m'asseoir à côté de lui.

— Qu'est-ce qui ne va pas ?

Il faisait chaud sous le toboggan. Je me souviens encore aujourd'hui de la sensation du sable sur mes mains, j'avais l'impression qu'elles étaient recouvertes de craie.

Il a baissé la tête et ne m'a pas répondu.

— Tu veux voir mon comic de l'Homme-Chose ?

Il a hoché la tête et s'est essuyé le nez avec sa manche.

Mon comic avait au moins un million d'années et la couverture commençait à se détacher tellement j'avais pris l'habitude de le traîner partout avec moi. Dans cet épisode, l'Homme-Chose devait affronter un gang de motards diaboliques qui traînaient autour de son marécage, en compagnie d'un promoteur immobilier véreux qui voulait le détruire. Le promoteur immobilier embauchait un savant corrompu qui devait inventer un piège appelé l'Abattoir pour se débarrasser de lui, mais l'Homme-Chose réussissait à s'enfuir. Il tuait le chef de la bande de motards avant de retourner dans son marécage.

Épaule contre épaule, on a lu jusqu'à ce que le surveillant vienne nous dire que c'était l'heure de retourner dans nos classes.

À partir de ce jour-là, on a été amis. Je le choisisais toujours en premier quand on faisait des équipes pour la balle au prisonnier, même s'il n'arrivait jamais à maîtriser le ballon et se retrouvait toujours direct en prison. Il savait réparer son vélo ou mon skate, il s'en fichait si j'étais mauvaise joueuse lorsqu'on jouait au basket à deux, ou bien si je m'énervais au lieu de poser calmement une question.

Mon père vivait encore avec nous à l'époque et, la plupart du temps, il n'avait pas vraiment d'avis sur mes fréquentations. Sauf sur Nate. Il l'appréciait. Ben était trop déchaîné et, aux yeux de mon père, Eddie avait autant d'intérêt qu'un parpaing ou une patate, mais Nate, il disait toujours que c'était quelqu'un à suivre. Quelqu'un de malin.

Il y avait tout un tas de choses dont mon père se foutait : les bonnes notes, les marques des fringues ou des bagnoles, le niveau de vie en général... En revanche, il aimait ça, les gens malins.

Et Nate l'était. Il était plus timide et plus doux que les autres gars avec lesquels on traînait. Il était surtout plus intelligent et passionnant. Il avait toujours des idées de génie pour construire une cabane ou faire fonctionner une catapulte. Et puis c'était agréable de passer du temps avec quelqu'un qui n'avait pas toujours besoin d'aller aussi vite que moi.

Nate était sur la même longueur d'onde que mon père, qu'il soit question d'averses de grêle ou de carburateurs, et ça me plaisait. Il n'avait pas l'air de trouver ça bizarre que mon père écoute des groupes sur des enregistrements pirates – leurs noms étaient écrits au feutre sur les K7 –,

alors que les autres parents étaient fans de Neil Diamond ou des Bee Gees. C'était du punk hardcore qui gueulait, les groupes s'appelaient Dead Kennedys, Agent Orange et The Bags. Exaspérée, ma mère branchait l'aspirateur, ou le mixeur, et elle faisait semblant de ne rien entendre.

Je n'aimais pas ces enregistrements pirates autant que mon père. Je préférais les Go-Go's, et parfois de la vieille musique de surfeurs style les Beach Boys ou The Sandals, qui ont fait la bande-son du film documentaire *The Endless Summer*. Dès que mon père mettait un de ses groupes punk, Nate s'illuminait comme s'il entendait un truc qui m'échappait, à moi. Je ne pigeais vraiment pas ce que cette musique avait de si dingue, mais c'était agréable de savoir qu'il y avait quelqu'un chez moi qui appréciait mon meilleur ami. Les souvenirs un peu diffus de cette époque avec mon père me réconfortaient.

Maintenant j'étais coincée avec Billy et Neil, je ne me sentais bien nulle part et je n'avais plus personne à inviter à la maison.

*

À la fin de la journée de cours, j'avais envie de mourir. J'avais l'impression qu'un million d'années s'étaient écoulées depuis le matin.

J'ai embarqué mes cours de rattrapage et les manuels dont j'avais besoin, puis je suis montée sur mon skate pour traverser le bitume fissuré jusqu'au parking du lycée. Où se trouvait la Camaro.

Billy attendait en fumant, adossé au coffre. Il avait le regard tourné vers le ciel d'automne délavé, et je me suis demandé à quel Billy j'allais avoir droit.

Impossible à prédire avec lui. C'était d'ailleurs son pire défaut : il n'était pas toujours horrible. Au début, avant d'apprendre à le cerner, j'aimais bien passer du temps avec lui. Il venait parfois me chercher à la sortie du collège et me laissait l'accompagner au garage automobile. Oui, l'ennui avec lui, c'est qu'il pouvait être sympa.

Évidemment, il ne m'a jamais traitée aussi mal que les filles avec qui il allait en cours, peut-être parce qu'elles étaient plus grandes ou moins promptes à se défendre... J'avais quand même l'impression qu'il y avait autre chose.

Lorsqu'il les emmenait à des soirées ou qu'il traînait sur le parking d'un fast-food avec d'autres crétins du lycée, ce n'était pas vraiment un rancard. Bien sûr, elles faisaient comme si elles étaient au-dessus de ça, comme si elles n'avaient pas envie de devenir sa petite copine, mais elles cherchaient pourtant à le convaincre de venir chez elles pour qu'elles puissent le présenter à leurs parents. Ou bien elles en faisaient des caisses pour être gentilles avec moi – on aurait dit qu'elles espéraient l'impressionner. Elles s'autorisaient à rêver qu'une soirée avec lui ne resterait pas sans lendemain, et puis une semaine plus tard elles le voyaient débarquer sur le parking du fast-food avec une autre.

On aurait cru qu'il les haïssait. Et pourtant il les conduisait à Sunset Cliffs pour les emballer. Ça me rend absolument dingue de voir comment les gars se comportent parfois avec les filles : j'ai l'impression que pour eux ce ne sont pas des êtres humains à part entière et que la seule chose qui les intéresse, c'est ce qu'elles cachent sous leurs tee-shirts.

Billy ne m'a jamais traitée de la sorte. Au début, j'ai cru que c'était dû à mon âge, ou au fait que j'étais devenue sa sœur, même si on n'avait pas les mêmes parents. Au bout d'un moment, j'ai pigé que, s'il me traitait différemment, c'était parce que je n'étais pas comme elles. Je ne courais pas après les garçons, je ne portais pas de maquillage et j'oubliais parfois de me brosser les cheveux. Et ce pour une raison simple : je n'en avais pas envie. Depuis peu les règles avaient changé et j'avais de plus en plus l'impression que j'en étais surtout incapable.

Billy me parlait parfois sur le ton sournois de la confiance, j'avais l'impression qu'il voulait que je comprenne quelque chose d'important. En gros, il me détestait sauf dans les moments où il se pliait en quatre pour que je l'apprécie. Et s'il avait décelé la moindre trace de faiblesse chez moi, il me l'aurait fait payer au centuple.

Je me suis affalée sur le siège et je l'ai écouté déblatérer sur Hawkins : c'était le trou du cul du monde – soirées pourries, limitations de vitesse, équipe de basket foireuse, filles...

Je regardais le paysage défiler à toute allure derrière ma vitre. Il y avait tellement d'arbres... Je savais qu'il voulait que j'acquiesce, que je dise combien cet endroit était craignos, mais je ne voyais pas l'intérêt et c'est ce que je lui ai rétorqué. Puisqu'on était coincés ici, autant faire avec.

Il s'en est pris à moi.

— La faute à qui d'après toi ?

L'espace d'une seconde, j'ai cru que le moment était enfin arrivé, qu'on allait parler de ce qui s'était passé à San Diego. Je n'en avais aucune envie, alors je me suis dit que si je gardais le silence il y avait une chance pour que j'évite le pire.

Billy était devenu agressif, et son ton était glacial. Il voulait que ce soit moi qui assume la responsabilité de ce déménagement.

— Dis-le !

Je n'ai rien répondu, alors il s'est tourné vers moi en hurlant. Sa voix était un horrible rugissement.

— Dis-le !!!

Il a appuyé sur l'accélérateur et on a foncé sur la route de campagne, dispersant les tas de feuilles mortes orangées. J'ai rivé mon regard droit devant sans desserrer les dents.

Devant nous, la route serpentait tranquillement à travers le paysage boisé. On a franchi une côte et découvert une petite rangée de vélos. Trois garçons en combinaisons marron avec des armes à protons beaucoup trop grandes sur le dos. Des *ghostbusters* ! Ils pédalaient tous les trois de front, et occupaient toute la largeur de la voie de droite.

— Billy, ralentis.

— Ah, c'est tes nouveaux copains les ploucs ?

Billy a appuyé un peu plus sur la pédale.

— J'ai droit à un bonus si je les touche tous en même temps ?

L'aiguille sur le compteur de vitesse grimpa. Devant nous, les trois gars continuaient à rouler au milieu de la chaussée. Ils ne pouvaient pas nous voir.

— Billy, allez, arrête ! C'est pas drôle !

Il a quitté la route des yeux pour me regarder, moi. La radiocassette gueulait et il a agité la tête en rythme sur la musique.

Les garçons barraient la route et on se rapprochait de plus en plus. On fonçait sur eux à une vitesse incroyable, et ils ont fini par se retourner. J'ai vu la confusion sur leurs visages, et j'ai senti la même expression sur le mien, parce que ce n'était pas possible quand même... Billy n'allait pas les

écraser, ce serait complètement dingue. C'était le genre de truc que les gens disaient pour plaisanter, pas qu'ils faisaient pour de vrai !

J'essayais de me convaincre que ça n'allait pas arriver. Dans un monde normal, bien ordonné, c'était une impossibilité. Et pourtant je connaissais la vérité depuis quelques mois : j'étais incapable de prédire les réactions de Billy.

On s'est dangereusement rapprochés des vélos. Ils avaient l'air si fragiles...

Je savais que si je ne réagissais pas, tout allait basculer d'ici quelques secondes. Je sentais la peur qui m'étranglait, comme des doigts serrés autour de ma gorge. J'ai tendu la main et donné un grand coup de volant. La Camaro a fait une embardée, passant sur la voie d'en face.

Il y a eu une secousse incontrôlable, j'ai eu l'impression qu'on dérapait. Les pneus ont crissé. Puis on a contourné les garçons et on s'est remis à filer sur la route en direction de la maison.

Je me suis retournée, juste à temps pour voir qu'ils étaient sur le bas-côté, leurs vélos couchés dans un tas de feuilles mortes.

Le danger était derrière nous maintenant, mais mes yeux me brûlaient et j'avais l'impression qu'ils allaient me sortir de la tête. J'ai eu du mal à cligner des paupières et j'ai fixé le pare-brise sale. La route au-delà.

Dès que ma main est entrée en contact avec le volant, j'ai su que je faisais quelque chose de dangereux. J'avais franchi une frontière invisible et pénétré dans un endroit où de sales trucs pouvaient se produire. Et je savais que j'allais le payer. Billy allait me hurler dessus, me chasser de sa voiture et me forcer à marcher. Peut-être même me frapper.

Et pourtant, il avait l'air de s'en cogner. Il a rejeté la tête en arrière et a poussé un énorme rire suraigu, comme si on venait juste de prendre part à un jeu complètement tordu.

— C'est vraiment pas passé loin, hein ?

Il souriait, tambourinait sur le volant et continuait à hocher la tête en rythme sur la musique. J'ai gardé la main sur la poignée de la portière pendant tout le reste du trajet.

J'ai repensé à un truc que mon père m'avait dit. La solution pour se sentir chez soi sur cette terre, c'est de savoir faire des choses. Avec les bons

outils, on peut réparer soi-même son évier, se trouver un boulot, résoudre un problème. C'est pour ça qu'il avait toujours placé le savoir et l'information au-dessus de tout. C'est pour ça que je m'efforçais de mon mieux d'apprendre ce qu'il cherchait à me transmettre.

Dès qu'on sait démonter une charnière ou crocheter une serrure, on est sûr de ne jamais rester pris au piège.

CHAPITRE

5

Billy était à peine garé quand je suis sortie de la voiture.

Mon cœur battait si vite que j'avais l'impression d'avoir un piston dans la poitrine. J'ai foncé dans ma chambre et j'ai commencé à fouiller dans mon carton à la recherche du reste de mon costume. Il était tout au fond, roulé en boule sous une pile de magazines de surf.

En cours d'histoire, j'avais entendu des filles parler de Halloween et des meilleurs endroits pour récolter un max de bonbons. Ça m'avait réconfortée, un peu, de découvrir que, même si c'était soudain devenu super naze d'aller en cours déguisé, les jeunes de Hawkins allaient frapper aux portes le soir de Halloween.

J'avais récupéré un vieux bleu de travail de mon père, qui datait de l'époque où il avait pris un boulot temporaire de réparateur de lave-linge. Il était trop grand pour moi et la fermeture Éclair coinçait. Je m'étais attaquée à mon déguisement la deuxième semaine de septembre et, même si ma mère n'était pas hyper emballée par mon idée, elle avait sorti sa machine à coudre et adapté la combinaison à ma taille. C'est tout ce qu'elle était prête à faire. Elle s'opposait à ce que je me balade avec un couteau. Heureusement, mon père a volé à mon secours. Il a déniché un énorme couteau dans un vide-grenier et il a retaillé la lame pour qu'elle ressemble davantage à celle du film.

C'était un super costume. Brusquement, je n'en avais plus rien à battre des autres collégiens, de Billy et de Neil qui me trouvaient trop grande.

J'allais sortir chercher des bonbons.

J'ai déposé le couteau et la combinaison sur mon lit, à côté du masque. Brusquement, j'ai pris conscience que, pour la première fois, j'allais passer Halloween toute seule. J'ai fermé les yeux et je me suis souvenue que, même si on était restés à San Diego, ça n'aurait pas été comme les autres années, puisque les choses avaient changé avant notre déménagement...

Au moins, les gars déguisés en *ghostbusters* m'avaient proposé de les rejoindre pour la soirée. Ça aurait pu être pire. J'avais un déguisement et un point de rendez-vous.

J'ai enfilé mon bleu de travail et mon masque. Puis je me suis demandé quel genre de friandises les habitants de Hawkins distribuaient. Ça valait toujours mieux que de me repasser le film de la scène dans la voiture de Billy. Je n'avais aucune envie de penser à ce qui serait arrivé si je n'avais pas tourné le volant. C'était terminé. Tout le monde était sain et sauf.

Et pourtant, j'avais encore les mains qui tremblaient.

*

Le truc, avec Billy, c'est qu'on ne savait jamais ce qui pouvait arriver quand il se mettait en pétard.

La première semaine des grandes vacances, il avait eu des ennuis après être entré sur une propriété sans autorisation, et Neil l'avait privé de sorties. Il y avait un chantier juste en face du lycée. Billy et ses potes aimaient zoner là-bas, ils s'asseyaient sur l'échafaudage et buvaient des bières. Un ouvrier avait dû remarquer les canettes vides et les mégots partout et appeler les flics.

C'était un samedi soir. J'aurais dû être chez mon père si, à la toute dernière minute, Neil n'avait pas changé d'avis, décrétant que je passais trop de temps avec lui dernièrement et que je devais consacrer plus de week-ends à ma mère. Du coup, j'étais restée à San Diego. On avait préparé des cookies, elle et moi, et j'avais gravé les mots *Je hais Neil* sur la plinthe derrière le canapé, en tout petit, avec une épingle de nourrice.

J'étais assise sur la moquette du salon en pyjama, je regardais le film du samedi soir sur NBC en mangeant des céréales, des Count Chocula, lorsque les flics ont raccompagné Billy. Ses vêtements étaient sales et froissés, il

avait de la boue sur ses chaussures et une plaie à la main. Mais il avait surtout l'air furax. Les flics ont expliqué qu'ils l'avaient trouvé sur l'échafaudage du chantier avec plusieurs autres jeunes et qu'ils se lançaient le défi de traverser des poutrelles en acier.

Je n'ai pas toujours été très douée pour être attentive aux autres ou pour faire la conversation, par contre j'ai toujours eu de l'intuition pour deviner les humeurs des gens. Même petite, j'arrivais parfois à pressentir au premier regard qui représentait un danger ou qui mentait. Ma mère me considérait avec perplexité. Un jour, quand je lui ai dit que le type qu'elle fréquentait avait un problème d'addiction au jeu, elle m'a demandé comment je pouvais le savoir. Ce n'est pas comme si j'avais un pouvoir magique. Il avait les poches pleines de billets de loterie et de talons de tickets de paris. Et je l'avais compris avant elle pour une simple et bonne raison : elle ne croyait jamais aux signes sauf lorsqu'il était déjà trop tard.

Je ne lui avais rien dit pour Billy, et pourtant j'aurais dû. C'est juste que j'avais pas encore complètement pigé. J'attendais qu'elle découvre la vérité toute seule, sans que j'aie à lui mettre les points sur les i. D'un autre côté, ça n'aurait sans doute rien changé. Parce que ouais, je le sentais au fond.

Neil a attendu le départ des flics puis il s'est tourné vers son fils, les traits déformés par la rage. Il lui a annoncé qu'il avait le choix entre s'inscrire à un programme de formation paramilitaire pour mineurs et dire au revoir à sa voiture pendant deux mois. Billy a choisi la seconde option.

Une semaine plus tard, je me trouvais sur le petit talus envahi de mauvaises herbes derrière la maison. Au sommet, il y avait le lit d'un petit ruisseau. Au printemps, il contenait un peu plus d'un mètre d'eau sale au débit rapide, mais à cette période de l'année il était à sec et le resterait jusqu'à la fin de l'année.

J'avais passé la plupart de mes étés à traîner ici avec Nate, Ben et Eddie. On avait notre endroit à nous, un petit promontoire de terre avec une table, une caisse en bois retournée, et un canapé pourri que Ben et Eddie avaient ramassé sur le trottoir. Rien de très chic, bien sûr. On s'y donnait rendez-vous pour viser des bouteilles avec des pistolets à billes ou manger des glaces à l'eau sur le canapé en discutant de camions monstres et de catch jusqu'à ce que nos dents deviennent bleues.

En temps normal, Nate débarquait à 9 ou 10 heures. On lisait des comics toute la matinée, puis on allait au parc, lui à vélo et moi à skate, quand on

n'avait pas prévu de rejoindre Ben et Eddie à la piscine. Mais là, Eddie était à Sacramento pour le week-end, et Ben devait tondre la pelouse de ses parents. Et Nate était chez son père. J'étais donc seule.

J'étais en train de bosser sur notre dernier projet : une vraie catapulte. Lorsqu'elle serait prête, on s'en servirait pour balancer des bombes à eau sur la route. J'avais passé la matinée à faire en sorte que le bras de la catapulte bascule sur son axe. L'après-midi était arrivé, j'avais chaud. Je m'étais assise sur le dossier du canapé, les pieds sur les coussins, et j'observais la route qui suivait le contour du talus.

Billy était dans la maison avec des potes. Neil lui avait pris ses clés et la Camaro restait enfermée dans le garage, tel un chien dans un chenil attendant que son maître vienne le libérer. Billy était censé repeindre le garage. Évidemment, il ne s'y mettait que si son père était dans les parages.

Wayne et Sid habitaient dans le lotissement de l'autre côté du talus. Ils allaient en cours avec Billy. Ils avaient l'air d'écorchés vifs, agressifs, même si j'avais l'impression qu'ils se contentaient de le suivre comme des toutous et le laissaient leur donner des ordres.

Sid était mon préféré. Il était grand et un peu rondouillard, avec de grandes mains aux articulations épaisses et des rangers à lacets verts. Il était sympa, en général, et pouvait être drôle, même s'il ne parlait pas beaucoup.

Wayne était plus bruyant et plus maigre, avec des cheveux gras qui lui tombaient aux épaules et une tête de fouine. Depuis que Neil avait confisqué les clés de la Camaro, ils passaient l'essentiel de leur temps dans la chambre de Billy à écouter du Metallica et du Ratt, mais ils devaient commencer à tourner en rond, parce que ce jour-là Billy les a emmenés sur la butte.

Je n'étais pas certaine d'avoir très envie de les voir envahir ma planque. J'avais déjà dû apprendre à partager le même toit que Billy et il était en train d'envahir le reste de ma vie. Depuis le soir où les flics l'avaient ramené, il était d'une humeur infecte. Il claquait les portes sans arrêt ou mettait la musique à fond dans sa chambre. Enfin pas ce jour-là. Ils sont montés jusqu'au lit asséché du ruisseau et ils se sont assis à côté de moi sur le canapé.

Billy s'est calé contre le dossier et a allumé une cigarette, le regard dirigé au loin, vers le quartier d'habitations qui s'étalait à nos pieds. Pendant un

moment, on est restés plantés là à suivre la circulation au bas du talus sans échanger un seul mot.

Sid avait apporté le catalogue d'un magasin de musique et il consultait les pages consacrées aux guitares. Wayne, lui, était nerveux et agité. Il n'arrêtait pas de se lever pour aller faire les cent pas dans les mauvaises herbes au-dessus du ruisseau, avant de se rasseoir.

Il a fini par écarter les deux bras et tourner sur lui-même.

— Purée, ça craint, mon pote. J'en reviens pas que ton vieux t'ait privé de ta caisse.

Billy s'était installé au bord du canapé, les yeux rivés sur la route. Si jusque-là il semblait habité par une forme de paresse et de mollesse, il a soudain eu l'air à cran, comme s'il guettait quelque chose. Après avoir lancé un regard excédé à Wayne, il a soufflé un long panache de fumée et sorti son briquet. C'était un genre de Zippo argenté avec un crâne enflammé en décalcomanie sur le couvercle. J'avais toujours été un peu jalouse de ce briquet... Billy fixait avec trop d'insistance les mauvaises herbes et les broussailles sèches qui poussaient sur le talus. Le soleil se réfléchissait sur le briquet. Je n'aimais pas ça.

Depuis un moment, un chat crevé se trouvait sous l'un des buissons de pois de senteur. Un matou roux et galeux avec une seule patte blanche. Je ne l'avais jamais vu dans le quartier, il devait s'agir d'un chat errant, ce qui ne m'empêchait pas d'avoir de la peine pour lui. J'imaginai qu'il avait été renversé par une voiture et qu'il s'était hissé au sommet du talus pour crever.

Au début, il m'avait fascinée, mais plus maintenant. Ça me mettait mal à l'aise de voir les essaims de mouches et les insectes grouiller sur sa fourrure. Ça me dégoûtait de voir ses flancs se creuser un peu plus chaque jour et ses poils s'emmêler davantage.

— Dégueu ! a soudain lancé Wayne.

Il s'était penché en avant, les mains sur les genoux, et observait la dépouille.

— Matez-moi ce truc ! Il a l'oreille complètement niquée. Je parie que c'était un vrai bagarreur. Vous croyez que si j'arrivais à trouver une pince on pourrait lui arracher les dents pour en faire un collier ?

— Ça va pas, non ? je me suis écriée, toujours perchée sur le dossier du canapé.

Billy m'a considérée avec exaspération puis il s'est levé pour rejoindre Wayne de sa démarche nonchalante. Le soleil se réfléchissait sur sa boucle d'oreille argentée. En gardant une expression imperturbable, il a lancé :

— Ou alors on pourrait lui rendre un dernier hommage et lui offrir un enterrement de Viking. Qu'est-ce que t'en dis, Sid ?

Il avait posé sa question d'un ton cassant, et j'ai compris qu'il y avait une sale tension entre eux, même si j'étais incapable de comprendre à quoi elle était due exactement.

Sid n'a pas répondu. J'étais assise au-dessus de lui, et il s'est tourné vers moi pour me montrer la pub d'une guitare crème trop classe.

— C'est une Kramer Baretta. Elle a un micro en position chevalet, comme la Frankenstrat de Eddie Van Halen sur « Hot for Teacher ». Tu vois cette petite plaque sous les cordes ?

J'ai hoché la tête et observé attentivement la photo, même si je ne connaissais rien aux guitares électriques.

Wayne, qui se trouvait près du chat, a éclaté de rire.

— C'est toi qui disais que ce serait cool d'en voir un vrai. Billy a des couilles, lui, au moins !

Sid s'est un peu affalé sur le canapé, les yeux toujours rivés à son catalogue. Il a corné la page de la Kramer Baretta et, sans relever la tête, a répondu :

— Pour faire les trucs les plus débiles, tu veux dire.

Mon regard allait de l'un à l'autre, mais je ne pigeais toujours pas ce qui se passait.

— C'est quoi, un enterrement de Viking ?

Billy s'est tourné vers moi en souriant.

— Tu veux vraiment savoir ?

Il a allumé son briquet et l'a placé devant son visage pour me regarder à travers la flamme.

— Demande à Sid.

Sans sortir le nez de son catalogue, Sid a secoué la tête.

— Sérieusement, mec, arrête ça.

J'espérais qu'il me donnerait une explication, pourtant c'est Wayne qui s'en est chargé, en ouvrant de grands yeux ronds.

— Les Vikings foutaient le feu à leurs morts. Sid est très calé sur le sujet. Il a eu une super note au dernier devoir d'histoire, hein, Sid ?

J'avais entendu parler de ce devoir. Billy n'avait eu qu'un D, ce qui avait rendu Neil furieux. Sid n'a rien dit.

Le chat était presque entièrement décomposé à présent, mais bon, ça avait été un être vivant avant.

— Non, j'ai lâché. C'est dégueu, faites pas ça.

Il pourrissait sous le buisson de pois de senteur depuis presque deux semaines, il était presque momifié maintenant. Il devait déjà être complètement sec, pourtant Billy n'a voulu prendre aucun risque. Il a sorti de sa poche le petit flacon de butane dont il se servait pour remplir le réservoir de son briquet.

Sans me quitter des yeux, il a fait sauter le bouchon et a aspergé le chat. Le liquide a coulé sur le cadavre décharné.

Avec Wayne, ils se sont approchés pour l'observer de plus près. Puis Billy a baissé son briquet vers le sol. J'avais envie de bondir et de le lui arracher des mains. J'avais envie de lui crier d'arrêter, pourtant je savais que ça ne changerait rien.

Il y a eu un long silence, on retenait tous notre souffle. Puis il a actionné la roue avec son pouce.

La fourrure a pris feu en poussant un grand râle sec. Wayne a reculé en hurlant et en tapotant le bas de sa chemise. Les flammes, en jaillissant, avaient roussi les pans du vêtement. Billy a posé un drôle de regard sur lui : on aurait presque dit qu'il était content.

L'odeur du chat en train de cramer était immonde, un mélange d'ordures et de poils grillés. Je me suis couvert le nez avec la main. Pendant qu'il brûlait, je me suis répété que rien ne pouvait plus lui faire de mal. Il avait sans doute eu une vie difficile, et cette nouvelle agression ne pouvait pas le toucher : il était déjà mort.

L'herbe était jaune, sèche, même si on n'était qu'en juin, et elle s'est embrasée à son tour. J'ai vu le feu se répandre le long du lit du ruisseau, on

aurait dit qu'il était presque liquide et se déversait sur la végétation.

— Ça va pas, mec ?

Wayne continuait à jurer et à tapoter sa chemise tout en poussant un rire haut perché.

Les flammes étaient de la couleur d'une crème glacée fondue. Jaillissant du chat, elles se sont déversées sur la pente du talus vers la route.

Sid a jeté son magazine et s'est relevé d'un bond. Il s'est approché du buisson en trois enjambées lourdes et a commencé à piétiner l'herbe en feu avec ses rangers. Après l'avoir observé un instant, je suis descendue du canapé pour aller m'attaquer aux endroits qu'il avait ratés, en envoyant de la terre sèche sur les braises.

Il nous a fallu un petit moment pour contrôler les flammes. Wayne continuait à sautiller et gesticuler comme un chiot, avec son rire hystérique de fou furieux. Billy, lui, ne bougeait pas. Il se dressait au-dessus du chat en feu avec ce petit sourire crispé qui se peignait sur ses lèvres quand quelque chose l'amusait.

On a fini par tout éteindre. Sid est remonté sur le talus, la respiration lourde. Le feu était terminé, mais il y avait une bande d'herbe noircie de 3,5 mètres de large qui courait le long du ruisseau. Plus tard, assise sur mon lit, j'ai dénombré les endroits où les semelles de mes baskets avaient fondu.

Tout l'été, chaque fois que je monterais sur le talus et que je verrais l'herbe brûlée, je repenserais à l'expression de Billy juste avant d'allumer le briquet. L'horrible odeur de mort et de cramé resurgirait aussitôt. Une puanteur aux relents de cramé qui resterait présente dans mes narines comme une mise en garde. Le chat n'avait plus rien d'un chat, c'était juste une tache noire et grasse sur le sol. Le buisson avait été presque entièrement consommé, il ne restait plus que des brindilles carbonisées et des cendres.

À compter de ce jour-là j'ai su. Billy n'était pas exactement fou ou incontrôlable. D'accord le chat était déjà mort. Mais le fait qu'il soit passé à l'acte signifiait quelque chose.

Si j'étais douée pour l'éviter quand il était en pétard, je n'arrivais pas à anticiper ses crises. Du coup, je me tenais constamment sur le qui-vive.

*

Billy s'est garé le long du trottoir à l'angle de Oak et de Maple pour me laisser descendre. Ma mère lui avait demandé de faire le tour du quartier avec moi, mais on savait lui comme moi que ça n'arriverait même pas en rêve. Il avait prévu d'aller à une soirée de lycéens, il portait une veste et des mitaines en cuir. Ça n'était pas vraiment un déguisement... Je n'ai rien dit, bien sûr.

— Retrouve-moi ici à 10 heures, m'a-t-il dit en se penchant par sa vitre baissée. Si tu n'es pas là, tant pis pour toi.

J'ai hoché la tête et mis mon masque.

Il a jeté son mégot sur la chaussée et fait rugir le moteur, le regard déjà perdu au loin, en direction de je ne savais quoi. J'ai vu les feux arrière filer dans la rue, puis disparaître au détour d'un virage.

Le quartier était envahi de jeunes qui frappaient aux portes, et je me suis frictionné les bras à travers ma combinaison : je n'étais pas encore habituée à la fraîcheur nocturne. Des gosses traversaient la route en courant, se précipitant d'une maison à une autre. Leurs sacs, leurs seaux et leurs taies d'oreiller rebondissaient contre leurs jambes. Il faisait carrément frisquet, pourtant personne ne portait de veste.

Je me suis postée dans le cul-de-sac au bout de Maple Street pour attendre les *ghostbusters*. J'avais un peu peur qu'ils n'aient plus envie de me voir après ce que Billy leur avait fait, mais j'ai décidé de tenter ma chance. Tout plutôt que passer la soirée seule dans ma chambre à me tourner les pouces. Ils m'avaient proposé de les rejoindre. Et puis ce n'était pas moi qui avais tenté de les écraser.

Moi, j'étais la fille qui avait assisté à toute la scène depuis le siège passager. Génial. Peut-être qu'ils me jugeaient complice et qu'ils ne viendraient pas...

Je ne poireautais que depuis quelques minutes quand j'ai aperçu, à l'autre bout de la rue, les silhouettes familières des gars avec leurs armes à protons. Ils étaient quatre. En plus de Lucas et Dustin, j'ai reconnu les deux autres qui m'espionnaient derrière la clotûre la veille. Ils étaient tous en sciences avec moi, assis aux premiers rangs.

Ils avaient l'air si insouciant, ils sautillaient presque sans prêter la moindre attention au monde autour d'eux. J'ai soudain eu envie de les

surprendre. Je voulais que ça bouge un peu. Mon idée n'était pas forcément de leur faire peur, juste de les bousculer.

Je leur ai sauté dessus avec mon couteau, et leur réaction a été encore meilleure que ce que j'avais espéré. Ils ont bondi en poussant des hurlements stridents, et j'ai éclaté de rire – je riais de bon cœur pour la première fois depuis notre emménagement à Hawkins. C'est Lucas qui a crié le plus fort. En temps normal, mon côté mauvaise fille aurait dû prendre le dessus et j'aurais dû être tentée de le taquiner un peu, mais curieusement j'ai trouvé sa réaction plutôt attendrissante.

On est allés vers Loch Nora près de Main Street, l'artère principale du centre-ville. À San Diego, c'était là qu'on trouvait les bars miteux et les immeubles sans ascenseur. Ici, la proximité avec le centre ne voulait rien dire : Loch Nora était le quartier le plus chic de Hawkins. Une grande rue large, bordée de maisons à deux étages avec baies vitrées et pancartes électorales plantées sur les pelouses.

Ma mère ne s'était jamais intéressée aux élections à ma connaissance, enfin jusqu'à cette année. Un peu. Avant son mariage avec Neil, elle parlait parfois du chef du parti démocrate, Walter Mondale. La plupart du temps, c'était pour dire, en secouant la tête, qu'il était fou d'avoir choisi cette Ferraro comme vice-présidente, parce que aucun homme ne voudrait voter pour une femme, même titulaire d'un diplôme en droit. N'empêche, je trouvais ça plutôt cool. Un jour, après le mariage, j'ai tenté de lui demander pour qui elle comptait voter, et Neil m'a interdit de parler politique à table. Puis il a ajouté que Reagan était la meilleure chose qui soit arrivée à ce pays depuis Eisenhower, et qu'il était hors de question que quiconque sous ce toit donne sa voix à Mondale et à une nana. La plupart des pancartes plantées dans les jardins de Loch Nora étaient des marques de soutien à Reagan.

On a fait une razzia dans le quartier, on frappait aux portes et on tendait nos sacs pour récolter des Snickers et des Kit Kat. Les deux autres garçons s'appelaient Will et Mike, et aucun d'eux ne m'accordait beaucoup d'attention. Ils n'étaient pas très bavards. Mike était très sérieux, avec d'épais cheveux bruns et un visage pâle. Will était plus petit et plus discret que les autres, il me rappelait un peu mon ami Nate. Le genre de garçon que personne ne remarquait.

Pour une raison qui m'échappait, il se trimbalait avec un énorme caméscope presque trop grand pour lui. Il avait l'air timide et ça devait être facile de le mettre mal à l'aise. Ma main à couper qu'il n'aimait pas qu'on le prenne en photo... Je me suis demandé s'il trouvait ça plus facile d'être derrière l'objectif.

Pendant qu'on passait de maison en maison, j'ai bien dû m'avouer que j'étais heureuse d'avoir été invitée. Les garçons étaient un peu maladroits et ridicules tellement ils étaient surexcités, mais ils étaient gentils avec moi.

Enfin, tous à l'exception de Mike. Il restait en retrait en boudant, et chaque fois que je le regardais il détournait les yeux comme dans l'espoir de me faire disparaître.

C'était hyper agaçant de sentir qu'il cherchait à m'éviter. D'un autre côté, je ne me voyais pas me prendre le chou avec lui. On était là pour s'amuser, alors j'ai décidé de profiter de ma soirée au maximum. Coincée entre Lucas et Dustin, j'avais moins froid et j'arrivais presque à oublier que j'étais à un million de kilomètres de mes amis, de mon père, bref de ma vie.

Loch Nora était un quartier propre, beaucoup plus chic que celui où je vivais à San Diego. Le temps qu'on aille frapper aux maisons des deux côtés de la rue, mon sac était rempli de mini-boîtes de bonbons Nerds et de barres chocolatées Milky Way. Cette ville n'était pas plus grande qu'un timbre-poste, mais on y récoltait les meilleures friandises qui soient le soir de Halloween.

On s'était installés à l'entrée d'une pelouse pour comparer nos butins lorsqu'on a remarqué que Will avait disparu.

La rue était sombre et déserte dans les deux directions. J'étais en train de me demander comment on allait bien pouvoir le retrouver, quand Mike s'est élancé en courant vers une des immenses baraques en brique.

La cour à l'arrière était en contrebas, et il fallait prendre une volée de marches le long de la maison pour s'y rendre. Mike s'y est précipité, et on l'a suivi.

Will se trouvait au pied, assis dans le noir. Il était recroquevillé, ce qui le rendait difficilement visible. Il avait une expression flippante, on aurait dit qu'il était pétrifié sur place.

Mike était accroupi en face de lui et le tenait par les épaules.

— Je te ramène chez toi.

Lucas et Dustin se sont approchés pour aider Mike ; il les a repoussés.

— Continuez sans moi, je m'ennuie de toute façon.

Il se faisait peut-être du souci. Il avait surtout l'air énervé. Il s'adressait à tout le monde, mais j'avais l'impression que c'était à cause de moi. Parce que j'avais la fâcheuse habitude de dévisager les gens. À moins qu'il n'ait été gêné par ma simple présence...

CHAPITRE

6

Je suis arrivée chez moi juste après 11 heures, mon masque relevé sur le front et mon sac de bonbons posé sur l'épaule. J'avais si mal aux pieds que la douleur me remontait dans les genoux, et mes mains étaient si glacées que je ne les sentais presque plus. Heureusement que la soirée avait été annoncée comme étant anormalement chaude pour la saison. J'avais attendu Billy presque trente minutes à l'angle de Oak Street, mais quand j'ai vu que les perrons commençaient à s'éteindre et que les derniers enfants rentraient se coucher, j'ai enfin compris ce que j'aurais dû savoir depuis le début : il ne viendrait pas me chercher.

Dès que j'ai franchi le seuil de la maison, ma mère a surgi dans le salon en chemise de nuit, le visage luisant de crème hydratante.

— Qu'est-ce que tu faisais encore dehors à une heure pareille ? Où est ton frère ?

Neil s'est redressé dans son fauteuil.

— J'aimerais connaître les réponses à ces questions, moi aussi.

Pendant une seconde, je suis restée plantée au milieu du salon, réfléchissant à l'explication la plus plausible. J'ai dû me mordre la langue pour ne pas leur balancer que Billy n'était pas mon frère, même si ça semblait l'élément le moins crucial de l'équation.

J'ai haussé les épaules et détourné le regard.

— Nulle part. Il y avait un type du lycée qui avait besoin qu'on le raccompagne, alors Billy m'a déposée en premier. Il ne va pas tarder.

Mon bobard était si invraisemblable que j'ai rougi, mais ça me semblait toujours mieux que de balancer la vérité, si je voulais éviter que Neil devienne dingue. Et si je ne voulais pas être privée de sorties à tout jamais.

Ma mère m'a observée d'un air dubitatif avant de hocher la tête. Ses yeux exprimaient tellement d'espoir, j'ai compris qu'elle voulait me croire. C'était à cause de ça que les gens comme elle se faisaient sans arrêt avoir. Peu importait la taille du mensonge, ils étaient prêts à le gober...

On était encore plantés dans le salon, tous les trois, quand le rugissement de la Camaro a résonné dans la nuit. On s'est tournés vers la porte.

Lorsque Billy est entré en trombe, l'odeur s'est engouffrée dans la maison avec lui, des effluves de tabac et d'alcool. On aurait pu croire qu'il sortait tout juste d'un bar. L'ambiance a aussitôt changé. Billy vacillait un peu. Il avait les yeux rougis et les paupières plus lourdes que jamais. Il portait toujours sa veste en cuir mais pas de tee-shirt dessous. La lumière de la lampe à l'abat-jour vitrail lui donnait l'air d'un fou.

Neil a inspiré par le nez avant de s'extraire de son fauteuil.

— Où est-ce que tu étais, bon sang ?

— Nulle part, a grommelé Billy en essayant de forcer le passage.

Neil s'est placé sur son chemin et l'a arrêté en posant une main sur son torse.

— Je t'écoute.

Billy a baissé la tête et marmonné une histoire de pneu crevé. Je ne savais pas s'il disait la vérité ou non – sans doute pas. Ce qui est sûr, c'est que mon mensonge à moi est devenu grotesque dès que les mots ont franchi ses lèvres. Quelle que soit la vérité, il était évident qu'il n'avait pas raccompagné un pote du lycée.

Ma mère a retenu un cri puis elle a posé sur moi de grands yeux meurtris.

— Pourquoi tu ne nous as pas dit qu'il t'avait abandonnée ?

Elle avait l'air si déroutée. J'ai eu soudain envie de la secouer et de lui dire qu'elle était complètement à côté de la plaque si elle pensait sincèrement que j'aurais été plus en sécurité avec Billy que toute seule. Et pourtant je me suis contentée de répondre :

— Je sais pas.

Ses lèvres se sont mises à trembler et elle a caché son visage poisseux dans ses mains.

— Comment ça, tu ne sais pas ? Il était censé s’occuper de toi et il t’a abandonnée ! Tu aurais pu te perdre... Ou être enlevée !

— Maman...

J’ai agité mon couteau et mon sac de bonbons sous son nez.

— Ça va, je vais bien. Non mais tu as vu cet endroit ? Personne n’utilise d’antivol pour les vélos !

Elle continuait à m’observer avec cette expression de perplexité blessée, comme si elle ne comprenait plus qui j’étais.

J’ai soutenu son regard. Elle m’a paru si petite et vulnérable. Ça m’a donné envie de jeter mon masque et mes bonbons pour la bousculer un bon coup. Et en même temps ça m’a aussi donné envie de faire tout ce qui était en mon pouvoir pour la rendre heureuse et la protéger, l’empêcher de se confronter ne serait-ce qu’une seule minute au monde extérieur.

Neil avait conservé un silence inquiétant. Il s’est levé et a fait un pas en avant pour acculer Billy contre le mur.

— Je suis curieux de savoir où tu as appris à être aussi désobéissant.

Billy le fixait droit dans les yeux. Avec sa veste en cuir ouverte et son menton rentré, il avait un air rebelle. Il sentait la bière et l’herbe que le frère de Nate, Silas, et tous les autres gars de troisième fumaient derrière le terrain de base-ball à San Diego. C’était l’odeur de l’insolence.

— Dégage, Neil. Je suis pas d’humeur, là.

On s’est raidies, ma mère et moi, puis rapprochées l’une de l’autre. En temps normal, Billy se maîtrisait à la maison. Ça avait beau être un vrai abruti le reste du temps, il ne répondait jamais à son père sur ce ton.

Pendant une seconde, ils se sont affrontés du regard sans un mot. L’atmosphère pesante avait ce goût métallique annonciateur d’orage.

Neil a alors lâché tout bas, d’un ton menaçant :

— Je ne sais pas où tu étais ni ce que tu as fait, mais je vais t’apprendre à me respecter !

Il a hurlé la fin de sa phrase. Sa voix était beaucoup trop forte pour le minuscule salon et j'ai tressailli, alors même que je me l'étais interdit.

Ma mère a agrippé la dentelle qui bordait le décolleté de sa chemise de nuit, et j'ai lu sur ses traits qu'elle était déjà en train de partir, son regard se perdait dans le vague, comme si elle s'échappait de son propre corps. Je savais ce qui viendrait ensuite. Elle frémirait et baisserait la tête. Elle ne ferait rien pour intervenir.

J'ai ramassé mon couteau et remis mon masque. Puis je me suis engagée dans le couloir pour me rendre dans ma chambre.

Bien à l'abri derrière ma porte, j'ai placé ma couverture devant l'interstice en bas. Ça a atténué les cris, un peu.

J'ai vidé tous mes bonbons sur ma moquette et je me suis assise le dos contre la planche au pied de mon lit. J'ai trié mon butin par variétés. Les Snickers avec les Snickers, les SweeTarts avec les SweeTarts. Les harceleurs avaient raison. On avait fait un carton plein à Loch Nora. Derrière mon masque, mon visage chauffait. Ma peau était moite à cause de ma respiration.

Dans le salon, Neil s'énervait. Pendant un moment, j'ai juste entendu un brouhaha de voix, tantôt faibles, tantôt fortes. Soudain, un bref cri déchirant a résonné, suivi d'un gros bruit mat, qui m'a rappelé celui que produit un poing en frappant un gant de base-ball.

Je me suis dit que ce n'était rien et j'ai imaginé que j'étais ailleurs. Assise dans l'appartement de mon père devant un épisode de *L'Agence tous risques*. D'ici une minute, l'interphone allait sonner et le livreur se trouverait sur le palier. Il me tendrait une pizza avec des poivrons, des champignons et trois variétés différentes de viande. L'odeur se diffuserait dans tout l'appartement et mon père rangerait son casse-tête du soir. On s'installerait en tailleur sur la moquette, de part et d'autre de la pizza, et on mangerait nos parts à même le carton. Je retirerais les poivrons, et lui, les champignons. On boirait du Dr Pepper et on regarderait la télé jusqu'à la fin du film de la deuxième partie de soirée, remplacé par la mire. Si je fermais les yeux, je pouvais presque croire que c'était vrai.

De l'autre côté du mur, il y a eu le bruit d'une chute, et je n'ai pas su dire si c'était un meuble ou une personne.

Derrière mon masque, je n'étais plus personne, aussi inexpressive qu'une fenêtre ouvrant sur le vide. Billy était flou et lointain, je ne le connaissais même pas.

Voilà ce que je me disais en tout cas. C'était un trouduc. Un inconnu. Je n'avais pas d'inquiétude à me faire pour lui, pour sa vie débile et son horrible père de merde.

Mais la vérité était pire et bien plus compliquée. Parce que si, je le connaissais. Je n'y pouvais rien. Je l'avais observé de trop près pendant trop longtemps pour prétendre le contraire.

Ça ne m'a pas empêchée de me répéter mon mensonge. Peut-être qu'en y mettant assez de conviction et d'énergie, je finirais par cesser de me ronger les sangs pour lui.

CHAPITRE

7

Quand, le jeudi matin, je suis descendue de la Camaro puis montée sur mon skate pour rejoindre le collège, j'étais confiante, plus confiante que je ne l'avais été depuis mon arrivée à Hawkins. La scène de la veille avait été plutôt pénible, mais il fallait que je tourne la page. C'était une nouvelle journée et je revenais en cours les poches remplies de bonbons, et avec la perspective que j'allais peut-être me plaire ici. J'ai poussé la double porte et je me suis faufilée entre deux filles qui portaient d'épais gilets sans manches et grignotaient une poignée de M&M's.

Je suis arrivée à mon casier avant la sonnerie, et je rangeais ma planche lorsque Lucas s'est pointé. Il était seul aujourd'hui. Il portait des fringues normales et avait l'air un peu embêté.

J'ai haussé les sourcils.

— Salut, harceleur.

Il m'a jeté un regard agacé et légèrement foireux, sans protester pour autant. Il m'avait l'air nerveux, j'ai eu l'impression qu'il y avait un truc qui le travaillait. À cet instant, la sonnerie a retenti. J'ai fermé mon casier et on s'est dirigés ensemble vers notre cours de sciences.

Ça me faisait tout drôle de marcher dans un couloir du bahut avec un gars. Un gars sympa, avec un grand sourire franc et les mains propres... Ouh là, qu'est-ce qui m'arrivait ? Il était hors de question que je me transforme en écervelée débile. À San Diego, je traînais déjà dans les couloirs avec Nate, Ben et Eddie, enfin.

Avec Lucas, c'était différent. Il n'arrêtait pas de m'observer à la dérobée, et il lui a fallu une minute pour réussir à sortir ce qu'il avait sur le cœur. J'ai cru qu'il comptait m'expliquer pourquoi Mike avait un problème avec moi... en réalité, il voulait surtout savoir ce que j'avais pensé de la crise de Will, la veille. Il tournait autour du pot comme s'il avait peur que je flippe ou que je fasse une remarque dégueulasse, ce qui n'était pas vraiment mon genre. C'est vrai, je n'avais pas toujours ma langue dans ma poche, mais je n'avais aucune intention de me moquer de Will ou de raconter à tout le monde la scène dont j'avais été témoin. Il y avait certaines situations où il valait mieux éviter de jouer les crétines.

J'avais entendu certaines rumeurs, malgré tout. Depuis mon arrivée au collège, deux jours plus tôt, j'avais compris que c'était Will qui aurait pu prétendre au titre d'« élève le plus bizarre » de la classe. La vache ! J'étais la nouvelle et pourtant ce n'était pas moi qui attirais le plus les regards.

Ce que j'avais entendu à son sujet était à la fois ridicule et totalement délirant. Une fille de mon cours d'histoire, Jennifer Mack, m'avait dit que l'an dernier, à l'automne, sa mère avait signalé sa disparition : il s'était perdu dans les bois et il avait mis une éternité à retrouver son chemin pour rentrer. En cours de sport, la plupart des élèves étaient d'avis que son père l'avait enlevé pendant une semaine. Et en anglais, certains gars qui se croyaient malins le dessinaient avec des croix à la place des yeux. Ils affirmaient qu'il était revenu d'entre les morts, ce qui n'expliquait en rien leur attitude de trouduc – s'ils croyaient vraiment à leur théorie, ils auraient dû avoir envie d'être sympas avec Will. Ça me paraissait stupide de se moquer de quelqu'un qui aurait ressuscité et qui serait donc une sorte de super-héros.

Lucas me dévisageait avec insistance et tristesse. J'avais l'impression qu'il voulait me faire comprendre quelque chose sans pouvoir prononcer les mots tout haut. Son haleine avait le parfum acidulé des Skittles.

Sa version de l'incident était assez proche de celle de Jennifer Mack, sauf que lui avait des détails en plus. Si tout le monde au collège surnommait Will « le Zombie », c'était parce que la ville entière l'avait cru mort. Il y avait même eu un enterrement et tout. Mais ses explications ne m'ont pas totalement convaincue. Même si Will avait disparu aussi longtemps qu'ils le prétendaient tous, soit une semaine, c'était quand même très court pour organiser un enterrement. J'avais du mal à croire que lorsqu'on cherche

quelqu'un qui a disparu, même si on a peur de ne pas le retrouver, on se convainc aussi rapidement de sa mort...

Je me suis assise à ma place au fond, dans la salle de cours, et j'ai fixé l'arrière du crâne de Will, pour essayer de le voir avec les yeux de Lucas. Je ne lui avais jamais vraiment adressé la parole, et pourtant j'avais l'impression de le connaître. Il me rappelait Nate. L'idée qu'il puisse être une sorte de monstre mort-vivant était si grotesque que c'en était presque un peu flippant – c'était un rebondissement tellement inattendu... J'avais appris, en visionnant des films comme *Psychose*, que les gens étaient parfois dangereux, même quand ils n'en avaient pas l'air. Pourtant, j'avais beau étudier Will, il m'avait juste l'air fatigué, timide et un peu tourmenté.

Dustin n'était pas à sa place, et je me suis dit qu'il avait dû décider de sécher la première heure de cours pour dormir, à moins qu'il ne soit resté chez lui pour manger des friandises devant des rediffusions.

Je me trompais.

Il a déboulé en retard, rouge et hors d'haleine. Le mardi, à mon arrivée en cours, j'avais été mal à l'aise lorsque tous les regards s'étaient braqués sur moi. Lui, ça n'avait pas l'air de le déranger un seul instant. Il s'est affalé sur sa chaise, totalement imperturbable. Il a ignoré le prof, M. Clarke, pour se pencher vers les autres harceleurs et leur dire un truc de façon tout sauf discrète. Comme s'ils se croyaient protégés par une sorte de champ magnétique qui les aurait rendus invisibles. La patience de M. Clarke avait bien sûr des limites, pourtant quand il leur a demandé d'être plus attentifs il n'avait pas l'air d'y tenir plus que ça.

Je suivais la scène de loin, en essayant de ne pas me sentir exclue. Dustin était toujours penché sur sa chaise et il parlait avec enthousiasme à Lucas, Mike et Will. Soudain, il s'est tourné vers moi et a articulé en silence les mots : « Club audiovisuel. Midi. »

J'avais terriblement envie de savoir ce qui se tramait, mais avec la crise de Will la veille, j'avais bien conscience que je ne les connaissais pas vraiment... et aussi qu'ils n'avaient peut-être pas envie de me connaître. Je m'attendais presque, en arrivant au collège ce matin, à passer encore une fois ma pause de midi à regarder les filles jouer dans la cour et à faire un peu de skate. Je m'étais résolue à déjeuner en tête à tête avec mon sandwich au thon, suivi d'une poignée de mini-barres chocolatées. J'avais encore du

mal à croire que j'avais peut-être déjà trouvé des copains dans un endroit comme Hawkins.

Et pourtant, la façon dont Dustin s'était retourné pour me transmettre le message semblait si naturelle... Et puis j'avais bien envie d'occuper mon déjeuner autrement qu'en restant seule sur les marches du gymnase.

*

La pièce dédiée au club audiovisuel était mal éclairée, mal rangée et aveugle. En somme, elle tenait plus du cagibi que de la vraie salle. Il y avait un grand bureau au centre, sur lequel étaient entassés des papiers, à côté d'un ordinateur et d'un poste de radio. Les murs étaient tapissés de cases remplies de câbles et de micros. C'était un endroit un peu étouffant, mais qui avait un côté adulte – je n'aurais pas été étonnée qu'il soit interdit aux élèves... pourtant les garçons n'étaient pas du tout impressionnés d'être ici, et j'ai compris qu'ils devaient souvent y venir.

Dustin se tenait devant la table, penché au-dessus du piège à fantômes qu'il avait fabriqué pour son déguisement de Halloween. Il était pourvu d'une ouverture formée de deux panneaux, sur lesquels il avait collé du scotch à rayures jaunes et noires. Je savais juste qu'il nous avait réunis pour nous montrer une bête bizarroïde qu'il avait trouvée dans sa poubelle la veille au soir et qu'il avait transportée dans son piège pour éviter qu'elle ne s'échappe. Ils étaient tous pressés autour de Dustin et je me suis jointe à eux.

Si le piège n'était pas un vrai piège au sens où on ne pouvait rien attraper avec, il possédait quand même un petit bouton qui permettait d'ouvrir la trappe à distance. Dustin a appuyé dessus.

La chose à l'intérieur était un peu répugnante et plutôt fascinante. Elle gigotait au fond du piège comme un gros têtard aveugle, de la taille d'un hamster, et couvert de bave. Je savais que des gens récupéraient parfois des chatons dans leurs bennes à ordures, mais ce que je découvrais là entrait dans une tout autre catégorie.

Pendant une seconde, on a observé la créature en silence. Elle me mettait mal à l'aise. En temps normal, je n'avais pas peur des animaux, même des bestioles rampantes. J'avais déjà attrapé des serpents dans les mauvaises

herbes derrière chez moi, à San Diego. Mais eux, ils étaient secs et couverts d'écailles. Presque gracieux. Le truc dans le piège de Dustin était visqueux et ressemblait franchement à un mollard.

Son corps était une masse informe, avec une queue pointue et deux petites pattes avant courtaudes. Dustin l'avait sorti du piège et je m'en suis approchée pour étudier sa tête en forme de bulbe. Je cherchais ses yeux, parce qu'il n'avait pas l'air d'en avoir. Je n'avais jamais vu un truc pareil de toute ma vie.

Dustin couvait la créature entre ses mains d'un regard attendri, on aurait dit qu'il s'agissait de la chose la plus adorable au monde. Pour lui c'était un mâle, et je me suis demandé comment il pouvait bien le savoir tant cette chose était curieuse et difforme.

Quand il a remarqué que j'écarquillais les yeux, il m'a proposé de prendre la bestiole. J'ai secoué la tête, ce qui ne l'a pas empêché de la faire glisser entre ses mains pour qu'elle tombe dans les miennes.

Elle était froide et spongieuse, plus lourde que ce à quoi je m'attendais, et je l'ai rapidement refourguée à Lucas. Il l'a confiée à Will, et elle a vite fait le tour. J'étais un peu soulagée de voir que je n'étais pas la seule à me montrer dégoûtée. Will la regardait comme si elle risquait d'être porteuse de microbes, et même Mike n'avait pas l'air enchanté de la toucher. C'est lui qui a été le plus courageux malgré tout, il l'a approchée de son visage pour l'observer de plus près.

J'étais un peu confuse de voir Dustin aussi excité par un têtard géant. Il nous balançait toutes sortes d'informations incohérentes : il s'agissait d'un batracien terrestre qu'il avait appelé d'Artagnan, et déjà surnommé Dart, qui adorait le nougat mais détestait la lumière. Tout ça était extrêmement déstabilisant, une sorte d'énorme jeu de piste auquel je n'étais pas certaine de participer en connaissance de cause.

D'un autre côté, c'était amusant de voir Dustin fouiller dans la pile de bouquins sur les amphibiens qu'il avait empruntés à la bibliothèque. Et c'était chouette d'avoir à nouveau des perspectives drôles et excitantes. Ça faisait des mois que je n'avais pas eu l'impression de prendre part à quelque chose.

La façon dont Will avait fixé le têtard, avec un mélange de fascination et de méfiance, m'intriguait. Si je n'avais pas eu envie de faire un câlin à cette

bestiole, je ne la trouvais pas non plus terrifiante. Elle était juste un peu visqueuse et répugnante, assez petite pour tenir au creux de la paume. Will semblait transformé en statue, et je me suis demandé une énième fois si je me retrouvais prise dans une partie grandeur nature de Donjons et Dragons. En même temps, il n'avait pas du tout l'air de faire semblant.

Après le déjeuner, on est retournés en cours. Dustin n'arrêtait pas de répéter qu'il avait découvert une nouvelle espèce animale, qu'elle allait porter son nom, et il se demandait ce qu'il ferait quand il serait célèbre. Je l'écoutais d'une oreille sans réussir à me débarrasser de cette impression d'être en train de jouer à un jeu. Ou plutôt de cette impression qu'ils jouaient, eux, à un jeu et que je me trouvais à y participer par hasard, sans connaître les règles.

J'ai décidé de faire comme si de rien n'était. Dustin était si emballé par son têtard que c'était presque mignon. Et même si tout ça était au fond assez ridicule, je dois bien avouer qu'on avait, nous aussi, nos petits jeux à San Diego.

On passait nos journées à chercher l'aventure dans les collines derrière chez moi. Avant même d'apprendre à faire du skate, je suis tombée amoureuse de la sensation de danger que me procurait la vitesse lorsque je montais derrière Nate sur son BMX, les mains sur ses épaules et les pieds sur les cales. On dévalait Wake Road les yeux fermés, le vent nous fouettait le visage. Il retirait ses pieds des pédales et du guidon, et on n'a jamais tenu le compte de tous les gadins qu'on s'est pris.

Dès que je repensais à la vie que j'avais laissée derrière moi, en Californie, elle me semblait distante et merveilleuse, comparable à un rêve, presque. J'avais souvent des accès de nostalgie, je ne gardais en mémoire que les meilleurs moments : les après-midi au karting ou à la plage. Les nuits d'été à chercher des crapauds dans la torpeur silencieuse du jardin de la mère d'Eddie.

La maison des Harris était un joli petit pavillon avec un portail envahi de liserons et des crapauds qui sautaient maladroitement sur les dalles en pierre du jardin. On les pourchassait dans les rosiers et on les attrapait avec une vieille passoire. On avait toujours le grand projet, au départ, de leur donner des petits noms et d'en faire des animaux de compagnie, même s'ils empestaient la poiscaille et si, une fois sur deux, ils nous faisaient pipi dessus quand on les prenait dans nos mains. On les enfermait dans une boîte

de céréales et on les nourrissait avec des grillons jusqu'à ce qu'on finisse par se lasser et qu'ils deviennent fous. Alors on les relâchait sous les rosiers.

Le jardin avait la taille d'une piscine olympique – il était beaucoup plus grand que le terrain sur lequel était construit mon pavillon –, mais on n'y allait pas souvent, parce que la mère d'Eddie nous collait toujours aux basques. Elle nous préparait des encas, des bâtonnets de céleri avec du beurre de cacahuètes, et nous distribuait des petites serviettes en papier. C'était agaçant et un peu surprenant d'avoir un adulte qui s'intéressait d'aussi près à ce qu'on faisait.

À part la mère d'Eddie, nos parents avaient à peine l'air de remarquer notre existence. Celle de Nate passait ses après-midi affalée devant la télé, et le père de Ben nous déposait parfois au complexe sportif ou à la piste de rollers, mais la plupart du temps il était trop accaparé par son boulot de couvreur ou occupé à bricoler le buggy garé devant chez lui. Ma mère était nettement moins à la ramasse que celle de Nate, pour autant elle ne venait jamais voir ce qu'on fabriquait sur la butte.

On vivait nos vies, quoi, on allait dans des endroits où personne ne risquait de passer une tête et de nous demander ce qu'on fabriquait. Par contre, les soirs où la brume tombait et où la lune était particulièrement visible, on préférait se retrouver dans le jardin d'Eddie. On s'asseyait en tailleur sous les roses ou on s'allongeait sur la petite bande de gazon entre les plantations et la maison pour regarder le ciel nocturne tout en respirant l'odeur chaude et entêtante des fleurs.

On n'avait pas besoin de faire semblant. Nos jeux et nos inventions étaient bien réels. On construisait des machines qui fonctionnaient. Et quand on était en manque de magie, il nous suffisait d'aller nous allonger dans le jardin des Harris et de lever les yeux vers le ciel.

*

La dernière sonnerie a retenti : on était libres pour la fin de la journée. Je me sentais plutôt bien, portée par la perspective de passer mon après-midi avec des copains. Je me disais que j'irais peut-être trouver Billy sur le

parking pour lui annoncer que je rentrerais plus tard, par mes propres moyens.

Puis je suis redescendue sur terre, et mon pas a perdu un peu de sa légèreté. Dès qu'on commençait à compter sur les autres ou qu'on partait du principe qu'on faisait tout ensemble sans avoir à se mettre d'accord au préalable, on s'engageait sur un terrain très glissant. Ça ne servait à rien de s'emballer : je ne savais même pas si ces gars étaient vraiment mes copains.

Je me suis arrêtée devant mon casier pour y ranger mon manuel de maths – et récupérer mon skate et mon sac à dos. Je me suis répété que, même si Lucas et Dustin s'étaient montrés amicaux, je ne devais pas trop m'appuyer sur eux. Après tout, à San Diego, ma vie sociale reposait sur sept années de combines, de projets et d'aventures. Et en prime, au bout du compte, j'ai découvert que les amis dont je croyais qu'ils me soutiendraient toujours coûte que coûte... ne l'avaient pas fait.

— Hé, Max !

Je me suis retournée et j'ai coincé ma planche sous mon bras. C'était Lucas.

Un instant, j'ai entendu la voix de Billy dans un recoin obscur de mon cerveau me dire que Lucas allait bientôt se lasser de moi. Qu'il m'oublierait, comme mes potes en Californie, tellement j'étais chiante. C'était débile de ma part de m'imaginer que, sous prétexte qu'on avait passé la soirée de Halloween ensemble, ils voudraient m'intégrer à leur bande. J'étais une fille spéciale et pas forcément très sympathique, et personne ne voulait me fréquenter. Je me suis asséné ces mots de la voix grave et intransigeante de Billy, parce que ça sonnait plus vrai avec la sienne. Même s'il lui arrivait de perdre les pédales et de se transformer en gros crétin, il avait généralement raison.

Lucas était planté devant moi, l'air d'attendre quelque chose. Il m'a souri et la voix de Billy a été interrompue par la mienne. Enfin plutôt celle de mon versant optimiste. *Arrête ça, Max.*

Lucas n'avait pas l'air du genre à se montrer amical par pure politesse. Et puis il était évident qu'il était venu me voir exprès. S'il me proposait de faire quelque chose avec eux, c'était parce qu'il en avait envie, pas parce qu'il culpabilisait de ne pas s'occuper de moi ou parce qu'il avait peur que je répète aux autres élèves du collège ce que je savais sur eux. Pour

commencer, leurs secrets n'étaient pas si intéressants que ça. Et ensuite, je n'adressais la parole à personne d'autre ici.

Lucas avait perdu son sourire, mais son regard restait engageant. Il m'a fait signe de me dépêcher.

— Viens, on va montrer Dart à M. Clarke !

Lorsque Dustin me parlait, j'avais toujours l'impression qu'il se lançait dans un monologue comme s'il voulait se rendre intéressant ou m'impressionner. J'avais un peu l'impression qu'il ne réfléchissait pas vraiment à ce qui sortait de sa bouche. Lucas ne cherchait pas autant à me plaire. Et il ne cachait pas son impatience. Il parlait d'une voix légèrement brusque. J'aimais bien ça. Ma mère était tellement sensible au ton que les gens employaient avec elle, on aurait dit qu'il n'y avait que ça qui comptait à ses yeux. On pouvait lui balancer les pires horreurs, du moment que c'était d'une voix douce, elle fondait. Alors que moi, même quand Lucas avait l'air agacé ou impatient, ça m'était égal. Je n'avais pas le sentiment qu'il voulait m'embobiner au moins.

J'ai claqué la porte de mon casier après avoir fourré mes devoirs dans mon sac à dos.

— Et qu'est-ce qu'il est censé faire, M. Clarke ? Il est expert en têtards ?

Lucas a haussé les épaules. Ça n'avait pas l'air de le déranger que je ne sache pas faire autrement que bousculer les gens. Il m'observait de ses yeux noirs et paisibles : il avait l'air de considérer que ça valait le coup d'apprendre à me connaître.

Je crois que je posais un peu le même genre de regard sur les choses. Ma mère me répétait sans cesse d'arrêter de dévisager les gens comme ça, parce qu'on avait l'impression que j'essayais de les décortiquer, petit bout par petit bout.

Lucas scrutait les gens aussi, mais avec une intensité tranquille, pour les voir vraiment. Il avait l'air pensif, pas agressif, ses sourires étaient larges et sincères. Ça faisait une éternité que je n'avais pas eu l'impression que quelqu'un se mettait en quatre pour me voir vraiment.

— Viens, a-t-il insisté.

Je l'ai suivi. Dans la salle de classe de M. Clarke, on s'est placés en demi-cercle autour de son bureau. Dustin s'est préparé à sortir Dart de son

piège à fantômes.

J'étais assez curieuse de voir la réaction du prof. Peut-être qu'il était spécialiste des têtards géants après tout ? Dustin prenait son temps, évidemment, il en faisait des caisses.

On était tous suspendus à ses lèvres quand Mike a surgi dans la salle, essoufflé. Sans un mot d'avertissement ou d'explication, il a arraché le piège des mains de Dustin et crié à M. Clarke que c'était juste une blague débile. Puis il a détalé avec Dart, laissant M. Clarke totalement ahuri.

Lucas et Dustin n'ont pas hésité plus d'une seconde avant de lui emboîter le pas. Il m'a fallu un peu plus de temps pour réagir.

Ils se sont tous engouffrés dans la salle du club audiovisuel. Mike est resté sur le seuil et m'a bloqué le passage.

— Pas toi.

Il m'a claqué la porte au nez.

J'ai entendu le verrou se fermer. Je me suis retrouvée seule dans le couloir.

Pendant un instant, je suis restée clouée sur place, à fixer la porte close. J'étais habituée à ses humeurs, mais là c'était du délire. Alors quoi, j'avais le droit de les suivre comme un toutou et pas de participer à leurs plans secrets ? J'ai lâché mon sac à dos par terre. L'écho de la voix de Mike continuait à résonner dans mon crâne. *Pas toi.*

Après avoir tambouriné à la porte pendant une minute, je me suis assise sur mon skate, dans le couloir. J'ai envisagé de commencer mes devoirs, sauf que j'étais incapable de me concentrer. Je me sentais exclue. Dustin et Lucas étaient peut-être assez sympas pour me proposer de traîner avec eux à l'heure du déjeuner ou pendant les pauses, mais aucun d'eux n'avait protesté quand Mike m'avait claqué la porte au nez.

Je pouvais échanger des mini-Snickers contre des barres Clark et marcher dans les couloirs avec Lucas ou Dustin. Par contre, dès que Mike était dans le coin, je n'existais plus.

Et peut-être que ce n'était pas cool de ma part d'attendre que ce soit toujours eux qui viennent me chercher ou me fassent une petite place. D'un autre côté, c'était injuste de leur part de m'inviter à participer pour ensuite m'exclure dès que je les gênais. Rien ne m'obligeait à traîner dans les

parages avec l'espoir de réussir à intégrer leur petite bande. Je pouvais très bien rentrer chez moi ou aller à la salle d'arcade en centre-ville pour jouer à Dig Dug. Rien ne me retenait ici.

Pourtant j'ai attendu.

En vérité, je conservais le maigre espoir ridicule que peut-être, après avoir discuté de leur affaire secrète, on passerait un moment tous ensemble. Et puis bon, j'avais envie de savoir ce qui se tramait dans cette salle. Le fait que la découverte de ce têtard visqueux et aveugle ait pris de telles proportions excitait ma curiosité.

Le couloir était vide. Tous les autres collégiens étaient rentrés chez eux et la plupart des profs corrigeaient des copies dans leurs salles de classe ou faisaient des photocopies à l'administration. Du coup le bâtiment, qui avait l'air abandonné, devenait un peu flippant.

Je n'étais assise sur ma planche que depuis quelques minutes quand j'ai eu le pressentiment désagréable que quelque chose était en train de se tramer. La porte de la salle du club audiovisuel n'était pas bien insonorisée et je n'ai pas eu besoin d'y coller mon oreille pour entendre les bruits à l'intérieur.

Au début, j'ai juste perçu le brouhaha habituel de garçons qui se disputent au sujet de comics ou de cartes de collection et je n'en ai pas vraiment tiré de conclusion. Puis Lucas a soudain élevé le ton, il parlait d'une voix tendue et irritable, et une succession de bruits sourds a résonné.

J'ai récupéré un trombone dans mon sac à dos. Mon père m'avait appris à ne jamais aller nulle part sans emporter de quoi crocheter un cadenas ou une serrure. J'ai déplié le trombone d'un geste rapide et fluide, même si une petite voix me murmurait que c'était peut-être juste un jeu entre eux.

Le vacarme de l'autre côté de la porte me rendait nerveuse. J'ai glissé le trombone dans la serrure et cherché la goupille. De la salle me sont parvenus plusieurs piailllements et cris. Quelqu'un a soudain hurlé. J'ai cru reconnaître Lucas.

J'ai senti que le mécanisme cédait avant d'entendre un clic. J'ai maintenu le trombone en place et tourné la poignée. Dès que la porte s'est ouverte, un truc s'est échappé, et tous les gars ont voulu se jeter dessus. Lucas a trébuché et s'est étalé de tout son long juste à côté de moi. Dustin, lui, est tombé sur moi et on s'est retrouvés par terre, dans le couloir.

Je jetais des regards paniqués autour de moi.

— C'est quoi, ce machin ?

Mike, qui était resté debout, nous toisait avec des yeux écarquillés par l'exaspération... ou la panique.

— Dart ! Tu l'as laissé s'échapper !

Je l'ai dévisagé sans comprendre. J'avais eu le temps d'apercevoir la créature qui était sortie de la salle. Elle avait quatre pattes de crapaud et une énorme gueule. Elle ne ressemblait pas du tout au têtard informe et aveugle que Dustin nous avait montré le matin même. Ce truc avait détalé à toute allure sur le lino puis disparu.

CHAPITRE

8

Le couloir était désert. Dart n'était nulle part en vue.

Les garçons ont décidé qu'on devait se diviser pour fouiller le collège. On est partis dans des directions différentes. J'avais le ventre noué : j'avais l'impression d'avoir ruiné toutes mes chances de devenir un jour leur amie.

Je me suis dirigée vers le gymnase, en jetant, au passage, un coup d'œil dans les salles de cours et les débarras. Je m'interdisais de me sentir coupable : s'ils ne m'avaient pas forcée à rester dans le couloir, rien de tout cela ne serait arrivé. Sauf que ça ne marchait pas très bien et que j'avais la sensation de devoir me racheter. Peu importait qui était responsable, c'était moi qui avais permis à Dart de s'échapper.

J'étais en train de fouiller les vestiaires du gymnase, je regardais dans les casiers vides et les poubelles, quand j'ai entendu quelqu'un surgir derrière moi en criant.

Je me suis retournée. Ce n'était que Mike, qui brandissait un balai. Il me fixait comme si ma simple présence ici était un crime. Je me suis dit que, puisqu'on était tous les deux, on allait enfin pouvoir parler ensemble de son attitude avec moi, sauf qu'il a tourné les talons sans un mot pour retourner dans le gymnase.

Il était hors de question que je lâche l'affaire, je l'ai suivi.

— Pourquoi tu me détestes à ce point ? je lui ai lancé d'un ton dur et détaché.

D'accord, on n'est pas censé poser ce genre de question, enfin l'expérience m'a appris qu'en étant plus direct que son interlocuteur on obtient parfois une réponse sincère. Je n'avais jamais eu aucun problème à dire la vérité, moi, mais certaines personnes préféraient se taire de peur de provoquer la colère de l'autre. La franchise était la meilleure option avec ces personnes-là. Je le savais, parce que c'était parfois le seul moyen d'obtenir une réponse honnête de ma mère.

Mike a jeté un bref coup d'œil par-dessus son épaule.

— Je te déteste pas.

Son ton était cassant. Je n'avais aucune envie d'y croire, parce que sinon ça voulait dire que c'était vrai et qu'il me traitait aussi mal sans raison.

*

Pendant l'essentiel de ma vie, je n'ai pas su parler aux gens. Ce n'était ni de la nervosité ni de la timidité. Je n'avais pas peur qu'on me persécute ou qu'on ne me trouve pas cool, non, mais l'idée de devenir populaire me paraissait ridicule. Je ne voyais pas comment faire pour que les gens m'apprécient.

Ça aurait dû être facile, ou du moins faisable. Mon père devenait copain avec tout le monde, à croire que ça ne lui demandait aucun effort. C'était une seconde nature chez lui, quelque chose d'aussi évident que respirer.

Il se liait avec les gens, où qu'il aille. Une sorte de super-pouvoir. Le mien, c'était plutôt de leur donner envie de m'étrangler.

C'était juste après le divorce, à l'époque où je voyais encore mon père deux fois par mois. On avait passé le week-end enfermés chez lui. Il s'occupait d'organiser des paris sportifs et il avait consacré tout son dimanche après-midi à calculer les cotes et l'argent qu'on lui devait. Pendant ce temps-là, j'avais zappé sur les quatre chaînes télé et fait un peu de skate. Le jour était en train de tomber et j'étais affamée.

— Il n'y a rien à manger, j'ai dit en ouvrant la porte du réfrigérateur.

Même les jours de disette, je trouvais toujours au moins quelques tranches de charcuterie ou un reste de plat chinois, or là les clayettes étaient vides. J'ai refermé la porte en soupirant. Il n'y avait pas grand-chose de

plus triste qu'un frigo sans rien d'autre qu'une ampoule jaune et un bocal de cornichons avec un couvercle rouillé suintant une substance noire.

Mon père m'a emmenée dans le bar au coin de la rue, le Black Door Lounge, pour me payer un croque-monsieur. Pendant que je mangeais, il a discuté avec des types répugnants qui pariaient sur le match des Dodgers en faisant quelques parties de billard.

Tout le monde l'adorait au Black Door. Dès qu'on avait franchi la porte, les clients avaient tenté d'attirer son attention. C'était partout pareil : les gens étaient prêts à tout pour interagir avec lui, ils criaient « Sam ! Comment ça va ? » en lui tapant dans le dos. Il était très doué pour taquiner les autres sans les heurter. Moi, dès que j'essayais, je passais pour agressive et blessante.

Ce soir-là, il était d'humeur particulièrement communicative. Il s'est rendu vers le fond de la salle en souriant et en serrant des mains au passage. Moi, je le suivais en essayant de me rendre invisible pour ne pas m'entendre demander quand j'allais apprendre à lancer des fléchettes aussi bien que mon père, quel âge j'avais maintenant et si j'avais déjà un petit copain.

Mon père m'avait toujours traînée partout, il m'exhibait fièrement, pourtant je n'étais pas aussi cool ou amicale que lui, et je ne savais pas du tout faire semblant. Il suffisait qu'il pose le pied dans une pièce, lui, pour que tout le monde le vénère. J'avais l'impression qu'il possédait un pouvoir magique. Je ne pigeais pas. Ma mère répétait toujours qu'il aurait été capable de convaincre les pois d'une coccinelle de le suivre n'importe où. Alors que moi, je ne pouvais pas commander des frites ou demander mon chemin sans avoir l'air de m'apprêter à faire une prise d'otages.

Le croque-monsieur était trop gras et pas assez chaud. Assise au bout du bar avec une panière de frites et un verre de Coca sur une serviette en papier, je m'entraînais à crocheter le petit cadenas du journal intime en cuir rose que ma mère m'avait offert. C'était de la triche. On pouvait forcer la serrure avec la pointe d'un stylo bille. Et de toute façon, la lanière qui permettait de fermer le carnet était si peu solide qu'il aurait sans doute été plus simple de l'arracher directement.

Je venais de réussir à crocheter le cadenas pour la troisième fois quand une femme burinée avec un top à paillettes a traversé la salle pour venir s'asseoir sur le tabouret à côté du mien.

— Adorable, ce journal, a-t-elle observé en se penchant.

Ses cheveux, aussi rêches que les brindilles d'un nid d'oiseau, m'ont effleuré le bras. Son haleine avait un parfum de bière et de cacahuètes grillées au miel.

— Il contient beaucoup de secrets ?

J'ai posé une main sur mon carnet en secouant la tête. J'ai donné un quart de tour avec le trombone et le cadenas s'est ouvert avec un minuscule clic.

La femme a fureté dans son sac à main pour en sortir un briquet. Elle a allumé une cigarette. Elle m'observait avec une curiosité un peu floue, les coudes posés sur le bar, son verre pendant mollement au bout de ses doigts. Le verre était à demi rempli d'un liquide brun sombre, dans lequel étaient plongées deux cerises embrochées sur une épée en plastique. Une question a aussitôt surgi dans mon esprit : serais-je capable de crocheter le cadenas avec cette épée ? J'ai rapidement conclu qu'elle se casserait sans doute. Et de toute façon je n'avais aucune envie de réclamer quoi que ce soit à cette femme.

Accoudée au bar, elle observait mon profil et j'essayais de ne pas broncher. J'avais envie de lui dire de dégager, mais j'avais déjà passé assez de temps dans les bars pour savoir qu'il ne fallait pas se fâcher avec les ivrognes. Ça ne menait jamais à rien de bon.

Elle a vidé le fond de son verre d'une traite avant de tendre le bras par-dessus le mien pour s'emparer du journal. J'ai essayé de l'en empêcher et on a tiré chacune de notre côté pendant un moment. Au final, j'ai cédé.

— Voyons un peu voir... a-t-elle lancé d'une voix joyeuse en détachant chacune des syllabes, comme le font les gens saouls quand ils veulent faire croire qu'ils sont sobres.

Elle avait mis une telle quantité de maquillage qu'il formait des petits paquets dans les rides autour de ses yeux.

Elle s'est soudain redressée sur son tabouret et a brandi mon journal au-dessus de sa tête.

— On a une lecture théâtrale ce soir ! a-t-elle crié pour attirer l'attention.

Elle n'a pas attendu les réactions. Elle s'est levée maladroitement et postée face à la salle. Les habitués lui ont jeté un coup d'œil. Ils avaient tous l'air de s'ennuyer. Il y a bien eu quelques ricanements, mais la plupart

des mecs qui jouaient au billard n'en avaient rien à cogner de nos histoires de filles.

Je suis restée assise sur mon tabouret, le menton relevé. J'avais les lèvres crispées par la colère. Cette femme essayait de me ridiculiser, et j'ai dû me répéter que ça n'avait aucune importance. Elle a ouvert mon journal et l'a tenu à bout de bras, comme si elle s'apprêtait à interpréter un monologue devant un club théâtre. Puis elle est restée plantée là, bouche ouverte, alors que sa clope se consumait dans son autre main.

Le carnet était vierge, bien sûr.

Mon père avait suivi la scène du fond de la salle et il m'a souri. Il n'avait pas posé sa queue de billard ou prononcé un seul mot. Son petit sourire narquois en a attiré un sur mes lèvres. J'étais la fille de Sam Mayfield. Oui, on aimait les mots croisés, les énigmes et les messages codés, mais ça s'arrêtait là. Les règles étaient simples : on ne montrait jamais sa main, on ne dévoilait jamais ses atouts et on ne couchait jamais par écrit ses secrets.

Elle a baissé la tête et m'a rendu mon journal. Avec un lourd soupir rauque, elle s'est rassise sur le tabouret, comme si le fait qu'elle se soit donnée en spectacle devant une bande de piliers de bar qui n'en avaient rien à carrer était, quelque part, de ma faute.

C'était tellement pathétique, ce désir permanent de gêner les filles, de les taquiner sur leurs sentiments. À croire que le simple fait de tenir à quelque chose était risible. Ils voulaient tous que j'aie un côté petite fille fragile pour pouvoir mieux se moquer de moi.

La femme a écrasé sa cigarette au fond de son verre vide. Il y avait tellement de rouge à lèvres sur le filtre qu'on aurait dit qu'elle saignait de la bouche.

Elle m'a lancé un long regard assassin. Son visage flasque était marqué par la fatigue.

— J'imagine que tu es contente de toi.

J'ai haussé les épaules en conservant une expression neutre, pourtant ça me brûlait derrière les yeux. Je détestais l'idée qu'elle ait le dernier mot.

— Disons que j'ai été la plus maligne.

Mike s'éloignait de moi à grandes enjambées, comme s'il était attendu quelque part, mais je savais bien qu'il cherchait juste à me fuir. Je l'ai suivi dans le gymnase. Je ne réussirais pas à l'appivoiser avec la même facilité que mon père. C'était un vrai pro quand il s'agissait de détendre l'atmosphère. Il n'avait jamais à demander aux gens pourquoi ils le détestaient, lui.

Mike faisait claquer ses pieds sur le parquet du terrain de basket. Même s'il ne me détestait pas, tout dans son attitude conduisait à penser que j'avais gâché sa vie. Je ne le laisserais pas partir sans obtenir une explication.

— N'empêche que tu veux pas de moi dans la bande.

Il a aussitôt fait volte-face.

— C'est vrai !

— Pourquoi ?

— Parce que t'es trop énervante !

Ces derniers mots, il les avait prononcés sur un ton exaspéré, comme s'il espérait me blesser, ou me forcer à battre en retraite. Il s'imaginait vraiment que j'étais aussi fragile et susceptible ? Que c'était la pire insulte qu'on pouvait me balancer, « énervante », moi qui devais supporter Billy au quotidien ?

Je ne m'étais pas attendue à ce que sa sortie me fasse aussi mal, pourtant. J'ai soutenu son regard en contrôlant les traits de mon visage. Au moins, on avançait.

Maintenant qu'il avait ouvert les vannes, il ne s'arrêtait plus. Il m'a dressé la liste de toutes les raisons pour lesquelles ils n'avaient pas besoin de moi. Chacun avait son rôle dans la bande, et il n'y avait plus de place pour moi. Je ne comprenais rien à ce qu'il me racontait, un vrai baratin de jeu de rôle à base de paladins et de clercs. Puis il a ajouté un truc qui ne voulait carrément rien dire du tout :

— Elfe était le mage.

Au moment où il a prononcé cette phrase, son expression a changé sans que je comprenne pourquoi. Il n'y avait personne de ce nom, et il m'a fallu une seconde pour piger que ce cinquième membre mystérieux... était parti.

Il a poursuivi son laïus, en essayant d'adopter un ton détaché, mais j'ai compris ce qu'il était en train de me dire : il me rejetait par loyauté envers cette autre personne, une fille qui avait été intégrée à leur cercle et qui connaissait des secrets que j'ignorais. Une fille qui n'était pas énervante. Qui ne prenait pas trop de place et ne disait pas de bêtises, elle. Qui n'était plus dans les parages. En gros, le message était le suivant : je n'étais pas autorisée à intégrer leur bande parce qu'il y avait eu, à une époque, cette fille. Et qu'elle était mieux que moi.

Il évitait mon regard, j'avais l'impression qu'il essayait de me raconter une histoire mais qu'une partie des mots lui manquait. À moins qu'il n'ait juste été gêné d'avoir à les prononcer à voix haute. C'était apparemment une histoire qui comptait pour lui, et ce qu'il m'en rapportait, par bribes, n'avait aucun sens. J'ai dû ravalé la répartie cinglante qui me brûlait les lèvres.

Entendre quelqu'un parler de ce qui lui tenait le plus à cœur, ça revenait un peu trop à le voir se mettre à nu. Et je dois avouer que, parfois, quand on se livre à cœur ouvert devant moi, j'ai envie d'être méchante. Il y a en moi cette petite flamme de colère triste qui me fait ressembler à cette femme du Black Door, celle qui avait tenté de me mettre mal à l'aise en exposant mes sentiments. Je n'avais aucune envie de blesser Mike. Billy l'aurait fait, et je valais mieux que lui, enfin je l'espérais. Simplement, c'est dur de rester sympa lorsqu'on connaît les faiblesses de quelqu'un.

Je suis montée sur mon skate et j'ai commencé à décrire des cercles autour de lui, les bras écartés. Il a souri, même s'il était tendu et cherchait à me le cacher. Le sol bien ciré brillait sous mes roues et glissait aussi bien qu'une nappe d'huile. Je frimais, mais parfois il fallait en passer par là pour que les garçons vous considèrent comme un individu à part entière et pas simplement comme une fille quelconque. Je voulais qu'il arrête de me donner l'impression de piétiner la mémoire d'une nana que je n'avais jamais rencontrée.

Un rire lui a échappé, même s'il essayait de se retenir. Soudain, un phénomène inexplicable s'est produit. J'ai eu l'impression d'une lourdeur dans ma poitrine, l'air a semblé s'épaissir. La planche s'est dérobée sous mes pieds, aussi subitement que si quelqu'un l'avait attrapée par l'extrémité.

J'ai heurté le parquet avec un énorme bruit sourd qui a fait tinter mes oreilles. Le choc a résonné dans mes côtes. Mike se tenait au-dessus de moi, visiblement intrigué. Il m'a tendu la main pour m'aider à me relever.

— Purée ! Ça va ?

J'ai hoché la tête, en me tenant le flanc sur lequel j'avais atterri. Je regardais derrière lui, en direction des portes, mais il n'y avait rien. Je suis allée récupérer ma planche en essayant de me débarrasser de l'impression étrange et flippante que quelqu'un m'avait poussée.

Le gymnase était désert. Il n'y avait que nous deux.

CHAPITRE

9

Le lendemain matin, au réveil, j'avais un bleu sur les côtes et l'étrange sensation que tout était en train de se modifier. Et je ne savais pas à quoi ce changement allait aboutir.

La fin de l'après-midi d'hier avait été dingue. Après notre petite conversation dans le gymnase, avec Mike, on a rejoint les autres. Il nous a bien fallu admettre que Dart avait disparu. De toute façon, on a interrompu notre fouille parce que Will a été victime d'une nouvelle crise. Il se trouvait sur le terrain derrière le collège, pâle et figé, quand sa mère a débarqué pour venir le chercher.

Une petite femme brune avec un visage inquiet, que j'ai aussitôt reconnue. C'est elle qui avait accouru le jour où j'étais tombée de skate en centre-ville, pour voir si je m'étais fait mal.

Elle a tout de suite compris ce qui se passait, et lorsque Will a enfin repris ses esprits, elle l'a emmené.

Les autres ont eu une réaction bizarre quand on l'a découvert derrière le collège : ils semblaient inquiets pour lui mais pas particulièrement surpris. Presque comme s'ils s'y attendaient. J'ai été un peu étonnée d'apprendre qu'il était encore autorisé à venir au collège alors qu'il était dans un aussi sale état. Puis j'ai repensé à une fille de ma classe, à San Diego, Jamie Winslow. Elle avait un cancer et avait perdu ses cheveux. Elle assistait encore à certains cours lorsqu'elle était en état. Je suppose qu'ils avaient juste envie, Will et elle, de se sentir normaux malgré leurs problèmes.

Après l'interruption des recherches, chacun est rentré chez soi.

Je n'ai pas été surprise, en rejoignant le parking du lycée, de constater que Billy était déjà parti. Et le lendemain matin, il ne m'a pas attendue. Il a prétendu qu'il devait arriver de bonne heure pour son entraînement de basket. Je sais, moi, qu'il voulait me punir parce que je l'avais fait poireauter. Enfin ça m'était bien égal de marcher, même si ça représentait une trotte. C'était toujours mieux que d'être enfermée dans sa voiture.

Mike et Lucas étaient devant le collège. Je pensais qu'ils voulaient organiser une réunion dans la salle du club audiovisuel, mais je me trompais : ils attendaient Dustin pour reprendre les recherches. On a démarré sans lui, en fouillant dans la benne à l'arrière du bâtiment, en se disant que Dart avait peut-être décidé, sur un coup de tête, de retrouver son habitat naturel. J'étais sûre que nos chances étaient maigres, ce qui ne nous a pas empêchés de sortir les ordures pour les explorer avec deux vieux manches à balai.

Je n'étais toujours pas certaine de piger pourquoi ils accordaient autant d'importance à Dart... Enfin ils étaient bien décidés à remettre la main sur lui, et vu qu'il s'était échappé à cause de moi, le moins que je puisse faire c'était de les aider.

Bien sûr, je comprenais qu'on soit contrarié d'avoir perdu une découverte importante, et qu'on veuille récupérer son animal de compagnie... mais qu'ils se mettent dans un état pareil pour un crapaud mutant me paraissait un peu surprenant : ils débarquaient carrément au collège en avance pour tripatouiller dans les poubelles... Du coup je m'interrogeais sur ce qu'ils s'étaient dit quand ils s'étaient enfermés dans la salle du club d'audiovisuel. Ils refusaient toujours de m'expliquer ce que cette bestiole avait d'extraordinaire. D'un autre côté, j'avais bien vu que Dart avait une paire de pattes arrière au moment de me filer sous le nez... alors qu'il n'en avait pas quelques heures plus tôt. En moins d'une journée, son corps s'était métamorphosé, et ça, c'était clairement anormal.

Will n'est pas venu en cours, ce qui a rendu les gars nerveux. Et malgré tout, la matinée s'est déroulée sans histoires jusqu'à la pause-déjeuner.

On était assis sur les marches pour manger nos sandwichs et on discutait, avec Dustin et Lucas, des effets spéciaux utilisés pour créer les ectoplasmes dans *SOS Fantômes*. Mike était parti appeler chez Will sur le téléphone

public. Il est revenu en courant et a crié qu'il fallait immédiatement se réunir dans la salle du club audiovisuel.

Lucas et Dustin se sont relevés d'un bond et ils se sont tous les trois engouffrés dans le bâtiment. Lorsque j'ai voulu les suivre, Mike s'est retourné pour me jeter un regard excédé.

— Membres du club uniquement.

Bien sûr, je ne m'étais pas imaginé que notre petit tête-à-tête dans le gymnase avait fait de nous les meilleurs amis du monde, ou que Mike allait désormais m'accueillir les bras grands ouverts, mais j'avais pensé qu'on avait entamé une sorte de trêve.

Lucas et Dustin ont eu l'air gêné, comme s'ils culpabilisaient. Sauf que ce n'était pas avec quelques « désolé » marmonnés du bout des lèvres qu'ils allaient pouvoir racheter leur attitude à mes yeux.

Depuis le début, j'étais loyale, alors même que je ne comprenais pas la moitié de ce qui se passait. Je n'avais parlé à personne de la dernière crise de Will, ou de la disparition de leur crapaud débile, et je ne les avais pas interrogés sur leur mystérieuse copine mage. Purée, j'avais fouillé dans les poubelles pour eux !

L'après-midi m'a paru sinistre et interminable. En histoire, on révisait pour le prochain contrôle : on devait être capables de donner les noms de tous les présidents dans l'ordre. J'étais d'autant moins attentive que je les avais déjà appris l'année précédente.

Quand j'ai demandé à la fille assise à côté de moi si je pouvais lui emprunter sa gomme, elle m'a regardée comme si je n'étais pas là, comme si je n'étais qu'un trou et qu'elle voyait à travers moi.

Ma capacité à disparaître en présence des autres m'a rappelé des souvenirs que j'aurais préféré oublier. Le fait que mes parents aient décidé de ne plus s'aimer et de me transformer en objet – un tuyau d'arrosage ou une clé en croix –, qu'ils se refiliaient. Sauf que, même ça, ça avait changé. D'abord à cause de Neil, puis à cause du déménagement. Au départ je pouvais au moins compter sur une visite chez mon père tous les quinze jours. Et puis ma mère avait commencé à vouloir me maintenir à distance de la seule personne qui me comprenait.

Évidemment, tout n'était pas rose avec mon père. Il se débrouillait pour respecter les plannings et les engagements... en faisant un effort. Il arrivait

aussi qu'il s'enthousiasme à la perspective de ma prochaine visite, qu'il fasse des plans sur la comète – il changerait les roues de mon skate ou il m'emmènerait dans un parc d'attractions. Et puis il oubliait, à force de boire des bières et de se tuer à la tâche dans un de ses jobs à la con. Il perdait toute notion du temps et on finissait par rester enfermés chez lui tout le week-end.

Plus tard il s'excusait toujours et tentait de se racheter, même s'il n'a jamais compris que je me foutais complètement de choisir sur quels chevaux miser à l'hippodrome. Rien n'effaçait cette sensation de ne pas être assez intéressante pour lui... De ne servir à rien.

À la fin des cours, j'étais en train de ranger mes bouquins et de récupérer mon skate quand j'ai entendu Lucas m'appeler. J'ai refermé mon casier et quitté le collège sans lui accorder un seul regard.

Les portes se sont refermées derrière moi. Lucas m'a suivie dehors. Cette fois, j'en avais assez. Ça allait deux secondes de prétendre qu'il était mon ami alors qu'il ne prenait pas la peine de m'inclure dans sa bande ou de m'expliquer ce qui se passait.

Lorsqu'il m'a rattrapée sur le parking, je me suis retournée d'un coup et je m'en suis prise à lui. Il a eu l'air de trouver ma réaction excessive, mais j'en avais assez de sourire et de hocher la tête en permanence.

Lucas a bafouillé tout un chapelet d'excuses en écartant les bras. Ce n'était pas du tout ça, bien sûr qu'ils voulaient de moi dans la bande, le truc c'était juste que la situation était trop compliquée pour en discuter avec moi. Il y avait des choses qu'ils ne pouvaient pas me dire, pour mon bien.

Ce dernier argument était si ridicule que je n'ai pas pu contenir ma colère.

— Mon bien ? j'ai répété d'une voix qui montait dans les aigus tant je n'en croyais pas mes oreilles.

Il n'avait aucune idée de ce que je vivais chez moi.

— C'est parce que je suis une fille ? je lui ai balancé.

Il m'a regardée en secouant la tête : il n'avait toujours aucune explication à me fournir. J'étais censée gober cette histoire fumeuse de mystère sans poser de questions. L'idée qu'il puisse me protéger de quoi que ce soit était grotesque. S'il le croyait vraiment, alors il n'avait rien compris à celle que

j'étais et à ce dont j'avais besoin. Ça me rendait folle de rage de voir qu'il essayait de me priver d'un truc auquel je voulais prendre part et qui m'aurait fait du bien au contraire.

Billy m'attendait sur le parking du lycée. Il y avait tellement de choses dans ma vie dont personne ne cherchait à me protéger, justement.

*

Ma mère était à peu près bonne à rien dès qu'il s'agissait de me protéger et de montrer les crocs. J'avais lu quelque part que les louves, les ourses et les lionnes sautaient à la gorge de ceux qui s'approchaient trop près de leurs petits, mais ma mère était privée de cet instinct. Elle ressemblait plutôt à une souris, faisant toujours comme si elle ne savait pas du tout ce qui se passait sous notre toit.

Parfois, pourtant, elle repérait des détails qui m'avaient échappé. Et dans ces moments-là, elle me surprenait.

À San Diego, le garage communiquait avec la maison. Il était assez grand pour contenir deux voitures, même si on n'en a toujours eu qu'une. On y accédait par une porte au fond de la buanderie.

Billy traînait souvent dedans, avec ses potes ou tout seul. Il laissait son transistor sur l'établi et avait installé un banc de muscu dans un coin. Les week-ends et les après-midi, on le trouvait là, la porte grande ouverte. Il soulevait de la fonte ou bricolait sa caisse dans la pénombre, la musique à fond.

Ce jour-là, j'étais en train de changer les roues de mon skate. Quand je suis venue dans le garage pour chercher une clé Allen, Billy était là, en débardeur. Il disparaissait à moitié sous le capot de sa Camaro, une clope coincée entre les dents. Neil avait fini par lui rendre ses clés.

Avant leur emménagement à tous les deux, le garage nous servait seulement à entreposer les décorations de Noël. Ma mère garait sa voiture devant la maison la plupart du temps, et je n'y allais que pour prendre la clé Allen. Et puis personne ne fumait. Désormais il y avait toujours une énorme boîte métallique pleine de cendres et de mégots dans un coin de l'établi. Avant, le garage était un endroit qui m'indifférait, mais j'éprouvais soudain un étrange instinct protecteur : encore un territoire qui avait été colonisé.

J'ai laissé la porte de la buanderie grande ouverte et me suis assise sur les marches en béton pour observer Billy un moment. Le capot ouvert de la Camaro formait une gueule menaçante, et de la fumée en sortait.

Je me suis penchée en avant, les coudes sur les genoux, et j'ai posé mon menton sur mes mains.

— Au bahut, ils nous ont dit que c'était mal de fumer.

Billy s'est redressé et a refermé le capot puis il s'est essuyé les mains sur un chiffon.

— Tu écoutes toujours tout ce que les profs te disent ?

Sa remarque était tellement à côté de la plaque qu'elle en était hilarante. Si j'avais des notes correctes, mon comportement me valait régulièrement des commentaires cinglants. J'avais souvent des ennuis – pour avoir répondu à un adulte ou dessiné des bolides sur mon bureau avec un feutre...

J'ai éclaté de rire et secoué la tête. Ça a eu l'air de lui faire plaisir. Il m'a adressé un sourire indolent, avant de sortir un paquet de cigarettes de la poche de sa chemise. Il me l'a tendu et m'a dévisagée jusqu'à ce que j'en prenne une.

Je n'avais jamais fumé, et la cigarette m'a procuré une drôle de sensation quand je l'ai serrée entre mes doigts. Par ailleurs, fumer n'avait pas l'air très compliqué. J'avais suffisamment observé Billy. J'ai glissé le filtre entre mes lèvres et suis restée immobile lorsqu'il s'est penché vers moi avec son briquet.

J'ai aspiré et senti le premier flux de fumée me brûler le fond de la gorge. Ça avait un goût de piles et de papier journal cramé. J'ai toussé si fort que des larmes me sont montées aux yeux.

Billy, qui s'était adossé à sa Camaro, riait, la tête rejetée en arrière. Je tenais maladroitement la cigarette entre mes doigts en essayant de ne pas m'étouffer quand j'ai entendu un cri dans mon dos.

— Maxine !

Ma mère ne m'appelait par mon prénom que si j'avais fait une bêtise. Elle a descendu les marches et m'a arraché la cigarette de la bouche. Je n'en avais avalé que deux ou trois bouffées.

Billy continuait à se bidonner, et j'ai ressenti une envie irrésistible de rire moi aussi, pour lui prouver que je n'étais pas du tout flippée même si mon

nez me brûlait et que la culpabilité avait dû me rendre rouge écarlate. Je voulais lui montrer que j'étais dans son camp maintenant.

Ma mère me dévisageait avec une expression d'horreur absolue. J'étais sûre qu'elle allait me punir, pourtant c'est sur Billy qu'elle a déversé l'essentiel de sa colère. Elle s'est tournée vers lui, l'air scandalisée.

— Tu trouves ça drôle ?

— Allez, Susan, c'est juste une clope. Détends-toi.

Ma mère le fixait avec des yeux exorbités.

— Tu veux que je me détende ? a-t-elle répété d'une voix qui montait dans les aigus. Écoute-moi bien, jeune homme ! Tu peux te remplir les poumons de saletés, finir écrabouillé contre un poteau téléphonique dans ta machine infernale ou... je ne sais ce que tu projettes encore pour ton avenir, mais ce sera tout seul ! Je ne te laisserai pas entraîner ma fille avec toi !

Je ne l'avais pas vue aussi furax depuis une éternité, et je me suis soudain sentie super mal. Je n'avais accepté cette cigarette que parce que j'avais l'impression que ça me donnerait l'air cool. Je n'avais pas pensé un seul instant à ce que ma mère pourrait éprouver.

Elle avait la bouche si pincée qu'elle devait se mordre la lèvre inférieure. J'ai prié intérieurement pour qu'elle ne pleure pas, ce qui lui arrivait parfois quand elle s'énervait. Ses yeux étaient arrondis par la déception, cependant ses joues restaient d'un rouge vif, colérique.

Billy avait sorti une nouvelle cigarette et l'a allumée. Il avait ce petit sourire narquois et insolent, comme chaque fois qu'il cherchait à la faire sortir de ses gonds. Le bruit du briquet a semblé casser quelque chose en elle, et sa rage a été pulvérisée, remplacée par un sentiment d'impuissance. C'était tellement facile de la faire plier...

On était tous les trois dans le garage au retour de Neil. Il a garé son pick-up devant la maison et s'est dirigé vers l'entrée avant de se figer. Il s'est approché de la porte ouverte du garage. Il avait le soleil dans le dos et semblait immense, sans visage.

— Qu'est-ce qui se passe ici ?

On est restés pétrifiés, trois statues dans l'obscurité du garage, sans savoir ce qui allait se produire. Je me suis demandé comment Neil allait réagir. Ma mère était recroquevillée à l'arrière de la Camaro, bras croisés.

Je m'attendais à ce qu'elle lui dise que Billy m'avait donné une cigarette puis lui avait répondu lorsqu'elle s'en était prise à lui. Mais elle s'est contentée de sourire et de regarder au loin, comme toujours quand elle était nerveuse.

Devant la Camaro, Billy se tenait prêt à monter au créneau, en bon ado rebelle.

L'atmosphère était électrique, j'avais l'impression d'être plongée dans le nuage de fumée bleue qui se forme après l'explosion d'un pétard. Sauf que le goût était encore plus âcre. J'ai pincé les lèvres pour me retenir de tousser et j'ai essayé d'avoir l'air normale.

Ma mère a jeté la cigarette dans la boîte en métal puis a secoué la tête.

— Rien.

À ce moment-là, plantée dans le garage, je n'ai pas pigé. J'ai cru que ma mère avait trop peur de Billy pour répéter à Neil ce qu'il avait fait. Plus tard, une fois que j'ai appris à connaître mon beau-père – à voir son vrai visage –, j'ai compris que ma mère devait déjà savoir, elle. Bien sûr, elle pouvait être nerveuse et hypersensible, et elle s'excusait trop souvent. Pour autant, elle n'était pas stupide. Elle n'avait pas peur de Billy. Elle avait peur pour lui.

*

Il y avait des tas de choses dont j'aurais voulu être protégée. Sauf que Lucas n'avait absolument aucun pouvoir sur elles. Et le fait qu'il puisse penser m'aider en m'excluant m'a procuré une sensation de vide.

J'étais à Hawkins depuis à peine une semaine, et j'avais cru que la situation allait s'améliorer. Que j'avais déjà réussi à faire mon trou. J'avais pris sur moi pour m'intégrer, et ça n'avait pas suffi. Ils ne m'accepteraient jamais dans leur petite bande débile.

Même Lucas, qui avait l'air de me trouver cool et qui disait presque toujours ce qu'il pensait, n'était pas honnête sur ce sujet. Toutes leurs conversations étaient toujours ponctuées de sous-entendus ou de messes basses qui me laissaient sur le banc de touche. Ils voulaient bien de moi pour la soirée de Halloween ou pour partager un déjeuner, mais je ne faisais pas partie intégrante de l'équipe.

Toute la semaine je m'étais pliée en quatre pour trouver le moyen de m'intégrer, et je comprenais enfin que ça ne servait à rien. Hawkins n'était pas une solution magique, la réponse à une question, et les décorations de Halloween dans les vitrines ne suffisaient pas pour que je me sente chez moi. Il n'y avait pas de place pour moi dans cette minuscule ville morte, entourée de champs de vaches.

Il n'y avait que la Camaro et ma place sur le siège passager.

CHAPITRE 10

Quand je me suis éloignée de Lucas à grandes enjambées, Billy m'attendait, adossé à sa voiture.

— Le gamin avec qui tu parlais, c'est qui ?

— Personne.

Je suis montée et j'ai claqué la portière.

Billy s'est assis derrière le volant et a allumé une cigarette. Il n'a pas démarré. Il scrutait le parking.

— Qu'est-ce qu'il te voulait ?

Sa voix était dangereusement égale, et mon ventre s'est serré d'appréhension. Je savais ce qui allait suivre.

— Il t'a causé des problèmes ?

— Pourquoi ça t'intéresse ?

— Parce que, Max, t'es une pauvre fille, mais on est de la même famille maintenant.

J'ai levé les yeux au ciel en agitant les mains.

— Mais qu'est-ce que je ferais sans...

Il m'a attrapée par le poignet d'un geste rapide.

— Y a certaines personnes dans ce monde dont vaut mieux pas s'approcher.

Son visage était à quelques centimètres du mien. Il ne plaisantait pas du tout, il était flippant. On aurait pu croire qu'il voulait simplement veiller sur moi, sauf que je savais très bien ce qu'il sous-entendait. Le problème ce n'était pas seulement que j'étais amie avec des gars. Neil avait beaucoup de préjugés sur toutes les personnes qui n'étaient pas blanches, protestantes et de sexe masculin. Il prétendait que c'était juste une question de bon sens : chacun devait rester dans son monde. Ou qu'il s'agissait d'un problème d'immobilier, de criminalité, ou un million d'autres arguments bidon qui lui évitaient de dire ouvertement ce qu'il pensait profondément. Pour lui on devait éviter les « gens comme ça, quoi ».

J'ai relevé le menton et soutenu le regard de Billy. Quand j'ai voulu libérer mon poignet, il a tenu bon. Ses doigts se sont enfoncés dans ma chair. Au bout d'une seconde, il m'a lâchée et a démarré.

Ça me mettait hors de moi qu'il se sente autorisé à juger une personne rien qu'à son apparence. À la façon qu'il avait eue de fixer Lucas, je me suis inquiétée de ce qu'il pourrait lui faire, même si cette crainte était effacée par autre chose dans l'immédiat : je n'aurais pas besoin de garder mes distances avec Lucas, parce que c'était terminé. Les garçons ne voulaient plus de moi. Je n'étais personne pour eux, je n'avais donc pas de souci à me faire pour Lucas. J'ai scruté le paysage derrière ma vitre en essayant de ne pas pleurer.

Lorsque Billy pétait un câble et s'en prenait à moi, j'avais un peu les boules mais j'étais habituée. Cette manie qu'il avait de ridiculiser mes goûts, mes amis, ou de m'insulter, n'avait rien de cool. La plupart du temps, j'essayais de ne pas y voir une attaque personnelle. De m'en foutre. Je me rappelais ce qu'on se disait toujours dans la cour de récré : « La bave du crapaud n'atteint pas la blanche colombe. » Je pouvais gérer. Ouais, c'était naze, et j'avais détesté lire de la pitié dans les yeux de Nate, Ben et Eddie. Sauf que je n'avais pas le choix : je devais encaisser.

Certaines fois, Billy se comportait comme si on partageait un secret ultra-important tous les deux. Comme si on se comprenait et qu'il s'inquiétait pour moi. Ce qui était pire.

Je savais qu'il ne se faisait pas réellement de souci pour moi. Il avait juste trouvé un autre moyen de m'emmerder.

*

Depuis leur grande engueulade le soir de Halloween, deux jours plus tôt, dès que Neil et Billy se trouvaient dans le salon ensemble, on avait l'impression qu'une ligne haute tension traversait la pièce – le courant électrique était si puissant qu'on entendait presque son bourdonnement.

À San Diego, ils s'entendaient déjà comme chien et chat, mais l'affrontement restait larvé la plupart du temps. Maintenant je comprenais que ça n'avait été possible que parce que Billy n'était jamais à la maison. Ici, à Hawkins, il avait beaucoup de temps à tuer. Depuis notre installation, il avait essayé de s'occuper en intégrant l'équipe de basket, en allant à des soirées et en sortant avec des filles. Sauf qu'elles avaient toutes un couvre-feu. Et puis il n'y avait pas tant de fêtes que ça, ni d'endroits où aller.

Neil était dans un état de fébrilité permanent – j'en venais à me demander si ce n'était pas toujours le cas des adultes. Il partait bosser tôt le matin, rentrait toujours après 17 heures. À peine le seuil franchi, il m'ébouriffait les cheveux ou offrait des fleurs à ma mère. Pourtant, sous la surface, il me faisait penser à une boîte de dynamite. Je redoutais en permanence l'explosion.

Mieux valait se tenir prête, parce que si Neil et Billy se prenaient le chou, ce dernier reportait sa frustration sur moi. Et si par miracle l'explosion n'avait pas lieu, il passait quand même ses nerfs sur moi, histoire d'évacuer la tension.

Ce matin-là, ils avaient eu une dispute muette, et incompréhensible, pendant le petit déjeuner. Billy avait voulu prendre la brique de jus d'orange, posée au milieu de la table, et Neil avait tendu la main pour l'en empêcher. Billy n'avait pas cédé. Ils n'avaient pas prononcé un seul mot. La brique était restée suspendue entre eux deux, leurs doigts crispés sur le carton plastifié. Puis Neil avait tiré si fort qu'il avait arraché la brique à son fils. Dans le mouvement, le coude de Neil avait fait tomber par terre le petit sucrier rouge de ma mère... qui avait désormais un éclat.

Ces sept derniers mois, j'avais été à l'affût des signes d'un danger imminent. Et ce petit éclat en était la manifestation la plus évidente. Il était minuscule, pas plus grand que l'ongle de mon petit doigt, et il semblait tout expliquer.

*

Je n'avais jamais eu peur du sang. Ça n'est ni une exagération ni une fanfaronnade, juste la vérité.

Je suis tombée des milliers de fois du vélo de Nate en prenant des rampes de BMX, j'ai joué au hockey dans la rue et giclé de ma planche si souvent que ma mère a pris l'habitude d'acheter tous mes vêtements en triple.

J'avais regardé des matchs de boxe et de lutte avec mon père, vu des joueurs s'éclater les genoux au football américain le dimanche soir. Il arrivait aussi qu'il y ait des bagarres au collège et que quelqu'un se retrouve à saigner du nez. Des gros ploucs ou des filles qui se prenaient pour des dures à cuire, qui s'agitaient dans tous les sens jusqu'à ce que le proviseur adjoint ou le prof de gym les sépare et nous ordonne à tous de retourner en cours. J'avais vu des films d'horreur – un maximum –, et je ne me lassais pas des scènes gore.

Mon père me comprenait mieux que la plupart des gens, et pourtant même lui ne saisissait pas pourquoi j'aimais autant les monstres. Il préférait les films d'espionnage. D'un autre côté, ça lui plaisait que j'aie un centre d'intérêt qu'il ne m'avait pas transmis.

Son pote Ron avait bossé sur des tournages de cinéma et il connaissait tous les secrets des carnages bien sanglants. Il m'avait raconté que le sang était en fait du sirop de maïs coloré et que, pour cette raison, il avait l'air complètement faux à l'écran. J'avais acquiescé même si, pour être honnête, les blessures de foot et les bagarres dans la cour du collège ne me semblaient pas plus réelles que celles dans les films. J'avais toujours l'impression que le sang était à un million de kilomètres de moi.

La première fois que j'ai vu Neil tabasser Billy, j'ai complètement changé de perspective.

Le jour où j'ai rencontré Billy, il était déjà en colère et incontrôlable, mais après leur emménagement chez nous ça n'a fait qu'empirer. Ou alors il avait toujours été comme ça, simplement notre proximité m'a permis de m'en rendre compte.

Il zonait dans le quartier de Mission Valley, et il avait été arrêté par les flics. Quand Neil l'a découvert, il est devenu dingue.

J'étais assise à la table de la cuisine, je nettoyait les roulements de mon skate avec un trombone et un flacon de dissolvant à ongles. Ma mère, elle, était accoudée au plan de travail et feuilletait un magazine de déco.

Billy se trouvait devant le frigo ouvert, et il buvait à même la brique de lait, pour le plaisir d'énerver ma mère. Lorsque Neil est entré, en brandissant la contravention, on a tous redressé la tête.

— C'est à ça que tu consacres tes journées ? À des bêtises imprudentes et irresponsables ?

Puis il l'a roulée en boule et l'a lancée sur Billy, qui s'est retourné pour lui faire face. La porte du frigo s'est refermée.

J'ai fixé mon regard sur l'étiquette du dissolvant. Depuis l'épisode avec la cigarette dans le garage, l'ambiance était à couteaux tirés. Billy avait toujours été grossier et odieux avec ma mère, et ça ne s'était pas arrangé depuis qu'on vivait sous le même toit. Il lui répondait systématiquement s'il sentait qu'il n'y aurait pas de conséquences, mais je ne l'avais jamais vu le faire avec son père. Il se murait toujours dans le silence.

Quand Neil l'a frappé, je n'ai pas tout de suite compris ce qui se passait. J'ai eu l'impression que la scène se déroulait au ralenti.

Je me suis tournée vers ma mère, certaine de découvrir une expression d'effroi sur ses traits. Je m'attendais à ce qu'elle arrange les choses comme elle l'avait fait cet après-midi-là dans le garage. La situation s'était déjà bien envenimée, pourtant tout n'était pas perdu : elle pouvait encore s'approcher de Neil et lui parler de sa petite voix douce, conciliante, et tout irait bien.

Sauf qu'elle n'a rien fait. Elle ne bougeait pas, continuait à fixer son magazine, ses cheveux formant un rideau couleur brique devant son visage, masquant son expression. La scène qui se déroulait à l'autre bout de la pièce était inquiétante, et à la façon dont elle restait plantée là, les yeux rivés sur ses mains, j'avais l'impression qu'elle ne paniquait pas.

Quand Neil l'a frappé, Billy a vacillé mais il n'a pas reculé. Neil a asséné un second coup et ma mère ne disait toujours rien, n'intervenait toujours pas. Cette fois, Billy s'est effondré sur les petites étagères où elle rangeait sa boîte à recettes et ses tasses à thé peintes. La bleu myosotis s'est fracassée sur le sol, et ma mère n'a toujours pas relevé la tête.

J'ai soudain compris, dans un éclair de lucidité terrible, que ce n'était pas une surprise pour elle. Ou en tout cas pas au point de la faire réagir. Et c'était une prise de conscience terrible pour moi : qu'on puisse voir un homme battre son fils de la sorte et avoir quand même envie de faire sa vie avec lui. Mon père était un fainéant étourdi qui trempait dans des affaires un peu louches, mais au moins, lui, il ne se transformait jamais en psychopathe. Il ne levait la main sur personne. Et pourtant elle l'avait quitté pour nous imposer cette vie tordue, pleine de colère. Elle avait fait ce choix pour nous deux.

Billy essayait de se redresser, lentement, sur ses jambes instables. Il a réussi en partie. Il restait plié en deux, une main par terre, les pieds écartés, comme s'il essayait de conserver l'équilibre en plein tremblement de terre. Il avait du sang sur la lèvre inférieure et un petit croissant de lune enflé autour de l'œil.

— Je vais t'apprendre le respect, a craché Neil en venant se placer au-dessus de lui. Le respect, et le sens des responsabilités.

Ma mère a choisi ce moment pour sortir de la cuisine. Sa démarche était un peu flottante, elle avait l'air ailleurs, on aurait dit qu'elle venait de se souvenir qu'elle avait enfourné des cookies et qu'ils étaient cuits.

D'une main, Neil a défait la boucle de sa ceinture. Je n'ai pas tout de suite compris son geste. Il toisait son fils de toute sa hauteur pendant qu'il tirait sur sa ceinture pour la libérer des passants de son pantalon. Ses yeux étaient perdus dans le vague, on aurait dit qu'il ne voyait même plus Billy.

Je pouvais presque pardonner à ma mère d'être partie. Je n'avais jamais été ce qu'on peut appeler une âme sensible, pourtant là j'avais furieusement envie de me détourner. J'avais une conscience très vive d'assister à une scène dont je n'aurais pas dû être témoin. Je continuais à penser, quelque part, que Neil allait brusquement se rappeler ma présence et tout arrêter. Il me verrait assise à la table, mon trombone à la main, et ce serait suffisant pour qu'il se ressaisisse et remette sa ceinture. Il fallait juste qu'il se souvienne que j'étais là.

Sauf que Neil n'a pas lancé un seul regard dans ma direction. Il a plié sa ceinture en deux, puis l'a enroulée autour de sa main. J'ai retenu mon souffle.

Le coup a produit un horrible son sourd. J'ai senti ses vibrations jusque dans mes dents.

Billy a voûté les épaules, mais il n'a pas crié, il n'a pas essayé d'esquiver, ce qui était pire. Je sentais, au fond de moi, que ça n'était pas bien. Et ça me rendait triste. Malheureusement, je ne savais pas comment arrêter ce cauchemar. Ma mère était réservée, elle se laissait marcher sur les pieds, ce n'était pas une surprise. Pourtant, je n'aurais jamais imaginé qu'elle laisserait une chose aussi terrible se dérouler sous son toit. Je ne l'avais pas crue aussi faible.

Pour la première fois de ma vie, je me suis demandé si certaines situations étaient parfois trop flippantes pour les adultes. Ma mère était douce et gentille. Elle se plaignait régulièrement de mon insensibilité : je ressemblais à mon père dans ce domaine, et c'était pour cette raison qu'il m'avait dans la poche. Elle, c'était bien pire : Neil la tenait par la peur.

Il a laissé la ceinture se dérouler et se balancer d'un mouvement souple et nonchalant au bout de sa main. J'ai serré les dents en imaginant le son que la boucle ferait en rencontrant un obstacle.

Billy la considérait d'un air résigné, il m'a rappelé ce chien à l'arrière d'une camionnette de la SPA, qui me fixait à travers le grillage avec un mélange de crainte impuissante et de rage.

Neil a bien ancré ses pieds dans le sol puis il a levé la main qui tenait la ceinture.

— Tu es prêt à recevoir ta punition ?

— Arrête ! j'ai hurlé.

Les mots ont jailli de ma bouche sans que je le décide. J'ai eu l'impression qu'ils m'écorchaient les lèvres. Neil s'est tourné vers moi et j'ai eu l'impression de regarder le soleil en face. J'ai été aveuglée. Puis un sourire crispé et mécanique s'est peint sur son visage. Il a reporté son attention sur Billy.

— Mais qu'est-ce qui m'a donné un fils pareil ! Une mauviette, un bon à rien qui a besoin d'être défendu par une gamine !

Il l'a dit sur un tel ton de dégoût et de mépris que je me suis sentie rougir et que mes yeux se sont remplis de larmes.

À cet instant précis, j'y ai cru : il avait raison, je n'étais personne, rien qu'une gamine et je ne pouvais ni changer la situation ni l'arranger. Il n'y avait aucun moyen d'arrêter un type de son genre. Un adulte.

La mâchoire de Neil s'est crispée, et il a frappé Billy. Son geste nonchalant semblait suggérer que ce n'était pas grave. Ça m'a fait penser à notre voisine Mme Haskell, qui habitait au bout de la rue et battait ses tapis pour en chasser la poussière. Une fois qu'il a eu terminé, il n'a pas ajouté un mot. Il a simplement tourné les talons et quitté la cuisine.

J'avais croisé les mains sans m'en rendre compte, comme si on s'apprêtait à réciter les grâces. Billy était toujours par terre, à quatre pattes, sous l'étagère où ma mère exposait ses tasses préférées. La bleue était en mille morceaux autour de lui.

Quand je n'ai plus supporté le silence, et que j'ai été sûre que Neil était loin, je me suis approchée de Billy. Je me suis agenouillée et j'ai dégagé les fragments de porcelaine. Des éclats sont restés accrochés à mes paumes, que j'ai essuyées sur mon pantalon.

— Ça va ?

Ma question était tellement débile. Billy était sur le lino, tête baissée. Il allait tout sauf bien. J'ai cru qu'il n'allait pas me répondre, ou qu'il me rétorquerait que j'étais vraiment abrutie. Au lieu de quoi, en continuant à fixer le sol, il m'a lâché :

— Laisse-moi, Max.

Son œil était tellement gonflé qu'il ne pouvait presque plus l'ouvrir. Je me suis penchée un peu plus près. La peau virait du rouge au violet. Peut-être qu'en appliquant un plat surgelé dessus il dégonflerait au moins.

Je suis restée près de lui, j'ai repensé à ce qu'il m'avait dit sur ce parking, le soir où Neil m'avait chassée du restaurant. Je me suis souvenue de l'espoir fébrile que j'avais éprouvé alors, de ce sentiment d'appartenir à un club secret avec lui, d'être dans la même équipe.

— Tu veux que je t'apporte de la glace ?

Il a soudain redressé la tête et j'ai lu dans son regard à quel point il me haïssait. Sa bouche s'est déformée et il m'a aboyé dessus :

— Je t'ai dit de dégager, espèce de petite merde.

C'était un cri animal, horrible et sauvage. Cette fois, je l'ai laissé.

CHAPITRE

11

Déjà, Hawkins commençait à me paraître trop petit, j'avais l'impression de me cogner contre les parois d'un aquarium. Tous les jours, je voyais les mêmes tronches, j'entrais dans les mêmes salles de cours, je guettais la même sonnerie signalant ma libération. Je croisais les mêmes gens, par petites bandes de trois ou quatre, et ils me dévisageaient toujours, de façon un peu trop appuyée, avant de détourner le regard.

Je m'interdisais de laisser la mélancolie me gagner, de penser aux garçons du club audiovisuel. J'avais passé de bons moments avec eux, mais j'avais reçu le message cinq sur cinq : ils ne voulaient pas de moi dans la bande. Peu importaient mon envie de m'intégrer et les efforts que j'avais faits pour le leur prouver. Et même si c'était vraiment naze – de se sentir rejetée par les seules personnes qui s'étaient montrées un tant soit peu amicales avec moi –, je me répétais souvent que c'était mieux comme ça. De toute façon, je préférais encore rester seule plutôt qu'avoir à affronter la réaction de Billy s'il découvrait que je m'étais fait des potes.

Le samedi avait toujours été mon jour préféré ; sans endroit où aller ni copains à retrouver, il perdait un peu de son intérêt. J'ai cherché un moyen de l'occuper, rien ne m'emballait. Je pouvais aller faire du skate en centre-ville ou traîner une ou deux heures à la salle d'arcade. Les jeux vidéo me semblaient une activité un peu solitaire maintenant, mais au moins ça ferait passer le temps. J'étais prête à dépenser de la ferraille et à oublier ma vie un moment.

*

La salle d'arcade était pleine de lycéens bruyants et transpirants, la moquette croustillait sous les semelles et sentait les nachos. Enfin la journée filerait sans doute plus vite en dégommant quelques monstres. Quand je suis arrivée devant la borne Dig Dug, je me suis décomposée. Un panneau HORS SERVICE était scotché sur l'écran.

Je suis restée plantée dans l'allée entre les bornes, incrédule. C'était un résumé de l'histoire de ma vie. Encore une chose que j'avais appréciée et qui m'était retirée.

Je m'apprêtais à chercher une borne Galaga ou Pac-Man, tout en hésitant à me tirer carrément, lorsque le grand balourd qui gérait la salle s'est approché de moi. C'était toujours lui qui bossait quand je venais. Je ne le trouvais pas particulièrement sympathique, mais il avait visiblement remarqué que Dig Dug était mon jeu préféré. Il mangeait des Cheetos à même le sachet et son expression était comme d'habitude indéchiffrable.

— Désolé pour toi, Interceptor.

Je devais avoir l'air désespérée, parce que, après avoir enfourné une nouvelle poignée de chips, il a ajouté :

— Mais t'inquiète, j'ai une autre machine qui fonctionne à l'arrière.

L'arrière, c'était pour la réserve, et elle ressemblait plutôt à un débarras. Ce n'est qu'une fois qu'il m'a ouvert la porte que j'ai compris qu'il s'agissait d'un piège : comment j'avais pu imaginer que, dans une minuscule ville de l'Indiana, il y avait deux bornes Dig Dug ?

Lucas m'attendait dans la réserve. Il tripatouillait une borne Astroids Deluxe déglinguée.

Le manager m'a invitée à entrer.

— Soyez sages, faites rien de classé X, a-t-il lancé à Lucas avant de lui adresser un clin d'œil et de nous laisser.

Je me suis sentie complètement idiote. J'aurais dû m'en douter. Après tout, j'en avais vu défiler des charlots, capables d'inventer toutes sortes de ruses pour piéger ma mère. C'était nouveau pour moi, et déstabilisant, d'être celle qui se faisait avoir.

La nervosité de Lucas se lisait sur son visage. Il avait l'air sincère et je voulais comprendre : ça devait être important pour qu'il imagine un truc pareil (me faire croire que la borne était cassée). Tout ça rien que pour me parler.

Je me suis assise. Il était perché sur une pile de cartons. Il avait l'air si sérieux que je me suis un peu inquiétée.

L'histoire qu'il m'a racontée était énorme.

À le croire, lorsque Will avait disparu, un an plus tôt, il ne s'était pas vraiment perdu. Ou plutôt il ne s'était pas perdu dans les bois, comme n'importe qui. En fait, il s'était retrouvé ailleurs. Au début, je n'ai pas compris ce que Lucas voulait dire, puis j'ai fini par piger qu'il parlait d'un autre monde. Will était... dans un endroit dont personne n'avait entendu parler et où personne ne savait se rendre.

Je me suis contentée de le fixer en secouant la tête. Quand il avait mentionné la mésaventure de Will, quelques jours plus tôt, j'avais été sceptique, mais bon, ce n'était pas complètement impossible de disparaître. J'étais beaucoup plus dubitative à l'idée que l'on puisse se volatiliser dans un monde inconnu. Au fur et à mesure que Lucas parlait, j'ai senti la colère monter. Mon visage s'est mis à picoter, signe que je rougissais.

Et l'histoire devenait encore plus abracadabrante. L'endroit où Will avait atterri n'était pas simplement un monde parallèle tout bête, non, il était peuplé de monstres... Et Dart était l'un d'eux.

Oui, Dustin avait découvert un bébé monstre et l'avait apporté au collège dans un piège qu'il avait bricolé. Puis il l'avait regardé grandir sans rien faire. Et en même temps c'était un peu de ma faute parce que c'était moi qui l'avais laissé s'échapper.

Tout ça était tellement ridicule que j'avais envie de rire. De faire tomber Lucas de sa pile de cartons pour avoir osé inventer un tel bobard.

Mais ça n'était même pas tout ! Lucas arrivait toujours à trouver un rebondissement encore plus grotesque à cette aventure. Ils ne pouvaient pas m'inclure dans leur bande à cause d'une... conspiration. Le gouvernement avait lancé un programme mystérieux, et les hommes d'un laboratoire secret risquaient de nous pourchasser s'ils découvraient qu'on était au courant pour cet univers parallèle peuplé de monstres. Bref, on aurait des tas d'ennuis si quiconque apprenait ce qu'on savait. Il y avait une créature,

le Démogorgon. Et une fille avec des pouvoirs magiques qui l'avait combattu. Elle avait sauvé la ville, voire le monde tout entier, avant de disparaître dans un mur troué. Depuis, personne ne l'avait revue.

Quand il est arrivé à cette partie de son récit, il m'a semblé reconnaître, à sa description, la fille dont Mike m'avait parlé dans le gymnase. Elfe, le mage.

Tout ça était si énorme, ça m'évoquait le scénario d'un comic ou une immense partie de jeu de rôle.

C'était une chose de m'exclure, de se réunir en secret dans la salle du club audiovisuel et d'imaginer des aventures débiles sans moi. Mais c'était sacrément dégueulasse de tenter de me faire gober un truc pareil, juste pour se payer ma tête. Si leur intention était de me ridiculiser, ils auraient pu choisir une histoire moins dingue. Il aurait fallu être lobotomisé pour gober ça.

Mon père ne me mentait jamais, pourtant il ne voyait aucun problème à baratiner certaines personnes, et il le faisait généralement avec un grand sourire. J'étais devenue douée pour repérer les menteurs. Lucas n'essayait même pas de m'embobiner. Il ouvrait de grands yeux plaintifs, comme pour me supplier de le croire.

Une fois qu'il a eu terminé, je me suis calée contre le dossier de ma chaise en gardant une expression détachée et amusée. Mieux valait ne pas prendre ça trop à cœur. J'étais sûre que c'était un énorme canular et il m'a soudain paru crucial de lui montrer à quel point je n'étais pas dupe. Ça valait toujours mieux que de trahir la colère que je ressentais d'être prise pour une idiote. Il pensait vraiment que j'étais si naïve que ça ?

Je suis sortie de la réserve et il m'a suivie. Il continuait à me parler de son histoire invraisemblable. J'en avais assez entendu, moi. Je me suis soudain retournée au milieu d'une allée.

— C'était réussi, bravo, t'es content ? Va dire aux autres que j'ai cru tes bobards.

J'ai voulu partir et il m'a retenue par le bras.

— Y a pas mal de règles dans notre bande, mais la règle d'or, c'est : « Les amis se disent la vérité. » On ne se ment jamais, quoi qu'il arrive.

— Ah oui, c'est vrai ?

J'ai arraché le panneau HORS SERVICE sur l'écran de la borne Dig Dug et j'ai agité la feuille sous son nez. Je me fichais des règles chevaleresques de leur petite bande, je n'étais pas concernée. Je n'en faisais pas partie. Ils me l'avaient bien signifié, merci.

Il a soupiré.

— Il fallait que je le fasse. Pour te protéger.

Là, c'était la goutte d'eau. Je ne pouvais pas continuer à me contenir et j'ai énuméré toutes les conneries qu'il venait de me balancer au sujet du gouvernement, du monstre et de cette fille, Elfe, ou Onze.

Lucas s'est jeté sur moi et il m'a plaqué une main sur la bouche.

— Stop. Tais-toi. On risque de se faire tuer à cause de toi.

Il avait l'air très sérieux, et très malheureux. J'ai soudain commencé à douter qu'il s'agisse d'un canular. Je me suis dit qu'il y croyait peut-être.

— Prouve-le-moi.

— Je peux pas.

— Comment ça, je suis obligée de te faire confiance ?

— Oui.

Je me suis soudain pétrifiée. Le moteur de la Camaro venait de rugir sur le parking de la salle d'arcade. J'avais pris l'habitude de guetter ce son. À San Diego, dès que je l'entendais, je savais que j'avais fini de m'amuser. J'étais au centre de loisirs pour faire une petite partie de hockey en salle après les cours, ou au skate-park, et la Camaro poussait son grondement, signe que l'heure de rentrer était venue.

Je me suis approchée de la porte et Lucas m'a suivie. Sans prendre le temps de réfléchir, je lui ai serré la main de toutes mes forces.

— Reste ici, sors pas. OK ?

Sa main était chaude, mais je n'avais qu'une obsession : ce que Billy dirait, et ferait surtout, s'il me voyait en compagnie de Lucas. Il a ouvert la bouche pour ajouter quelque chose, je n'ai pas attendu.

Dehors, la Camaro tournait au ralenti sur le parking. Je me suis assise à côté de Billy en essayant de faire comme si de rien n'était. Avec le froid, le moteur protestait un peu, et le chauffage me crachait son air brûlant au visage. Même ce souffle chaud et sec sentait la cigarette.

Billy avait le regard perdu dans le vide.

— Qu'est-ce que je t'avais dit ?

Au début je n'ai pas compris. Puis j'ai jeté un coup d'œil dehors et j'ai vu que Lucas était derrière la porte vitrée. Trop tard, Billy l'avait repéré. Avec un nœud dans le ventre, j'ai lu sur son visage que la situation risquait de dégénérer

J'avais pourtant fait gaffe... je n'en revenais pas ! Lucas m'avait suppliée de croire son histoire hallucinante, et il n'avait pas assez confiance en moi pour rester à l'intérieur ! D'un autre côté, je me suis sentie un peu malhonnête : je n'avais pas expliqué à Lucas pourquoi il devait se planquer.

Je me suis mise à parler très très vite pour tenter de convaincre Billy qu'il se faisait des idées. Et ce n'était pas loin d'être la vérité.

— Mmh, tu sais ce qui se passe quand tu mens...

Il m'a asséné ça d'un ton qui se voulait léger et factuel, mais dont je percevais la brutalité. Une flèche de terreur m'a transpercé la poitrine. Je savais, oui.

On a roulé en silence. Billy tambourinait en rythme sur du Metallica, il frappait le volant du plat de la main.

Je continuais à penser à Lucas. Son histoire ne tenait pas la route. Elle n'était pas simplement délirante, non. Elle était impossible. Les monstres n'existaient pas. En tout cas pas ceux dont il m'avait parlé.

Billy était ce qui s'en rapprochait le plus. Si Lucas ne faisait pas plus attention, il allait lui arriver des bricoles, et je ne pourrais pas m'interposer.

J'ai tenté de me convaincre que ce n'était pas ma faute. Que c'était ça de vivre en permanence dans l'ombre d'un monstre. Et que même si c'était après moi qu'il en avait réellement, il n'hésiterait pas à donner de vilains coups de griffe à tous ceux qui prendraient le risque de s'approcher trop près.

Le film *Halloween* l'avait très bien compris, le message était clair. Pendant tout le film, Michael Myers arpente Haddonfield à la recherche de sa petite sœur pour la tuer. Voilà à quoi se résume son plan. Son obsession. Elle est si forte qu'il s'échappe d'un asile pour la retrouver. Le truc, c'est qu'il est une machine à tuer sans pitié. Son objectif final est sa sœur, il fait

le nécessaire pour l'atteindre. Ce qui signifie qu'il élimine tous ceux qui croisent sa route.

*

Le jour où tout a basculé, je traînais seule avec Nate sur la butte derrière la maison.

On avait bossé sur notre rampe à vélo toute la semaine, on la construisait dans le lit du ruisseau asséché avec du bois de charpente récupéré dans une décharge et du contreplaqué. On n'avait jamais eu l'ambition d'en faire une aussi grande. Ben nous avait apporté avant de la peinture qui traînait chez lui, et Eddie un engin pour creuser des trous, qui nous permettrait d'enterrer profondément les poteaux dans la terre meuble et d'éviter que la rampe tremble sous nos roues.

À l'endroit où le chat mort avait cramé, le sol était toujours noirci, mais les buissons étaient déjà en train de redevenir verts, et la végétation recommençait à pousser.

Le ciel était couvert depuis midi, même s'il continuait à faire chaud. On entendait les sauterelles et les grillons dans l'herbe.

Nate était installé au sommet de la butte avec son carnet, il dessinait des plans et calculait les angles idéaux pour placer les supports transversaux. On avait des clous, la boîte à outils du père de Nate et une pile de copeaux de bois qu'on avait achetés à la quincaillerie.

J'avais chaud et je transpirais, mes paumes étaient moites et irritées par les poignées en caoutchouc de l'engin de la mère d'Eddie. Ce qui ne m'empêchait pas de bosser : j'enterrais les poteaux puis je tassais la terre autour. On avait choisi l'endroit le plus profond et le plus large du lit pour construire notre rampe. Une fois terminée, elle serait assez grande pour nous propulser dans l'espace.

— Où est le marteau ? j'ai demandé en alignant deux planches et en essayant de les maintenir d'une main tout en fouillant à tâtons dans la boîte à outils avec l'autre.

Nate a noté quelque chose dans son carnet sans relever la tête.

— Sous le contreplaqué, je pense.

J'ai récupéré le marteau sous une pile de planches éparpillées dans la terre. Tout était calme et immobile dans le lit du ruisseau. Il n'y avait même pas de moustiques. J'étais contente qu'on soit tous les deux aujourd'hui, même si je trouvais ça étrange.

— Ils sont où, Ben et Eddie ?

Ils avaient occupé leur matinée à arracher des mauvaises herbes dans le jardin de Mme Harris, mais en général ils se pointaient chez moi vers 2 ou 3 heures de l'après-midi. On se voyait presque tous les jours, et ces trois dernières années ils avaient passé presque autant de temps dans le lit asséché du ruisseau que Nate et moi. Pourtant, depuis une ou deux semaines, ils étaient de plus en plus souvent absents. Ce n'est pas comme s'ils m'évitaient, pas exactement. On restait amis. Je les avais vus à la piscine le vendredi précédent, on avait fait un concours de bombes en sautant du plongeur. Par contre, ils ne venaient presque plus jamais ici et je commençais à me demander s'ils s'étaient lassés de construire des rampes et des catapultes à bombes à eau.

— Je suis plus assez cool pour eux, c'est ça ?

Ma question a fait réagir Nate. Il s'est arrêté d'écrire et a relevé la tête. Son front s'est plissé, il a froncé les sourcils.

— Mais non, pas du tout. Ils avaient juste d'autres trucs à faire, je suppose.

— Des trucs plus intéressants ?

Il a haussé les épaules. Je l'ai foudroyé du regard.

— Quoi ?

Il a baissé la tête.

— Quoi, Nate ?

— C'est pas à cause de toi, tu sais. C'est juste qu'ils ont pas envie de voir ton frère.

J'ai plissé les yeux. Billy faisait désormais partie intégrante de ma vie, mais il n'était pas mon frère. Au début, il avait été mon idole avant de devenir, presque instantanément, mon principal problème. Et dans les mois qui avaient suivi le mariage, il s'était montré de plus en plus cassant et agressif.

Nate gardait la tête baissée, comme pour s'excuser.

— Leur en veux pas, Max. Ils savent que c'est pas ta faute.

— J'en veux à personne. Ils ont qu'à construire une rampe tout seuls si ça leur chante. Bon courage pour trouver un endroit avec une pente aussi géante.

En réalité, je ne pouvais pas m'empêcher de penser que, quelque part, c'était ma faute.

On a bossé sur la rampe le reste de l'après-midi : on a creusé des trous pour les supports et cloué des planches en X pour renforcer la structure. On n'a parlé ni de Billy ni du malaise avec Ben et Eddie. Si on l'avait fait, cette journée se serait peut-être terminée différemment.

On allait presque remballer quand Billy et Wayne se sont pointés.

La terre sèche du lit du ruisseau a crissé sous les semelles de leurs bottes de motards. Ils avaient l'air d'avoir chaud, leur regard était trouble. Les cheveux de Billy étaient soigneusement décoiffés et bouclaient sur son front. Je savais que c'était très travaillé. Wayne portait une chemise en flanelle rouge aux manches coupées. Il y avait un truc bizarre qui clochait chez eux, ils me faisaient penser à une voiture sans volant. Mes amis n'étaient pas les seuls à s'être volatilisés. Je n'avais pas revu Sid depuis le fameux après-midi où le chat mort avait pris feu.

Billy et Wayne se sont affalés sur le canapé. Comme il était resté dehors tout l'été, son tissu était particulièrement élimé.

Nate est resté assis dans la terre, en tailleur, tête baissée. Il faisait beaucoup d'efforts pour ignorer leur présence. Je me suis redressée de toute ma hauteur.

— Bon, vous dégagez ? C'est pas votre ruisseau, allez traîner ailleurs.

Wayne m'a regardée avec de grands yeux ronds avant d'éclater d'un rire fébrile et haut perché qui m'a donné la chair de poule.

— Max joue au docteur avec son petit copain, et elle veut pas qu'on mate.

Je lui ai fait un doigt d'honneur. Il ne s'était jamais rien passé entre Nate et moi, pourtant je me suis sentie rougir.

À la fin de l'année scolaire, les choses avaient commencé à changer. Tout le monde se mettait en couple. Et on ne parlait plus que de ça : qui sortait avec qui, qui s'était laissé peloter, voire plus, qui avait les seins qui

poussaient. Sans que je m'en rende compte, on en était arrivés à l'âge où on ne pouvait plus dire qu'on était une fille qui traînait avec des garçons par plaisir. Personne ne me croyait. Ça signifiait forcément que je sortais avec un des gars.

Billy m'observait d'un air songeur. Il s'est carré contre le dossier, a posé ses bottes sur la caisse en bois, puis m'a décoché un regard qui m'a glacé le sang.

— C'est vrai, Max ?

Nate était toujours assis en tailleur près de la pile de planches, le nez dans son carnet, mais je savais qu'il écoutait. Ça me rendait dingue que Billy puisse débarquer ici, sur ma butte, pour me pourrir la vie. Il foutait tout en l'air. Il s'est mis à faire rebondir son paquet de cigarettes sur son genou en me fixant.

— Je t'ai demandé si c'était vrai.

J'ai pris un nouveau clou et agrippé encore plus fort le marteau.

— Non.

— Alors tu devrais pas traîner avec n'importe qui, comme ça. Sinon on va te prendre pour une traînée.

J'ai levé le marteau et placé le clou sur la planche ; j'étais évidemment trop énervée pour bien viser. Le marteau l'a heurté de biais et a ricoché sur le bout de mes doigts. J'ai juré en faisant des petits bonds. Billy a ri.

J'avais envie de lui redessiner le visage à coups de marteau. Déjà qu'il avait emménagé chez nous et envahi ma vie. En moins de six semaines, il avait réussi à chasser Ben et Eddie, squatter mon repaire préféré... Et aujourd'hui il allait aussi me prendre Nate. Il fallait qu'il bousille tout ce qui me tenait à cœur.

Je voulais jouer la fille détachée, au-dessus de ça, mais j'avais les joues en feu.

— Tu dis ça parce que, toi, les filles t'intéressent uniquement si elles sont prêtes à coucher.

Dès que les mots ont franchi mes lèvres, j'ai su que c'était une mauvaise idée. Il m'a lancé un regard menaçant, et j'ai compris que ça allait faire mal. Il s'est levé. Il avait l'air immense devant le vieux canapé miteux. Il m'a rejointe dans le lit du ruisseau à une telle vitesse que j'ai tressailli, et il s'est

approché si près que j'ai senti son souffle sur mon front. Ses bottes touchaient presque la pointe de mes Vans.

— Tu devrais t'inquiéter un peu plus de ce que les gens pensent de toi.

J'ai serré les dents, mes doigts se sont crispés sur le manche du marteau.

Le regard de Billy a glissé vers ma main. J'ai cru qu'il allait se mettre en pétard, pourtant il s'est contenté de rire.

— Qu'est-ce que t'espères faire avec ce marteau, Max ?

Je n'ai rien répondu.

Au-dessus de nous, à l'ombre du massif de pois de senteur, Wayne était toujours avachi sur le canapé. Billy se dressait au-dessus de moi, un sourire aux lèvres, sans jamais quitter un seul instant le marteau des yeux. Alors que j'étais persuadée qu'il allait me l'arracher de la main, il s'est penché vers moi et m'a susurré d'une voix faussement enjôleuse :

— Tu vas faire quoi, Max ? Tu comptes vraiment m'attaquer ?

J'ai relevé le menton et haussé les épaules.

— Pourquoi pas ?

Nate a posé son carnet et s'est levé.

— Viens, Max. On n'a qu'à aller au parc ou ailleurs. On pourra terminer la rampe plus tard.

J'ai secoué la tête.

— C'est ma butte, c'est ma rampe, il est hors de question que j'aille glander au parc juste parce que Billy est un crétin. J'étais ici la première.

Je n'ai pas quitté Billy du regard tout le temps où je m'adressais à Nate. Le moment où son expression a changé ne m'a pas échappé. En une seconde, il est passé de l'ennui amusé à l'explosion contenue. Il a secoué la tête tristement et m'a adressé un grand sourire factice, même si je lisais toujours la même chose dans ses yeux.

— Ma-ax, ne fais pas ton égoïste... Il faut que tu apprennes à partager. On est de la même famille, je te rappelle.

Ce mot, « famille », était lourd de sous-entendus, aussi pernicieux qu'un poison.

Je n'ai rien répondu, je me suis contentée de redresser les épaules. Je tenais toujours le marteau, et je serrais les dents, mais pour être honnête je

ne savais pas quoi faire. J'aurais aimé être capable de décocher un petit sourire narquois ou une remarque cinglante, d'utiliser les mêmes armes que Billy.

Il continuait à me sourire – il ne le perdait jamais, son sourire –, et moi je n'arrivais qu'à soutenir son regard.

Nate s'est approché et, cette fois, il avait l'air en colère.

— Laisse-la tranquille !

Il en fallait beaucoup pour faire sortir Nate de ses gonds. En général, il se taisait et gardait la tête baissée en attendant que le danger s'éloigne. Quand il s'énervait, c'est qu'il avait une bonne raison de le faire.

Son amour de la justice et de l'égalité me rappelait l'Homme-Chose. Nate était petit, timide et maigrichon, notre ruisseau n'avait rien à voir avec un marais trouble des Everglades, mais il considérait Billy avec la même rage confuse. Pour la première fois depuis longtemps, j'ai repensé à la bande de motards, aux promoteurs immobiliers et à l'Abattoir. À la façon dont l'Homme-Chose les avait tous anéantis. Si j'étais contente que quelqu'un me défende, je savais très bien au fond de moi que Nate n'avait pas ce pouvoir

Wayne, toujours amorphe sur le canapé, a poussé son rire de fou furieux. Il était encore plus haut perché et trahissait sa nervosité.

Billy n'a pas ri, lui. Il a attrapé Nate par le coude et lui a plaqué le bras dans le dos. Au début, Nate ne s'est pas débattu, il n'a pas émis le moindre son. Soudain, ses yeux se sont embués de larmes et un petit cri aigu lui a échappé. Son visage devenait écarlate.

Billy a accentué la pression, et Nate a pincé les lèvres, paupières closes. Wayne ne riait plus. Il s'est levé. Il avait l'air impuissant, planté là dans les mauvaises herbes.

— Arrête, Billy !

Je l'ai dit d'une voix dure, sur le ton qu'employaient les surveillants à la cantine avec les collégiens de cinquième. J'étais sûre qu'il n'irait pas jusqu'au bout, tellement certaine qu'il n'oserait pas se montrer aussi immonde. Que c'était impossible.

Billy a souri. Il a tiré sur le bras de Nate et sa main s'est retrouvée entre ses deux omoplates.

— Arrêter ? Arrêter quoi, Max ? Ça ?

Après coup, j'ai longtemps été obsédée par le ton guilleret de sa voix à cet instant précis. Elle ne concordait pas du tout avec ce qui se passait sur ses traits. Ses yeux exprimaient un vide terrible, abyssal et glacial.

Le bruit a été horrible. Ça m'a rappelé le craquement de l'eau qu'on verse sur de la glace, ou le choc d'un gravier sur un pare-brise. Nate a crié brièvement avant de s'écrouler à genoux. Il pressait son bras contre son flanc. Billy a reculé et je n'ai pas tout de suite compris ce qui était arrivé. J'ai cru que cette scène odieuse était terminée. Puis j'ai vu pourquoi les genoux de Nate s'étaient dérobés. Son coude était plié dans le mauvais sens. Il est devenu d'une pâleur que j'aurais crue impossible dans la vraie vie – on aurait dit que tout son sang l'avait déserté. On pouvait voir l'extrémité de l'os brisé saillir sous sa peau.

Pendant longtemps, aucun de nous n'a bougé. Puis Wayne a tourné les talons. En détalant, il a soulevé une gerbe de terre et de graviers qui s'est déposée en petit tas à mes pieds. Il a filé vers la rue la tête baissée, sans un coup d'œil par-dessus son épaule.

Billy continuait à me fixer de son insupportable regard vorace qui me donnait toujours l'impression qu'il me passait aux rayons X. Son visage restait imperturbable, mais ses yeux brillaient d'un éclat dangereux, comme ceux d'Otto, le berger allemand de Mme Haskell, quand ils se posaient sur un chat.

Il respirait bruyamment par le nez. Il s'est approché de moi.

— Qu'est-ce que tu vas faire, Max ?

Je n'ai rien dit. Penché en avant, tête baissée, Nate gémissait tout bas. Je ne suis pas allée le voir pourtant. J'avais soudain la certitude que toute manifestation de tendresse devant Billy ne servirait qu'à aggraver les choses. Je me rappelais très bien l'échec de mon intervention ce fameux jour dans la cuisine. Neil s'était moqué de moi, ce qui était odieux ; Billy, lui, m'avait carrément haïe. Je voulais être une bonne amie, et pourtant je ne pouvais pas faire ce qu'il fallait, me montrer courageuse, même pour Nate.

Billy me bloquait le passage.

— Tu vas être une gentille petite fille et fermer ta gueule, pigé ?

Derrière lui, Nate pleurait à présent, des sanglots silencieux secouaient son torse, contre lequel il pressait son bras cassé.

Billy a approché ses lèvres tout près de mon oreille, et il a répété :

— Pigé, Max ?

CHAPITRE

12

Billy a raconté que c'était un accident. C'est le bobard qu'il a servi à son père, à ma mère et aux secouristes, quand on s'est tous retrouvés autour de l'ambulance garée devant la maison.

Il montrait à Nate une prise de Hulk Hogan, et sa main avait glissé, rien de plus.

Il avait un drôle de sourire froid lorsqu'il a raconté ça. J'étais persuadée que les adultes verraient tout de suite qu'il les baratait. J'avais négligé un point essentiel : ils voulaient se persuader qu'il n'était pas un psychopathe. J'ai failli tout leur raconter, mais je n'avais aucune garantie que la vérité ferait la moindre différence. Rien ne pourrait réparer par magie le bras de Nate. Il m'a semblé plus malin de me taire.

Même Nate ne l'a pas contredit. Il s'est assis sur la civière, impassible, et il n'a pas prononcé un seul mot, même quand ils ont immobilisé son bras avec des bandes et des protections rembourrées avant de le placer à l'arrière de l'ambulance.

Je l'ai appelé lorsqu'il est rentré chez lui, après l'hôpital. Je voulais lui présenter mes excuses, mais je n'ai pas trouvé les bons mots. Et j'avais un ton trop joyeux. On aurait dit que je m'en fichais, que plus rien n'avait d'importance.

— C'était la folie chez moi après ton départ. Enfin bon, ça a fini par se tasser. Je ne pensais pas qu'il irait jusqu'au bout, tu vois ?

Nate aurait dû m'engueuler, ou au moins me dire d'arrêter de faire comme si tout était normal. Au lieu de quoi, il a simplement lâché :

— Je sais.

Après ce jour, il n'est plus revenu bosser sur notre rampe. Elle est restée en plan plusieurs jours, les planches se sont décolorées au soleil. Au bout d'un moment, j'ai fini par accepter qu'aucun d'eux ne reviendrait et je l'ai terminée toute seule. Mon père m'avait appris à faire des angles en onglet. Je savais manier la scie et le niveau, mais les feuilles de contreplaqué étaient lourdes et il m'a fallu quatre jours.

Les cours ont repris deux semaines plus tard. Je suis retournée au collège sans savoir si j'avais encore des amis. Le jour de la rentrée, Nate était assis à l'autre bout de la salle, le bras dans un plâtre. Au déjeuner, tout le monde est venu le signer, même Mme Mallard, la prof de français, qui me détestait, et des élèves qui ne nous avaient jamais adressé la parole avant. J'étais trop gênée pour apposer ma signature, et il ne m'a rien demandé.

Ça valait mieux. Enfin, c'est ce que je commençais à penser. J'avais le mauvais pressentiment qu'ajouter mon nom aux autres ne serait pas pris comme un geste amical mais plutôt comme un aveu de quelque chose.

Nate continuait à me choisir parfois en premier quand on faisait des équipes en sport, et si je me retrouvais derrière lui dans la queue à la cantine ou si je m'asseyais à côté de lui en techno, il ne me disait pas de dégager. Par contre, son regard semblait toujours me traverser maintenant.

Billy était dangereux, et il le serait de plus en plus tant qu'il n'y aurait pas de blessé. Je faisais tout mon possible pour le brosser dans le sens du poil, mais ça ne durerait pas éternellement. Peut-être même que le compte à rebours avait déjà démarré. À une époque, j'avais vraiment été persuadée de savoir le manipuler. Je ne commettrais plus la même erreur. Les films d'horreur racontaient tous que les monstres pouvaient être vaincus... et les suites, qu'ils revenaient toujours.

Si je savais que Nate n'avait pas été victime d'un accident, j'ignorais comment empêcher Billy de recommencer.

Ses colères me rappelaient les tempêtes qui se déchaînent parfois en automne. Elles surgissent brusquement, après des jours de ciel bleu. Ça aurait été facile de dire qu'il avait été contaminé par Neil. Parce que Neil, lui, voulait toujours convaincre tout le monde qu'il était l'être le plus

raisonnable du monde. Il était fier d'être celui qui donnait l'impression de garder toujours le contrôle. Billy préférait le chaos.

Avec l'histoire de Nate, j'étais persuadée que Billy avait franchi un cap. Qu'il serait envoyé dans une école militaire, ou en prison. Tout le monde allait enfin se rendre compte qu'il était taré. Mais Neil et ma mère n'ont pas dit tout haut ce qu'ils pensaient tout bas. Ils se sont conduits comme s'ils ignoraient ce que Billy avait fait.

Et même plus tard, alors qu'ils avaient déjà décidé de notre emménagement dans l'Indiana, ils n'ont jamais évoqué ouvertement la vraie raison de notre départ. J'ai essayé de les y pousser, et ils m'ont sorti des arguments bidon. *C'est mieux pour tout le monde. Billy pourra repartir de zéro, loin de ses copains infréquentables et de tout ce qui a une mauvaise influence sur lui. Et puis tu auras un endroit où courir, sauter et jouer, avec du bon air pur, des rues plus larges et moins de circulation, Max.*

À les entendre, c'était un service qu'ils nous rendaient. Ils oubliaient que c'était Billy le chef de bande, et que c'était lui qui s'attirait des ennuis tout seul, sans avoir besoin de ses potes minables. Ils oubliaient aussi que je n'avais pas six, mais treize ans. La vraie raison était passée sous silence : Billy était incontrôlable et on se barrait dans l'espoir qu'ailleurs la situation n'empirerait pas.

J'avais été une vraie idiote de croire que ma famille pouvait me protéger. Je connaissais la vérité maintenant. Le monde était un endroit immense et chaotique, et j'y étais seule, toute seule. Dans ce cas, autant rester près des monstres : ils ne vous prenaient jamais par surprise au moins.

Le soir où le couperet est tombé, je venais de rentrer à la maison après plusieurs parties de Pac-Man à la salle d'arcade, Joy Town.

Neil était perché sur une chaise, dans le salon, il décrochait les cartes postales encadrées que ma mère avait accrochées sur le mur derrière le canapé.

Pendant une minute, je suis restée là à le regarder déplacer les cadres, un par un, pour les poser sur la table basse où ils s'accumulaient, mais je n'ai pas pensé à ce que ça impliquait. Ça n'avait rien de surprenant qu'il retire ces cartes postales ; c'était Neil, et il n'aimait rien de ce qu'il n'avait pas choisi lui-même, aucune lampe, aucune horloge. Il avait déjà fait recouvrir

le vieux repose-pied, s'était débarrassé du tapis dans l'entrée et il continuait à démonter, pièce par pièce, mon ancienne existence. Après tout, il avait déjà détruit l'essentiel.

— Tu comptes en faire quoi ? ai-je demandé en me disant que si je ne donnais pas l'impression d'y tenir trop il me laisserait peut-être les accrocher dans ma chambre.

Il m'a jeté un coup d'œil puis, au lieu de me répondre, il s'est tourné vers le couloir pour crier :

— Billy, viens ici ! Susan, toi aussi.

Ma mère, qui était dans la cuisine, est restée sur le seuil du salon. On a tous attendu, en silence, que Billy nous rejoigne en traînant les pieds, l'air saoulé. Il s'est laissé tomber sur le canapé, à côté de moi, et Neil est descendu de sa chaise. Il s'est étiré, a essuyé ses mains sur son pantalon, même si les cadres n'étaient pas poussiéreux.

— Susan, a-t-il commencé sans quitter Billy des yeux, tu veux leur annoncer toi-même ?

Elle a souri faiblement.

— On a une grande nouvelle pour vous.

Elle essayait d'avoir un ton guilleret, mais sa voix tremblait et elle est montée dans les aigus à la fin de la phrase, comme si elle posait une question. J'ai d'abord cru qu'ils allaient avoir un bébé, et j'ai aussitôt pensé que j'allais devoir m'inquiéter d'un otage supplémentaire sous ce toit. Une créature fragile qu'il faudrait protéger de Billy. Au bout d'une seconde, pourtant, je suis parvenue à la conclusion que ce n'était pas ça, la grande nouvelle. Ma mère avait l'air nerveuse, ni heureuse ni excitée. J'ai attendu.

— On déménage, a-t-elle lâché. La banque a proposé à Neil un nouveau poste. Il y a une succursale dans l'Indiana et...

Les murs se sont refermés autour de moi, la pièce est devenue toute petite, la lumière trop forte, la chaleur trop accablante. Ma mère a continué à parler de cette voix forcée, comme si on allait vivre une super aventure tous ensemble. À partir du mot « Indiana » je n'ai plus vraiment écouté.

Billy s'est levé. La fureur se lisait sur son visage.

— C'est n'importe quoi !

J'ai agrippé l'accoudoir du canapé et senti combien le tissu était usé et rêche. Neil s'est tourné vers Billy, son ton était glacial :

— Je te conseille d'aller te calmer un moment dans ta chambre.

J'ai bien perçu, sous son masque faussement raisonnable, une envie d'en venir aux mains, et j'ai bien cru que la situation allait dégénérer. Billy s'est contenté de tourner le dos à Neil et de s'éloigner à grandes enjambées. Avant de sortir du salon, il a lâché un juron et planté son poing dans le mur. Ma photo de classe de CM2 a oscillé sur son clou puis elle est tombée. Ce n'était pas aussi grave que s'il avait cogné son père, mais pas loin. Je me suis préparée à la réaction habituelle de Neil, qui préfère aller tout droit à la leçon disciplinaire sans passer par la case « discussion ». Au lieu de quoi, il s'est contenté de regarder Billy s'éloigner d'un air exaspéré.

— Il y a un couteau à mastic dans le garage, m'a-t-il dit en se tournant vers moi. Va vite me le chercher, je vais déloger ces clous.

Je n'avais aucune envie d'aller lui chercher quoi que ce soit, surtout « vite », pourtant j'ai obtempéré. J'avais l'impression que mon cœur prenait trop de place dans ma cage thoracique et remontait vers ma gorge. Je sentais des picotements sur mon visage.

J'avais presque atteint la buanderie, après la chambre de Billy, quand il a surgi dans le couloir et m'a attrapée par le bras. J'ai voulu me dégager et je n'ai pas été assez rapide. Ce n'était pas la première fois qu'il me touchait, mais jusqu'à présent il m'avait plutôt bousculée ou donné une chiquenaude sur le bout du nez. Là, il a serré les doigts en étau sur mon coude. J'ai retenu un cri.

Il s'est penché vers moi pour approcher sa bouche de mon oreille.

— C'est ta faute.

J'étais aussi immobile qu'une statue. Il y avait une tache sur le mur derrière lui et je l'ai fixée. Il parlait si bas que j'avais l'impression de sentir sa voix plus que de l'entendre. Son pouce s'enfonçait tellement dans le creux de mon coude que je commençais à avoir des fourmis dans la main.

— Regarde-moi.

J'ai refusé d'obtempérer, et il m'a secouée.

— Regarde-moi, Max, a-t-il lâché entre ses dents serrées.

Cette fois, j'ai obéi. Son visage était tout près du mien, son haleine brûlante et métallique. J'ai aussi identifié une odeur de tabac froid dans ses cheveux.

— Tu vas le payer très cher.

Ses yeux étaient d'une couleur terne et froide que je n'avais jamais vue auparavant : j'avais l'impression d'être face à deux trous noirs. J'avais la bouche très sèche. Peut-être qu'au tout début, si on avait encore été devant les bornes de Skee-Ball de Fort Fun, j'aurais cru qu'il plaisantait. Je crois que même après tous ces incidents, le chat cramé et la cigarette qu'il m'avait donnée juste pour emmerder ma mère, je l'aurais cru. Oui, même si je savais qu'il faisait des trucs insensés, même si j'avais été témoin des raclées de Neil, je me serais dit que ça restait Billy et qu'il était joueur. Mais aujourd'hui, je ne voyais plus qu'une seule chose : le bras de Nate qui formait un angle anormal.

— J'ai rien fait.

Il s'est encore approché et son front a presque touché le mien.

— Tu sais pas fermer ta gueule, Max.

Ses intonations étaient graves et menaçantes. Je le sentais jusque dans mes dents. J'ai secoué la tête. J'avais du mal à respirer. Je ne voyais pas comment ça pouvait se terminer sans que ma mère appelle une ambulance : on n'aurait pas pu abandonner Nate sur la butte quand même. Même s'il avait été en état de rentrer chez lui à pied, tout seul, quelqu'un aurait remarqué quelque chose.

— T'aurais voulu que je fasse quoi ?

Billy m'a jaugée longuement. Puis il a relevé le menton et m'a lâchée.

— T'es qu'une petite merde, Max, et t'as de la chance que je sois là pour ouvrir les yeux. Oublie pas ça.

Il m'a laissée là, dans le couloir, à deux pas de la buanderie. L'endroit où il m'avait agrippée par le bras me brûlait et palpitait au même rythme que les battements de mon cœur. J'ai découvert une trace de la taille de son pouce.

— Maxine ! a hurlé Neil. Tu t'es perdue ou quoi ?

— Non, j'arrive.

J'ai apporté le couteau à mastic à Neil, et il est remonté sur la chaise pour retirer les crochets. Je suis allée dans ma chambre et j'ai ouvert le tiroir de ma commode. Depuis le mariage, Neil et ma mère étaient de plus en plus fuyants quand je leur demandais à voir mon père, et maintenant ils allaient carrément me séparer de lui et m'emmener quasiment à l'autre bout du pays avec Billy. J'ai fourré plusieurs paires de chaussettes, des sous-vêtements et deux jeans dans mon sac à dos. Le lendemain soir, j'ai piqué un billet de vingt dollars dans la boîte à bijoux de ma mère et j'ai fait la seule chose que je pouvais encore faire. Je suis partie.

*

De retour à la maison, Billy a garé la Camaro dans le garage pour pouvoir changer les bougies d'allumage, porte grande ouverte et musique à fond. Je suis restée dehors avec mon skate.

Je m'entraînais à faire des kickflips lorsque ma mère m'a appelée :

— Max, tu peux venir m'aider à accrocher ce poster ?

J'ai soupiré.

— Ça peut pas attendre ? Je suis occupée.

Neil était en train de monter les marches du perron, un carton d'outils dans les bras.

— Laisse cette planche et obéis à ta mère, Maxine.

J'avais envie de hurler, mais j'ai abandonné mon skate pour aller l'aider.

On était en train de vérifier que l'affiche était bien droite, quand la musique a soudain cessé dans le garage. Le moteur de la Camaro a vrombi. Une seconde plus tard, un énorme bruit sec a retenti et j'ai tout de suite compris ce qui venait de se passer.

Billy avait roulé sur mon skate.

Je suis sortie de la maison d'un bond et j'ai couru constater les dégâts. J'espérais que je m'étais trompée... Non, il avait bien écrasé mon skate avec sa roue arrière et la partie avant s'était cassée.

J'ai observé le désastre sans réaction. C'était ma punition. Forcément. Le prix à payer pour avoir été surprise en compagnie de Lucas.

— Espèce de trouduc, j'ai lâché d'une voix furieuse.

Mes joues étaient parcourues de fourmillements comme pour annoncer les larmes qui allaient venir et je me suis mordu la lèvre pour ne pas ajouter cette humiliation au reste.

Billy m'a jeté un regard alourdi par l'ennui.

— Qu'est-ce que tu veux que je te dise, Max ? Ça arriverait pas si tu laissais pas traîner tes merdes partout.

— Gros con !

Cette fois j'ai crié en tapant du pied sur le béton.

On était en train de s'incendier mutuellement devant la maison, séparés par ma planche en deux morceaux, lorsque Neil est ressorti. Il s'est figé sur les marches du perron.

— Qu'est-ce qui se passe ici ?

— Il a bousillé mon skate !

Billy a levé les mains dans un geste d'impuissance.

— Elle l'a laissé au milieu du passage !

Neil nous a jeté à chacun un regard noir. Puis il s'est tourné vers Billy.

— On dirait bien que tu vas devoir servir de chauffeur à ta sœur maintenant.

Comme si on n'avait pas déjà été coincés ensemble toute la semaine. Je n'avais aucune envie de monter en voiture avec Billy. Je ne voulais plus jamais le revoir. J'ai bien lu l'avertissement dans les yeux de Neil, et je n'ai rien dit. J'ai ramassé les morceaux de ma planche et je suis rentrée.

*

Je flippais à mort. Les humeurs de Billy étaient déjà un cauchemar en soi, mais je n'aimais pas du tout la façon dont il dévisageait Lucas. Il avait détruit mon skate juste pour me montrer de quoi il était capable. Et le message était clair : il avait l'intention de détruire d'autres choses. Je savais sans le moindre doute possible que je n'étais pas de taille à faire face seule.

J'avais besoin d'un adulte, qui s'interposerait et réglerait la situation à ma place. Sauf que ma mère ne réussirait jamais à le canaliser, même si elle

essayait, et les méthodes de Neil ne serviraient qu'à aggraver les choses. Il fallait que je me réfugie quelque part, dans un endroit où l'ambiance serait plus détendue et où je pourrais penser à autre chose.

J'avais besoin de mon père.

L'ennui, c'est que ma mère et Neil ne me renverraient pas de leur plein gré en Californie. Il fallait que je me débrouille pour y aller par mes propres moyens, et les retombées seraient terribles si je me faisais prendre. Quand je repensais à leur réaction lors de ma tentative de fugue à San Diego, je pressentais que ce serait dix fois pire cette fois. J'ai réfléchi à la possibilité de partir sans qu'ils le découvrent. Je me suis demandé si j'aurais le courage de prendre un car pour faire les trois mille kilomètres qui séparaient l'Indiana de la Californie.

J'étais à peu près certaine d'avoir le cran nécessaire. Par contre, le voyage allait être beaucoup plus long que celui de San Diego à Los Angeles. Et il faudrait que je me débrouille pour que ma mère ne remarque pas mon absence avant que j'aie pu quitter Hawkins. Et il restait un dernier problème, de taille : le prix du billet.

J'aurais tellement aimé être déjà adulte. Ma vie aurait été considérablement plus simple si j'avais eu un compte en banque et un boulot. Enfin d'un autre côté, si j'avais été adulte, je n'aurais eu aucun de ces problèmes. Les adultes n'étaient pas abandonnés par leurs amis, et ils n'avaient pas de demi-frères dangereux. Ils pouvaient toujours partir si la situation devenait trop pénible.

La solution à tous mes ennuis s'est présentée plus tôt que prévu, pourtant.

Après le dîner, ma mère était d'humeur particulièrement guillerette. Elle entourait des promotions dans un catalogue de grand magasin.

— Trésor, a-t-elle dit en relevant brièvement les yeux de la rubrique « articles de cuisine ». Demain, avec Neil, on va monter à Terre Haute, on doit faire quelques achats pour la maison.

Billy a affiché une moue de dégoût.

— Quelle blague, putain. Y a même pas d'endroit où faire du shopping dans ce bled !

Ma mère continuait à feuilleter le catalogue. Elle avait un air songeur, elle ne semblait pas l'avoir entendu.

— Je crois qu'un centre commercial va bientôt ouvrir en ville. Star Land ? Star Court ? Enfin il faudra encore patienter plusieurs mois. On a besoin de nouveaux draps et serviettes. Et d'une pelle à neige avant que la météo se dégrade.

Cette liste était si déprimante que je n'arrivais pas à savoir qui elle essayait de convaincre que cette virée s'annonçait excitante : elle ou nous ? J'ai passé en revue mes options, je cherchais toujours à me débarrasser de l'impression tenace que mon projet était délirant. Chaque fois que je m'imaginais quitter Hawkins, je ressentais la même chose que lorsque je m'avançais à l'extrémité du plongeoir à la piscine. Bientôt, la neige allait tomber. Je n'en avais jamais vu en vrai, seulement à la télé. Je me suis dit que ce n'était pas grand-chose, un peu d'eau gelée saupoudrée partout. Un granité sans goût. Il ne fallait pas que je pense à ce que j'allais rater.

Ma mère a sorti le nez de son catalogue comme si elle lisait dans mes pensées, et je m'attendais presque à ce qu'elle me demande si j'avais quelque chose à lui dire. Elle s'est pourtant contentée de me décocher un de ses petits sourires nerveux.

— Je sais que l'année scolaire a déjà commencé, mais je me disais que, si tu en avais envie, on pourrait t'emmener acheter quelques vêtements. Je suis sûre que les filles s'habillent différemment ici.

En effet, elles ressemblaient à des choristes et je n'avais aucune intention de me mettre à porter des cols roulés beiges et des jupes plissées. Je réfléchissais déjà à l'organisation de la journée du lendemain. Terre Haute était à une heure de route au moins. Leur virée leur prendrait tout l'après-midi et je resterais seule à la maison.

Seule avec Billy.

Je savais qu'en déclinant sa proposition de les accompagner à Terre Haute j'allais la blesser, mais c'était une occasion trop belle pour la laisser filer. De toute façon, d'ici un jour ou deux, elle allait être plus que blessée.

— Non, merci.

Je me suis efforcée de garder un ton détaché, de ne pas suggérer que je préférais mourir plutôt que me balader en twin-set.

Elle a encaissé le coup.

— Peut-être une autre fois alors ?

À présent que j'avais une occasion de fuguer, il me restait un autre obstacle à franchir. Les billets de car coûtaient cher et je n'avais pas d'argent. Enfin pas de quoi me payer plus d'une partie de Pac-Man et une part de pizza. Ma mère ne me laissait presque jamais acheter quoi que ce soit sans demander l'autorisation de Neil d'abord... Il fallait quand même tenter le coup. Je n'avais pas d'autre solution.

Je l'ai trouvée dans la buanderie, elle était occupée à plier le linge dans le panier posé sur la machine. J'ai attrapé une chaussette et cherché la seconde parmi les vêtements. Elle m'a adressé un large sourire.

— C'est très gentil de ta part, Max.

Assaillie par la culpabilité, j'ai joué nerveusement avec la chaussette. Ma mère n'avait pas l'habitude que je lui file un coup de main pour la lessive. Il fallait que je lui parle sans Neil, et il ne mettait pour ainsi dire pas les pieds dans cette pièce.

On était toutes les deux devant le lave-linge. Ma mère avait une odeur sucrée et poudrée, un mélange de parfum et d'assouplissant. Un instant, je me suis sentie hyper mal en pensant à ce que je m'apprêtais à faire.

— Il faut que je te demande quelque chose, mais c'est un secret. Tu ne dois pas en parler à Neil.

Elle a ouvert de grands yeux et je me suis rendu compte que je l'avais inquiétée.

— Dis-moi, mon trésor...

J'ai pris une profonde inspiration et tenté d'enfouir ma culpabilité au plus profond de moi.

— C'est cette histoire de vêtements, j'ai bien envie d'aller faire un peu les magasins pour être honnête...

Elle a pris mon aveu tellement au sérieux que je me suis liquéfiée intérieurement. L'espoir s'est peint sur ses traits.

— Vraiment ?

J'ai hoché la tête.

— Mais je préfère y aller toute seule. Les filles au collège sont toutes dingues des bracelets en caoutchouc et des hauts en dentelle. J'en ai repéré de super jolis dans la vitrine de cette boutique, Cozy Closet. J'avais envie d'aller choisir un vêtement là-bas. Avec mes copines.

Je devais faire gaffe à ce que le bobard ne soit pas trop énorme. Avec un peu de chance, ma mère arriverait à gober que j'aimais les bracelets en caoutchouc et que j'avais des amies.

— Et... je me disais aussi que je pourrais m'acheter de la mousse volumisante pour les cheveux. Tu crois qu'ils en ont au supermarché ?

À ce stade-là de notre conversation, elle aurait dû se douter de quelque chose, pourtant elle me regardait avec tendresse et sincérité : son rêve se réalisait enfin, son garçon manqué de fille se transformait en collégienne normale, coquette.

Son sourire radieux me donnait des palpitations, j'avais l'impression de perdre pied. Je voulais la rendre heureuse, mais pour y parvenir il fallait que je mente. Elle ne voyait en moi qu'un problème auquel elle devait trouver une solution. Une adolescente mal dégrossie qui l'embarrassait et qui lui rappelait trop son ex-mari. Une personne qu'elle ne comprenait pas.

Ce n'est qu'une fois dans ma chambre, les billets dans la poche, que j'ai eu honte. C'était une somme conséquente pour elle, et je me sentais super mal à l'idée que je n'achèterais jamais de haut en dentelle. Je ne voyais pas d'autre solution, pourtant.

Quelqu'un aurait dû lui dire que je ressemblais beaucoup trop à mon père pour être digne de confiance. Mais Billy perdait à nouveau les pédales, et la situation allait dégénérer si je restais. Je n'avais pas le choix au fond.

CHAPITRE

13

Je me suis enfermée dans ma chambre avec une boîte de crackers, deux canettes de soda et ma brosse à dents. J'ai mis les victuailles dans mon sac à dos, avec des chaussettes, des sous-vêtements et un pull. Ce n'était pas grand-chose. J'aurais bien aimé avoir des gâteaux, mais je m'en passerais.

Ma mère et Neil étaient partis pour Terre Haute dans la matinée, et je guettais le départ de Billy pour pouvoir prendre la fuite.

Il s'était installé dans le salon, où il soulevait de la fonte. Il utilisait le même banc de musculation qu'à San Diego, sauf qu'il l'avait mis dans le salon cette fois. Ici, le garage, glacial, était plein de toiles d'araignées et de cartons. Il travaillait ses biceps avec des haltères tout en buvant une des bières de Neil. Sa musique gueulait et une clope était glissée entre ses lèvres. Il avait toujours mis un point d'honneur à faire ses séances de muscu. Depuis notre arrivée à Hawkins, c'était à peu près tout ce qu'il faisait quand il était à la maison.

Je me suis assise au bord de mon lit en attendant qu'il se lasse. J'ai essayé de réparer mon skate. Mon sac à dos était prêt, il contenait tout ce que je comptais emporter. Je mettrai sans doute des plombes à arriver en ville et trouver la gare routière. Puis il faudrait chercher les horaires et prendre le prochain car pour la Californie.

La seule certitude que j'avais, c'est que le trajet serait long et ennuyeux. J'avais du mal à me représenter à quoi il allait ressembler. J'arrivais mieux à me projeter dès que je pensais à ma destination. Une fois à Los Angeles,

je chercherais une cabine pour appeler mon père. Il serait surpris au début, peut-être même que ça l'énerverait un peu. Au bout du compte, il comprendrait. Il n'était pas censé avoir ma garde à temps plein, mais il prendrait bien les choses. Il suffirait que je lui explique la situation pour qu'il vienne me chercher.

J'ai commencé à imaginer ma nouvelle vie dans son appartement. Je dormirais sur le canapé-lit et mangerais les restes froids du dîner au petit déjeuner. Il veillerait beaucoup trop tard, le soir, pour calculer ce que lui rapportaient ses paris et pour bosser sur des inventions bizarres, et il passerait toutes ses soirées et tous ses week-ends au bar ou à l'hippodrome. Ça ne me dérangerait pas. Je m'habituerai.

J'ai observé mon sac à dos. Si je voulais être discrète, je ne pouvais presque rien emporter. Ça n'était pas grave. Je n'avais besoin ni de mes comics ni de la plupart de mes fringues. La seule chose qui avait vraiment de la valeur à mes yeux, ma planche, était dans un sale état. Mon père pourrait peut-être la réparer.

Il était doué pour toutes les choses qu'on ne nous apprendait jamais à l'école. Ma mère le traitait de « touche-à-tout » – ça n'était pas un compliment dans sa bouche –, alors qu'en réalité il n'avait que trois ou quatre domaines de prédilection. À l'époque où ils se sont mariés, il arnaquait parfois des joueurs de billard, et un jour il a revendu des magnétophones tombés du camion dans leur garage. Depuis le divorce, il prenait davantage de risques. Il ne gardait ses boulots qu'un ou deux mois, en général un poste de réparateur ou de caissier chez un prêteur sur gages, avant d'être viré. Et sinon, c'était lui qui se lassait et donnait sa démission. Mais son vrai métier, c'était de fournir aux gens ce dont ils avaient besoin : de vieux enregistrements pirates de concerts ou de nouvelles plaques d'immatriculation. Et il organisait toutes sortes de paris, légaux ou illégaux.

Il n'était pas très porté sur le ménage ou la décoration d'intérieur. Son appartement était sombre et miteux. La kitchenette était orientée à l'est, et le matin il s'installait sur un tabouret de bar pour boire son café, alors que le soleil, qui filtrait à travers les lames du store, lui chauffait le dos. Lorsque je me levais en premier et que je l'attendais seule dans la cuisine, j'essayais d'imaginer à quoi je ressemblais avec le soleil qui éclairait mes cheveux : on devait avoir l'impression que je prenais feu.

Ce que je préférais, c'était le regarder fabriquer de fausses cartes d'identité. Il pouvait passer une soirée entière à retirer le film protecteur de vieux permis de conduire puis à scruter les noms et les dates de naissance à travers une loupe. Il y avait quelque chose de magique à le voir associer d'anciennes photos à de nouvelles identités, j'avais l'impression que les gens se métamorphosaient sous mes yeux.

Il ne faisait pas souvent de fausses pièces d'identité. Mais quand il le faisait, il m'autorisait toujours à regarder. Et j'étais assez maligne pour ne pas en parler à ma mère. Il ne me disait jamais à qui se destinaient ces faux – en me précisant souvent qu'il se refusait à en vendre aux lycéens. J'avais vu assez de films d'espionnage avec lui pour connaître la chanson : ces pièces d'identité étaient un moyen de disparaître.

La dernière fois que j'avais passé un week-end chez lui, je m'étais installée à côté de lui, près du bar, avec une canette de Coca. Je l'avais observé pendant qu'il collait une photo couleur de la taille d'un timbre-poste avec une pince à épiler pour la positionner très précisément. Le cliché représentait un homme aux yeux noirs, avec une moustache clairsemée. Je l'avais déjà croisé au Black Door Lounge. Il venait toujours suivre les matchs de boxe le week-end, et lorsque j'étais plus petite il me donnait les cerises de son cocktail. Il s'appelait Walter Ross et il traînait avec les autres potes louches de mon père. La carte était au nom d'un certain Clarence Masterson.

— Mais c'est Wally ! Pourquoi ça dit qu'il s'appelle Clarence ?

Mon père a souri sans relever la tête.

— Parce qu'il faut un nom original pour faire passer la pilule. Rien n'attire plus l'attention qu'un type qui s'appelle John Smith. Plus que deux étapes, ma chérie. Tu me caches la lumière.

Je me suis déplacée, et il a aligné la photo d'un geste sûr, avant de la presser et d'attendre que la colle prenne. Je me suis demandé où Wally comptait aller et ce qu'il avait fait pour vouloir devenir quelqu'un d'autre.

Bien sûr que mon père comprendrait que j'aie dû traverser le pays pour le rejoindre. Personne n'était capable de piger aussi bien que lui pourquoi, alors qu'on avait l'air parfaitement à sa place, on devait partir malgré tout.

J'étais toujours assise au pied de mon lit et j'essayais de réparer mon skate avec du scotch quand quelqu'un a sonné à la porte.

Billy était dans le salon, à moins de cinq mètres de la porte, mais il n'est pas allé ouvrir. La sonnette a retenti une nouvelle fois, une double sonnerie impatiente, comme si quelqu'un la martelait avec son index. Il a lâché ses haltères et m'a crié d'aller voir qui c'était. Je suis sortie de ma chambre en soupirant, à demi convaincue que ça allait être une dame guillerette, la cinquantaine, qui faisait du porte-à-porte pour vendre des produits de beauté Avon.

Sauf qu'au fond de moi je savais que c'était impossible. Ce genre de vendeuses coincées et tatillonnes ne s'aventureraient pas aussi loin du centre-ville.

Lucas se trouvait sur le perron. Il portait son blouson en velours avec la doublure en faux mouton. Il avait l'air grave. Un froid glacial s'est diffusé sur tout mon visage. J'ai aperçu son vélo derrière lui, en appui sur sa béquille, au bord de la route.

— J'ai une preuve, a-t-il lâché.

Je n'ai pas tout de suite compris de quoi il causait. Il portait un bandana camouflage sur son front, façon Rambo, ce qui ne prouvait rien du tout. C'était juste un peu ridicule.

Je flippais de le voir devant chez moi. Dans d'autres circonstances, j'aurais été heureuse de savoir qu'après tout ce que je lui avais balancé à la salle d'arcade, il voulait encore traîner avec moi. Sauf que là, j'étais obnubilée par une seule pensée : qu'allait-il se passer si Billy le voyait ? On n'avait pas beaucoup de temps devant nous, il fallait qu'il parte.

Je suis sortie sur le perron et j'ai fermé la porte derrière moi.

— Quoi ?

Il a secoué la tête.

— Il faut faire vite.

Ce n'était pas une réponse à ma question, parce qu'il ne répondait jamais à mes questions, et j'ai senti la colère monter une fois de plus.

— Où ça ?

Il a pincé les lèvres avant de me répondre.

— Il faut que tu me fasses confiance.

Pendant une seconde je l'ai dévisagé. Plus on perdait de temps, plus il y avait de chances qu'on soit encore plantés là quand Billy se déciderait à se lever pour venir voir ce qui se passait. La porte s'ouvrirait, il se dresserait derrière moi et les choses prendraient un tour très critique.

— Il faut que tu partes.

Lucas me regardait avec cette expression à la fois franche et exaspérée qui n'appartenait qu'à lui : la moindre parcelle de son attention était concentrée sur moi, son impatience perceptible se doublait d'une sincérité totale.

— La fenêtre de ma chambre, j'ai fini par dire. Sur l'autre façade. Celle au-dessus du tas de bois. Retrouve-moi là-bas dans trente secondes.

Je me suis engouffrée dans la maison avant que Billy puisse sortir et découvrir Lucas.

Il était encore dans le salon, mais il ne levait plus de la fonte. Il a avalé une gorgée de bière puis il m'a demandé qui c'était, et j'ai contrôlé les traits de mon visage. Il m'observait sans ciller : il savait que quelque chose se tramait, simplement il ne savait pas quoi. Lucas m'avait raconté une histoire de monstres à laquelle il semblait croire. Je savais que les monstres existaient. Lucas se trompait juste sur la forme qu'ils prenaient. Parce qu'après tout il y en avait un juste en face de moi.

En conservant l'expression la plus imperturbable possible, je suis retournée dans ma chambre et j'ai fermé la porte derrière moi. Mon sac à dos était toujours à sa place : il attendait que je le mette sur mon épaule, que j'attrape mon skate, ma veste et que je me casse d'ici.

C'était une occasion unique. Et pourtant, tout à coup, partir retrouver mon père ne me semblait plus vraiment une solution.

Quand Lucas est apparu au coin de la maison sur son vélo, je l'attendais devant ma fenêtre. Une petite voix me murmurait que j'étais en train de renoncer à ce qui était peut-être ma meilleure chance de retourner en Californie. Je regretterais toujours d'avoir laissé filer une telle opportunité. Mais une autre voix, plus forte, insistait : Lucas était là pour une raison importante. Si je ne le suivais pas immédiatement, je n'aurais pas de seconde chance.

J'ai laissé mon sac à dos à côté de mon skate cassé.

Lucas était venu jusqu'ici parce qu'il voulait me montrer quelque chose. Et j'étais convaincue qu'il croyait sincèrement à cette preuve. Je doutais qu'elle réussirait à me convaincre de quoi que ce soit – à supposer qu'il y ait vraiment une preuve –, et pourtant j'avais soudain besoin de le croire.

J'ai ouvert la fenêtre et j'ai enjambé le rebord.

CHAPITRE

14

J'ai sauté sur le toit de l'abri à bois pour monter derrière Lucas. Il a traversé des voies privées en gravier envahies par les mauvaises herbes et plusieurs pelouses. Il évitait la route. J'étais debout derrière lui et je me tenais à ses épaules. L'après-midi était tranquille. Il faisait frais, les voisins étaient tous enfermés chez eux. J'aurais dû m'inquiéter de l'endroit où Lucas m'emmenait et du genre de preuve qu'il voulait me montrer, mais j'étais trop concentrée, à l'affût du rugissement de la Camaro.

J'étais si nerveuse que j'en avais le souffle coupé, je m'attendais à ce qu'elle surgisse derrière nous d'une seconde à l'autre. Je savais que si Billy arrêta de bosser ses pectoraux deux secondes et remarquait que j'étais partie, il nous rattraperait en un claquement de doigts. Il ralentirait à notre hauteur, me jetterait un regard noir et je n'aurais pas le choix, il faudrait que je monte à côté de lui. Tout le reste n'existerait plus, et je ne verrais que le siège passager, aussi menaçant qu'une gueule béante.

Pourtant ce n'était pas la certitude que je n'aurais pas la force de résister qui me nouait la gorge. J'ignorais quelle réaction aurait Billy s'il me trouvait avec Lucas. Ou plutôt si, je le savais, je ne pouvais simplement pas mesurer à l'avance l'ampleur de sa réaction, et ça me terrifiait plus que tout le reste. Ce que je ressentais n'avait rien à voir avec les angoisses que j'éprouvais à la perspective de traverser le pays en car, de décevoir ma mère ou d'avoir à me faire de nouveaux amis. C'était une peur glaçante et insondable qui recouvrait tout.

Même si Lucas ne savait pas grand-chose sur Billy, il avait l'intelligence d'éviter la route principale. On a traversé le quartier désert. Son blouson en velours était rêche sous mes doigts et ses épaules n'avaient pas la même forme que celles si familières de Nate, plus osseuses. Je sentais les muscles dorsaux de Lucas se contracter pendant qu'il pédalait. Il avait trop chaud avec sa veste.

Il roulait vite, on n'a pas échangé un seul mot. J'essayais de me convaincre que je n'avais accepté de le suivre que pour le protéger de Billy... et ce n'était pas tout à fait vrai. Cette peur était lentement mais sûrement chassée par un autre sentiment, qui me réchauffait la poitrine. Il était venu me voir. Et ça me faisait drôlement plaisir.

Plus Lucas mettait de distance entre nous et ma maison, moins je pensais à Billy. Je m'interrogeais surtout sur l'endroit où il m'emmenait. Je m'étais trompée : on ne roulait pas en direction de la ville. On a gravi un chemin envahi par les mauvaises herbes pour traverser un bosquet déplumé avant de s'arrêter au sommet de la colline. Lucas a pris son vélo par le guidon pour descendre de l'autre côté à pied.

On arrivait dans une décharge.

Lucas avait un air suffisant et j'étais impatiente qu'il m'explique ce qu'on faisait là.

— Qu'est-ce qui se passe ? Pourquoi tu m'as emmenée ici ?

Devans nous s'étendait une mer de vieux tas de ferraille auxquels on avait arraché les phares et les portières, mêlés à des frigos d'un autre temps et des plaques de tôle ondulée rouillées. Cet endroit était une vraie mine pour les matériaux de construction.

J'ai soudain remarqué qu'on n'était pas seuls. À une extrémité de la décharge, près d'un vieux bus dégingué, se trouvait Dustin avec un type plus vieux, sans doute de l'âge de Billy. Il avait un côté BCBG avec une immense mèche de chanteur new wave. Il semblait irrité. Ils avaient un bidon d'essence, une batte de base-ball pleine de clous et, aussi bizarre que ça paraisse, un seau rempli de morceaux de viande. Ils les semaient sur le sol.

Je me suis tournée vers Lucas.

— Qu'est-ce qu'ils fabriquent ici ?

Il a incliné la tête en direction de Dustin avant de hausser les épaules comme si ça tombait sous le sens.

— Ils cherchent Dart.

— Dans une décharge ? C'est pas vraiment...

Il a levé une main pour m'interrompre.

— Je sais, je sais, ça n'a pas l'air logique à première vue, mais tu dois me faire confiance.

Toute cette histoire était si insolite que j'étais tentée de rester un peu pour voir ce qui allait suivre. J'avais évidemment du mal à le croire, pourtant d'un autre côté j'étais assez curieuse de voir la suite des événements.

Lucas a planqué son vélo et on s'est dirigés vers le bus en traversant des herbes hautes. Ce décor semblait tout droit sorti d'un film d'horreur, sauf qu'aucun personnage n'aurait été fringué comme ce lycéen. J'aurais mis ma main à couper que cette décharge était à l'abandon, depuis cinq ou dix ans, et que Lucas et Dustin ne venaient pas pour la première fois.

— Steve, disait Dustin alors qu'ils se trouvaient maintenant dans un espace dégagé, au centre. Steve, écoute-moi. Dart a un palais subtil. C'est très important de bien choisir l'endroit où on mettra notre appât. Je te le répète, ici, c'est l'idéal.

L'autre type, Steve donc, l'a regardé d'un air gavé avant de renverser le seau pour vider le reste de viande.

Le soleil n'allait pas tarder à se coucher et je ne savais toujours pas ce que je faisais ici, ni à quelle heure Neil et ma mère rentreraient. Je n'avais pas mis de blouson sur ma veste de jogging, pourtant je savais que la sensation de froid dans ma nuque n'avait aucun lien avec les températures qui baissaient. J'avais l'étrange certitude qu'il allait se passer quelque chose.

Lucas et Dustin s'étaient éloignés pour échanger des messes basses – sans doute à mon sujet –, derrière une épave, et je me suis retrouvée plantée là avec Steve, sans trop savoir quoi faire. J'ai commencé à me demander où étaient Mike et Will – Lucas ne m'avait rien dit à leur sujet et je ne les voyais pas dans les parages.

J'ai attendu que Steve fasse une blague sur mes cheveux ou mes vêtements, bref qu'il se conduise en gros con, comme tous les lycéens,

peut-être même qu'il me dise de dégager, que cette histoire de monstre ne me concernait pas.

Au lieu de quoi, il s'est mis à farfouiller dans une pile de ferraille. Il en a sorti des morceaux de grillage qu'il a traînés jusqu'au bus. Je l'ai regardé poser des bouts de contreplaqué usé sur les portes et les fenêtres. Il était en train de le fortifier.

Au bout d'une minute, il s'est tourné vers moi en haussant un sourcil.

— Tu me files un coup de main ou quoi ?

Je l'ai rejoint et, ensemble, on a bouché les vitres manquantes du bus.

Pendant qu'il ajustait un morceau de tôle ondulée, il m'a jeté un coup d'œil par-dessus son épaule.

— Alors tu es nouvelle ici ?

J'ai hoché la tête. C'était bizarre comme question dans sa bouche, ça faisait très adulte, le genre de truc qu'aurait pu me demander un voisin à la retraite ou la dame de la cantine. Je n'ai pas su quoi répondre de plus. Steve m'a fait le même signe de tête avant d'aller trier une autre pile de débris et d'entasser ce qui pouvait nous servir.

Cet après-midi avait vraiment pris un tour surréaliste, et plus les minutes s'écoulaient, plus ça devenait déconcertant.

Lucas et Dustin étaient toujours accroupis derrière leur épave, ils avaient une discussion très animée à laquelle je n'étais pas invitée à participer. Ça me rendait folle de rage de constater que, quels que soient les efforts que je faisais pour comprendre les règles de leur petit jeu, ils s'échinaient à m'exclure.

Steve leur a crié de venir nous filer un coup de main, et on a bossé en silence, traînant des morceaux de ferraille jusqu'au bus pour le barricader.

À l'intérieur, c'était un vrai bazar, les sièges en skaï étaient à moitié pourris et penchaient sur leurs pieds rouillés.

Steve a regardé attentivement autour de lui, il avait l'air de faire un inventaire.

— Il faut qu'on trouve un moyen de continuer à surveiller la décharge même si les vitres sont bouchées.

Il y avait une trappe carrée au plafond. J'ai levé les yeux.

— Si on arrive à monter sur le toit, on aura un point de vue imprenable.

Steve m'a considérée d'un air étonné, sourcils haussés. J'ai cru qu'il allait m'envoyer bouler ou me dire que mon idée était toute pourrie. Au contraire, il m'a tapé sur le bras en hochant la tête.

— Bien vu.

Je suis allée écumer les tas de seaux rouillés et de planches voilées. J'ai fini par dénicher une échelle en alu dans les herbes. Elle était un peu branlante et couverte de toiles d'araignées, mais elle m'avait l'air suffisamment solide. Je l'ai hissée dans le bus. Je l'ai appuyée contre le cadre de la trappe, elle dépassait légèrement du toit.

Je suis montée dessus et j'ai vu l'immense laboratoire de Hawkins. On pouvait presque deviner le centre-ville. Dans d'autres circonstances, je me serais prise au jeu. J'aurais été emballée par la construction de notre petit fort. Pourtant, plus j'observais les autres, plus il me semblait évident que Lucas était très sérieux depuis le début. Aucun d'eux n'avait l'air d'être là pour jouer.

Le toit du bus était décoloré par le soleil et moucheté de rouille. De là, on pouvait surveiller dans toutes les directions. Cependant le poste d'observation me semblait trop exposé. Dans un coin de la décharge se trouvait une immense pile de pneus envahie par les mauvaises herbes. Je suis redescendue et les garçons m'ont aidée à sélectionner les plus solides, qu'on a fait rouler, un par un, jusqu'au bus. Le caoutchouc était si vieux qu'il se fissurait, et les pneus nous ont laissé de grosses traces noires sur les mains. On les a hissés au sommet de l'échelle et on les a empilés sur le toit pour faire une sorte de bunker.

Steve était en train de verser de l'essence autour du tas de viande. L'objectif était clair : ils comptaient attirer Dart, si c'était bien lui qu'ils traquaient, puis lui foutre le feu.

Si le bus ne payait pas de mine à notre arrivée, il semblait tout droit sorti de *Mad Max* maintenant. Lucas a ajusté son bandana sur son front et il est monté sur le toit avec des jumelles qu'il avait emportées pour surveiller les environs.

Steve et Dustin sont aussi montés dans le bus, et même si aucun d'eux n'a pris la peine de m'expliquer ce qui allait arriver, leur attitude parlait d'elle-même : l'heure était venue de se mettre à l'abri.

On s'est installés pour attendre. L'intérieur du bus sentait les feuilles mortes en décomposition, et je ne savais toujours pas ce qu'on attendait. J'avais vraiment l'impression qu'on en avait fait des tonnes. La dernière fois que je l'avais vu, Dart était à peu près de la taille d'un hamster.

J'ai fait de mon mieux pour rester tranquillement assise, même si l'impatience montait. L'air s'était rafraîchi et le soleil s'était couché. Steve était par terre, adossé au renflement formé par une des roues. Il jouait avec son briquet : il l'allumait en donnant un coup sec sur la pierre, puis refermait le couvercle pour éteindre la flamme.

Dustin était plus nerveux. Il s'agitait dans l'espace très exigu derrière le siège du chauffeur, dansait d'un pied sur l'autre. Il était intarissable sur le monstre qui les avait terrifiés l'an dernier et que Steve avait combattu. Toute cette histoire était grotesque. Steve n'avait pas l'air d'un héros, plutôt d'un mec qui venait de passer l'après-midi à fouiller dans une décharge, en faisant un effort de style avec son col remonté et ses manches retroussées.

— Et t'es genre carrément sûr à cent pour cent que c'était pas un ours ? je lui ai demandé.

Je savais que j'abusais, mais j'avais toujours du mal à croire qu'il ne s'agissait pas d'une blague. Qui se donnait rendez-vous dans une décharge pour mettre feu à un monstre avec un briquet et un bidon d'essence en croyant que ça pouvait marcher ? C'était forcément un délire de gamins.

Steve s'est contenté de hocher la tête en rabattant pour la énième fois le couvercle de son briquet. Dustin, lui, s'en est pris à moi :

— Pourquoi t'es là si tu nous crois pas de toute façon ? Rentre chez toi.

Je sais qu'il cherchait juste à me rabattre le caquet, à me punir pour avoir osé douter des énormes bobards qu'ils me servaient à la pelle. Il ne savait pas que c'était justement ce que je cherchais : rentrer chez moi. L'ennui étant que, quelle que soit mon envie d'y arriver, je ne réussirais peut-être pas. Pour la première fois, je me suis demandé si je pourrais être chez moi dans l'appartement de mon père, si je l'avais jamais été.

La trappe découpait un carré bleu-violet, un ciel velouté et piqué de minuscules étoiles. Je suis montée rejoindre Lucas sur le toit. On est restés assis un moment dans le noir, à guetter cette terrible menace que je n'arrivais toujours pas à prendre au sérieux. La petite voix pernicieuse dans

ma tête me murmurait que j'avais été piégée, même si je ne comprenais pas encore comment.

Malgré tout, je ne voyais pas d'explication plus plausible que celle-ci : ils croyaient sincèrement à ce délire.

Et je n'étais pas certaine d'en être capable. D'un autre côté, si je n'avais pas le sentiment d'être complètement dans le trip, j'avais pourtant préféré venir ici plutôt que de tenter de prendre un car pour Los Angeles. C'était devenu ma priorité. J'ai alors réalisé que je préférais me cailler dans une décharge, pour attendre un prétendu monstre, plutôt que d'être bien à l'abri dans mon salon avec une assiette d'Oreo et une tasse de Nesquik devant des épisodes de *Hooker*. C'était ridicule, mais c'était vrai.

Le toit du bus était glacial, je le sentais à travers mon jean. Lucas était accroupi derrière le mur de pneus avec ses jumelles, il scrutait les alentours.

Une nappe de brouillard épais se déversait et s'accrochait sur le sol. Il me rappelait la fumée qui montait en volutes autour des piliers de bar à la gare routière. Un vrai décor de conte horrifique. Depuis le matin, je repensais de plus en plus à cette soirée dans la gare routière de San Diego. J'étais tellement convaincue d'avoir trouvé ma destinée, j'étais une fugueuse qui se cachait dans la foule... J'avais été prête à recommencer.

À présent, lorsque j'y repensais, j'avais un petit frisson d'effroi : j'avais été à deux doigts d'abandonner ma vie quotidienne pour me jeter dans le vide, sans filet pour me rattraper. Et ça m'avait semblé si simple...

Je me suis forcée à imaginer ce que j'aurais ressenti une fois à bord du car, sans doute assise à côté d'un type louche. Et une fois arrivée à Los Angeles, quand il aurait fallu que je me débrouille pour trouver le chemin de la gare à l'appartement de mon père, dans East Hollywood.

Mon père aussi passait son temps à jouer, lui qui m'apprenait à crocheter des serrures et décrypter des messages secrets, tout simplement parce que c'était plus excitant que la vérité – à savoir qu'il n'était qu'un bookmaker miteux avec une ex-femme amère et une ado difficile.

C'était ça ce qui m'attendait : un canapé-lit dans un deux-pièces aux vitres sales et au sol poisseux ; une petite existence miteuse dans un appartement à peine assez grand pour mon père tout seul. Et encore, pour ça, il fallait qu'il ne flippe pas et ne me renvoie pas direct à Hawkins.

Je continuais à vouloir croire qu'il ne réagirait pas comme ça. Sauf que c'était sans doute plus un souhait que la réalité. Je voulais à toute force que ma place soit à ses côtés, mais pour être parfaitement honnête je n'étais pas certaine qu'il y ait de la place pour moi dans sa vie. En tout cas pas une place suffisante, pour l'occuper au quotidien. Dès que j'arrêtais de me voiler la face, je me rendais compte que je l'avais toujours su et que j'avais juste fait semblant.

Je me suis demandé combien de personnes jouaient la comédie sans en avoir véritablement conscience. Pendant des semaines, je m'étais raconté que mon plus grand rêve était d'aller vivre chez mon père, et pourtant quand l'occasion s'était présentée, je l'avais troquée, à la dernière minute, pour un saut dans l'inconnu.

Le brouillard ressemblait de moins en moins à la fumée de cigarette des piliers de bar de la gare routière. Il me rappelait l'océan.

C'était agréable d'être perchée là, dans l'air vif, sous le ciel étoilé. J'ai su soudain avec certitude qu'aucun des adultes dans ma vie n'allait brusquement débarquer pour tout arranger. Ma mère essayait, seulement au fond elle désirait surtout que je devienne une autre. Billy ne serait jamais capable de m'apporter quelque chose de positif. Il rêvait, pour moi, d'une vie meilleure et plus clinquante, plus honnête que celle de mon père... sauf que c'était une vie violente et chaotique. Il n'appréciait que mes pires côtés.

Lucas m'observait avec un regard doux, plein d'espoir. Il semblait attendre quelque chose. Je voulais qu'il comprenne, mais j'étais incapable d'expliquer tout haut pourquoi ma vie était aussi difficile. Alors j'ai simplifié les choses, comme toujours. Mes yeux se sont soudain embués de larmes, et j'ai détesté ça. En lui parlant de moi, j'avais l'impression de me mettre à nu. Je n'avais aucune envie qu'il pense que j'étais une de ces nanas qui pleuraient pour un rien.

Il n'a pas eu l'air de flipper malgré tout. Ni de penser qu'il n'y avait que les chochottes qui pleuraient. Il n'a fait aucun commentaire sur ce que je lui avais dit.

— J'aime parler avec toi, Mad Max.

Les bois se sont mis à résonner de différents bruits – piaillements, couinements, cris. Ils ne provenaient pas d'oiseaux, même s'il y en avait de

bizarres en Indiana. Un bruissement a retenti et on s'est pétrifiés au centre de notre bunker de fortune. Il y avait du mouvement.

Au début, je n'ai pas voulu croire ce que je voyais. Une forme sombre qui se découpait sur la brume pâle. Un corps musclé avec une tête curieusement pointue. Ça ne pouvait pas être Dart, impossible. Je devais être victime d'une illusion d'optique, il s'agissait d'un chien ou d'un coyote. Peut-être même d'un puma. C'était quoi, cette créature anguleuse qui semblait glisser sur le sol ?

Pour moi, les monstres étaient toujours des hommes. Michael Myers, Jason, Leatherface. Ils paraissaient immenses et menaçants, le visage dissimulé derrière un masque, mais ils n'étaient au fond que des êtres de chair et de sang.

Le truc qui venait d'apparaître à travers le brouillard, qui se faufilait entre les lave-linge cassés et les épaves, ne ressemblait à rien de ce que j'avais pu voir à la télé ou au cinéma. Tous les monstres que je connaissais étaient des êtres ordinaires derrière la surface. Même les momies et les vampires étaient des acteurs lorsqu'on y regardait d'assez près.

Le tas de viande était intact, au centre de la traînée d'essence. La créature ne s'en est pas approchée. Je n'ai pas tout de suite compris pourquoi Steve ouvrait la porte du bus pour sortir. Puis j'ai pigé : il comptait servir d'appât.

Il s'est approché de la viande en brandissant sa batte pleine de clous, et il a attendu que ce truc l'attaque. La créature est restée tapie sur le sol, elle avançait lentement, en prenant son temps.

C'est à ce moment-là qu'on a vu les autres. Elles surgissaient de tous les côtés. L'une d'elles avait grimpé sur le toit d'une des voitures rouillées et était très proche. Dart était venu avec des potes.

Des bruits inquiétants, des sortes de trilles, ont résonné dans la décharge, on aurait dit que ces créatures cauchemardesques communiquaient. On a hurlé pour tenter d'attirer l'attention de Steve. De le prévenir qu'il était pris en tenaille. De lui dire de fuir.

Steve a senti la panique dans nos voix et il s'est retourné. Une silhouette a soudain jailli du noir et il lui a échappé de justesse, se jetant sur le capot d'un tas de ferraille. Il a roulé sur lui-même, et dès qu'il a retrouvé la terre ferme, il s'est solidement positionné en écartant les pieds et a donné un coup de batte comme s'il visait le grillage du terrain de base-ball. Il a

percuté la créature avec un énorme bam et elle est tombée. Donc elle n'avait pas de visage, mais elle n'était pas invincible.

Steve a couru à toute berzingue vers le bus, poursuivi par plusieurs créatures. En les voyant approcher sur le sol brumeux, j'ai compris avec une certitude terrifiante qu'elles n'appartenaient pas au monde naturel. Steve s'est jeté à l'intérieur du bus, et Dustin a refermé la porte en accordéon juste à temps. On a tous sursauté lorsque les monstres se sont jetés contre le flanc du bus. Je me suis accroupie entre les sièges qui sentaient le moisi en essayant de me convaincre qu'ils ne pourraient pas nous atteindre. Qu'on avait construit une forteresse assez solide. Je les avais vus, j'avais entendu leurs cris qui ressemblaient à des piailllements d'oiseaux, et pourtant une part de moi continuait à vouloir se persuader qu'ils n'étaient pas réels.

Soudain, un énorme choc métallique a retenti au-dessus de nos têtes. L'un d'eux avait sauté sur le toit du bus et se dirigeait lentement vers la trappe ouverte. Pendant un instant qui m'a paru interminable, on s'est tous figés.

Je m'étais relevée et je me trouvais au pied de l'échelle. La créature a passé la tête par l'ouverture, et celle-ci s'est fendue avant de s'ouvrir comme les pétales d'une étrange fleur vénéneuse pour dévoiler une immense gueule remplie de centaines de crocs. J'ai poussé un long cri, digne d'une héroïne de film d'horreur. J'en avais vu un paquet, et pourtant je n'avais jamais compris les réactions des filles à l'écran.

Steve a bondi devant moi et m'a écartée du passage. Il a brandi sa batte : il semblait prêt à affronter le monde entier pour nous protéger. Lucas s'est rapproché de moi. Il a tendu sa main vers la mienne et, sans le décider, je l'ai prise.

Le monstre sur le toit a baissé son horrible tête d'alien. Une horrible sensation de fourmillement m'a parcourue : le monde m'apparaissait brusquement pour ce qu'il était, un cauchemar, et tout ce temps je ne l'avais observé qu'à travers une vitre sale. La créature a sorti la tête pour pousser un immense hurlement à vous glacer les sangs. Il y a eu une réponse, provenant de très loin. La créature sur le toit s'est figée pour écouter. Brusquement, elle s'est détournée et a sauté du bus pour disparaître dans les bois.

On est restés aussi immobiles que des statues dans le silence subit. Lucas était toujours près de moi. Le contact de sa main chaude me réconfortait. Je lui ai donné une pression et il ne s'est pas dérobé. Il m'a jeté un regard surpris, les yeux écarquillés dans le noir. Je me suis dépêchée de lâcher sa main. Je me disais qu'il avait peut-être pris la mienne par erreur, et pourtant je ne pouvais pas oublier combien ça m'avait fait du bien de me raccrocher à lui. J'avais du mal à croire que trois heures plus tôt je m'inquiétais de la distance qui séparait l'Indiana de la Californie : l'univers était tellement plus vaste que je ne le supposais.

CHAPITRE 15

Le ciel était complètement noir maintenant, et parsemé de toutes les étoiles que je ne pouvais pas voir à San Diego. La Voie lactée se déployait, subtile et inconnue. Les bois défilaient autour de nous. Chaque arbre, chaque branche se détachait nettement une seconde avant, presque aussitôt, de se fondre à nouveau dans la masse.

J'ai suivi les autres à travers les fourrés puis le long de rails, j'avais l'impression d'être en plein rêve. On a suivi les cris des monstres, qui montaient dans les arbres comme un vent déchaîné.

J'avais toujours été prête à partir à l'aventure, trop heureuse de suivre mon père, quels que soient ses plans, ses arnaques ou ses combines. Il fallait être rapide pour tenir sa cadence. Je croyais que ça m'avait préparée à n'importe quoi. Tout ce que Lucas m'avait raconté dans la réserve de la salle d'arcade m'est soudain revenu en tête. Le mystérieux monde à l'envers, les monstres, le laboratoire secret. Will qui avait disparu dans un endroit dangereux et inconcevable. Le mage. J'étais entrée à l'intérieur de l'histoire, maintenant, et je ne connaissais pas le prochain rebondissement, je ne savais pas comment elle se terminerait. Je devais juste marcher vite et suivre le mouvement.

Lorsqu'un nouveau cri a retenti, ils ont tous changé de direction, quittant la voie de chemin de fer pour s'enfoncer dans les bois. Après une seconde d'hésitation, je leur ai emboîté le pas.

*

Le laboratoire occupait un immense bâtiment en béton qui ressemblait à un hôpital, sauf qu'il était derrière une très haute clotûre surmontée de fil barbelé et qu'il y avait une guérite à l'entrée. On était postés sur la colline boisée qui surplomboit la route. Une vieille guimbarde était garée près du portail, phares allumés. C'était surprenant quand on savait que le laboratoire était censé être fermé. Il était d'ailleurs plongé dans le noir. Une fille mince et un type hirsute étaient à côté de la caisse et scrutaient le grillage. On aurait dit deux lycéens.

Au moment où on est sortis du couvert des arbres pour traverser la route, ils se sont aussitôt retournés, ils avaient l'air à l'affût. La surprise a arrondi leurs deux regards.

— Steve ?

J'ai très vite compris que tout le monde se connaissait mais était étonné de se retrouver ici. Le garçon coiffé en pétard était le frère de Will, Jonathan, et il était venu au laboratoire avec la fille pour prendre de ses nouvelles. Le portail étant fermé, impossible d'entrer. De jour, il y avait sans doute un type assis sur un fauteuil à roulettes qui pressait un bouton pour laisser entrer les visiteurs. À cette heure, la guérite était vide. Le silence était assourdissant.

Dustin et le frère de Will ont tenté de trouver la commande du portail. Leurs recherches n'avaient pas l'air de donner grand-chose, et on était tous là, plantés sur la route, lorsque les lumières se sont allumées d'un coup, et que le portail a coulissé. Jonathan et la fille sont remontés en voiture et sont entrés dans le complexe pour trouver Will. Nous, on a attendu.

Pendant ce temps-là, Lucas m'a parlé de Will, il m'a expliqué que des médecins du laboratoire le suivaient depuis qu'il s'était perdu dans le monde à l'envers. On n'a pas mentionné la décharge, pourtant je n'arrêtais pas de revoir des images de cette horrible gueule béante pleine de dents. Et je n'arrêtais pas de me rappeler ce que j'avais ressenti en prenant la main de Lucas.

On était toujours en train de poireauter au milieu de la route, à nous interroger sur la suite des événements, quand soudain on a été aveuglés par des phares qui fonçaient sur nous. On s'est tous dispersés. On a regardé les ronds de lumière se rapprocher. La voiture de Jonathan nous a dépassés en

trombe. Elle était suivie de près par un énorme 4 × 4 avec l’insigne de la police sur ses portières. Il s’est arrêté en faisant crisser ses pneus. Le conducteur s’est penché vers nous par-dessus le siège passager.

C’était un grand type costaud avec une barbe de trois jours.

— Montez !

Toute ma vie on m’avait mise en garde contre le fait de monter en voiture avec des inconnus, mais je me suis dit que cette règle ne valait peut-être pas pour un policier. Et puis, de toute façon, on n’avait pas d’autre option.

Le trajet s’est déroulé en silence. Personne n’osait parler. J’avais compris aux coups d’œil que le flic jetait dans son rétroviseur que quelque chose de terrible s’était passé. Son expression était trop sombre pour envisager autre chose. Je sentais encore la puanteur rance des monstres dans la décharge, à moins que leur odeur n’ait aussi imprégné ses vêtements à lui, qu’elle ne se soit infiltrée partout.

On a suivi une étroite route qui sinuait entre des arbres pour atteindre une petite maison cachée au fond de la forêt, encore plus éloignée de la ville que la nôtre. C’était une mesure vraiment délabrée, avec une véranda qui s’affaissait. Elle m’a rappelé les pavillons dans lesquels j’avais vécu en Californie avec ma mère.

L’autre voiture était déjà là, et j’ai enfin pu voir qui se trouvait à l’intérieur. Mike et Will étaient là avec la mère de Will. Le grand type sinistre s’appelait Hopper, c’était le chef de la police locale. La fille qui accompagnait Jonathan était Nancy Wheeler, la sœur de Mike.

J’avais un millier de questions à poser, pourtant j’ai tenu ma langue. Je n’avais qu’une seule certitude : moi qui croyais que ce qui était arrivé à la décharge serait l’événement le plus étrange de la soirée, voire de ma vie tout entière, je me retrouvais au milieu de quelque chose de bien plus énorme et bizarre. Il n’y avait pas de résumé des épisodes précédents ou de voix off pour me permettre de rattraper mon retard. L’histoire était en cours depuis un moment, et elle continuait à se dérouler. Ils jouaient tous un rôle dedans, pas seulement Steve et les garçons, mais aussi la mère et le frère de Will, la sœur de Mike, Hopper. Lucas et Dustin n’avaient pas semblé un seul instant surpris de les avoir croisés.

On est tous entrés dans la mesure. Je m’attendais à un intérieur douillet, peut-être un peu désordonné et mal entretenu, rien d’anormal en somme.

J'avais à peine posé un pied à l'intérieur que j'ai compris mon erreur : cet endroit ressemblait à un asile de fous. Il était envahi de dessins, par centaines, scotchés sur le sol et les murs. Ils composaient une gigantesque fresque avec des embranchements et des carrefours comme des veines sous la peau d'un immense organisme.

Ils ont allongé Will sur le canapé : il était complètement dans les vapes. Je ne comprenais toujours pas très bien ce qui ne tournait pas rond chez lui. Ils nous avaient juste expliqué qu'ils avaient dû fuir le laboratoire de Hawkins, qui avait été envahi par les monstres. Mike avait suggéré de mettre Will sous sédatif, ce qui avait un lien avec Dart et les horribles monstres gluants qu'on avait vus dans la décharge.

On s'est tous installés autour de la table de la cuisine, et j'ai commencé à réunir les pièces du puzzle en écoutant les garçons. Le tableau qui en résultait était absolument délirant. Dustin avait déjà inventé un nom pour ces créatures, les démochiens. Ils provenaient de ce monde à l'envers, où Will s'était perdu. Et même s'il était de retour parmi nous, un truc qui vivait là-bas avait pris possession de son cerveau. Ou de son corps. J'avais du mal à savoir. Mike et Dustin parlaient du Flagelleur mental. L'essentiel à retenir, c'était que ce machin avait réussi à transformer Will en marionnette, et qu'ils étaient connectés tous les deux. Il pourrait donc le retrouver. Et par conséquent nous retrouver aussi.

C'était pour cette raison qu'ils le bourraient de tranquillisants : ils avaient toujours une seringue de secours sous la main. Ils espéraient que la chose qui avait colonisé son cerveau ne pourrait pas voir à travers ses yeux et donc nous repérer.

La mère de Will voulait le sauver. Il ne m'avait jamais paru effrayant, pourtant la créature qui le possédait l'avait transformé en pion terrifiant. Il faisait partie de l'armée des monstres maintenant. Et malgré tout, sa mère était encore prête à tout pour lui.

On a attendu dans la maison pendant que la mère de Will, son frère et Hopper l'enfermaient dans la remise pour tenter de l'interroger et trouver le moyen d'arrêter le Flagelleur mental avant qu'il nous retrouve.

Le temps nous manquait. Hopper est soudain venu nous chercher et nous a ordonné de nous préparer parce que les démochiens arrivaient. J'avais envie de me convaincre que les adultes pourraient nous protéger, et j'ai été un peu rassurée en voyant que tout le monde s'équipait rapidement. La sœur

de Mike, Nancy, était au lycée, et elle me semblait très différente des filles que fréquentait Billy. Elle avait un côté BCBG, elle était toute menue avec de grands yeux inquiets et des cheveux châtain foncé coupés au carré. Elle avait l'air du genre de nana à se passionner par les montres Swatch et les gloss à lèvres Bonne Bell, et pourtant quand Hopper a distribué les armes, c'est elle qui a pris le fusil et placé son doigt sur la détente d'un air déterminé.

J'ai eu brusquement peur que ça ne suffise pas et qu'on ne soit condamnés à mourir ici, dans cette petite maison en bois, sous l'assaut de créatures monstrueuses. À côté de moi, Lucas avait armé une fronde. Tout cet arsenal me semblait trop ordinaire pour être très efficace.

Nancy était en première ligne avec Steve et Hopper. Elle tremblait, elle était frêle, pourtant son courage était indiscutable.

J'avais toujours été convaincue que ce n'était pas si difficile que ça de se montrer fort. Que les gens comme ma mère ne faisaient pas assez d'efforts. Je savais que les filles pouvaient être aussi teigneuses que les gars, mais avant j'étais persuadée qu'il fallait les imiter pour y parvenir. Nancy ne cherchait pas à ressembler à Steve ou à Hopper. Elle était fragile et dangereuse à la fois, téméraire et terrorisée. Lorsqu'elle a relevé le menton et épaulé le fusil, j'ai eu l'impression qu'elle était parfaitement maîtresse de la situation.

J'ai patienté dans le minuscule salon avec les autres. Au moins, je n'aurais pas à affronter ces monstres seule. Pendant l'essentiel de ma vie j'avais été exposée à tous les dangers. Je m'étais tellement habituée à cette situation que j'avais du mal à croire qu'elle avait changé. J'étais entourée à présent. Ces gens ne me connaissaient pas et pourtant ils m'avaient prise sous leur aile. Ils n'étaient pas prêts à baisser les bras et à se laisser écraser par le monde, contrairement à ma mère.

Dehors la forêt s'était animée. Des grognements montaient des buissons qui bruissaient derrière la fenêtre. L'ennemi approchait. J'ai imaginé ce que je ressentirais si j'étais déchiquetée par ces rangées de petites dents pointues. Ces créatures mangeaient tout ce qu'elles croisaient, ce qui n'avait rien d'étonnant quand on voyait leurs immenses gueules.

Les dessins serpentaient sur le sol, ils formaient une carte menant à un endroit terrible et impensable. On n'avait pas réussi à battre le Flagelleur mental, qui nous avait repérés.

La meute de démochiens était dehors, déchaînée. Je pouvais presque les sentir approcher. Brusquement, sans aucun avertissement, un terrible bruit sourd a retenti, puis une forme noire a traversé la fenêtre du salon pour venir glisser sur le sol.

La porte de la maison s'est ouverte en grand. Ce n'était ni l'armée, ni la police, ni même une bande de scientifiques en combinaisons de protection. C'était une fille. Elle est entrée dans la pièce et j'ai su d'instinct, sans le moindre doute, qu'il s'agissait de la fille dont Lucas m'avait parlé. Elfe, le mage. Elle était de retour.

Elle se dressait devant nous. Elle était habillée en noir, ses cheveux étaient plaqués en arrière. Dès que Mike l'a reconnue, toute sa tristesse et son amertume ont semblé disparaître. Il m'a paru paumé et très jeune soudain. Il s'est dirigé vers elle et l'a serrée de toutes ses forces dans ses bras. Il n'avait pas l'air de douter un seul instant qu'elle lui rendrait son étreinte, et il se fichait d'avoir des témoins.

La façon dont il s'était précipité vers elle m'a procuré une joie inattendue et presque douloureuse. Je n'avais jamais été aussi sûre de personne, moi.

CHAPITRE

16

Au début de mon emménagement, j'avais trouvé Hawkins tout petit. J'étais convaincue que c'était le genre d'endroit où rien n'arrivait jamais. Les rues y étaient larges et paisibles. Leur plus grande qualité était de permettre de quitter la ville. Et aujourd'hui on cherchait un moyen d'arrêter une créature venue d'une autre dimension qui avait déchiré la membrane séparant nos deux mondes.

Pour moi, on était condamnés. Et pourtant Onze a affirmé qu'elle pouvait refermer ce portail. Elle avait l'air si déterminée que Hopper a fini par accepter de la conduire au laboratoire. On a dû rester dans cette mesure, nous.

Mike était livide. Je comprenais un peu mieux son attitude maintenant. J'étais familière des comportements minables qui cachaient une tristesse profonde. Ça ne l'excusait pas, ça me permettait juste de ne pas y voir une attaque personnelle.

Jonathan, Nancy, la mère de Will étaient repartis avec ce dernier. Ne restaient dans cette mesure que Steve, Mike, Dustin, Lucas et moi. Les garçons tentaient de se débarrasser du démochien qu'Elfe avait envoyé valser à travers la vitre. Ils avaient sans doute raison de vouloir le retirer du salon, pourtant j'avais le sentiment qu'on aurait dû faire quelque chose de plus utile. Cette fille, Onze, s'apprêtait à affronter ces monstres quasiment toute seule. Le courage dont elle se montrait capable ne me semblait même pas humain.

Plus on restait là à se tourner les pouces, plus j'étais gagnée par la nervosité. J'avais l'impression de lâcher Onze qui courait de gros riches au labo. D'accord, elle m'avait ignorée quand j'avais voulu me présenter, comme si elle m'en voulait de quelque chose... mais je n'avais pas de temps à perdre avec ça.

On a réfléchi à un moyen d'aider Elfe, mais Steve ne voulait rien entendre : il refusait de nous laisser sortir. On était en pleine dispute lorsqu'un rugissement est monté dans la nuit.

Je connaissais ce son par cœur, aussi bien que celui de ma propre voix, et j'ai couru à la fenêtre. La Camaro de Billy a surgi entre les arbres pour venir se garer devant la maison. Il nous avait retrouvés. Il m'avait retrouvée.

La nuit était tombée depuis des heures maintenant. Neil et ma mère avaient dû rentrer de Terre Haute et flipper en découvrant que j'avais disparu. Évidemment, ils avaient envoyé Billy me chercher. Même si je ne comprenais toujours pas comment il m'avait retrouvée.

Lucas était à côté de moi, il surveillait la fenêtre appuyé contre le dossier du canapé. Je sentais la chaleur de son bras sur le mien, et pourtant je n'ai pas pu me débarrasser des frissons glacés qui dévalaient dans ma nuque.

Steve s'est approché pour voir ce qui se passait. Il a posé une main sur mon épaule.

— Ne t'en fais pas, je m'en occupe.

Je n'ai pas cherché à le retenir, mais je n'étais pas du tout rassurée. Il m'a décoché un sourire confiant.

Billy est sorti de la Camaro, clope au bec comme toujours. Son extrémité incandescente luisait d'un rouge inquiétant, même à cette distance. Steve ne semblait pas du tout impressionné par lui. Billy avait beau sourire, j'ai tout de suite compris à ses mouvements que rien ne l'empêcherait de venir me chercher.

Steve et lui se sont longuement toisés, et j'en suis venue à la conclusion qu'il y avait peut-être quelque chose entre eux deux. Que tout ne se résumait pas à moi. Ils avaient ce genre de regard fixe chargé de rancœur personnelle. Tout à coup, Billy a repoussé Steve d'un coup sur le torse, si fort que celui-ci est tombé par terre. Billy a levé un pied avant de l'abattre violemment sur les côtes de Steve. Puis il l'a enjambé.

Il est entré en trombe dans la maison et a balayé le salon du regard, à ma recherche.

— Tiens tiens tiens !

Puis ses yeux m'ont abandonnée pour chercher Lucas et j'ai su ce qui allait suivre.

— Tu sais ce qui se passe quand tu me désobéis... Je casse tout !

Son visage était déformé par la rage et sa voix m'a donné un frisson. J'ai eu l'impression d'entendre à nouveau le bruit de mon skate qui se brisait. Le bras de Nate. Billy n'avait plus l'air d'un être humain, il s'était transformé en monstre grimaçant. Il a fondu sur Lucas et j'ai su que dans la seconde qui suivrait il allait commettre l'irréparable. Et cette seconde durerait l'éternité. On serait condamnés à la vivre sans fin.

Il a traversé le salon en désordre, acculant Lucas contre un petit buffet dans le coin. J'ai attendu la suite. Le craquement sonore et écœurant.

Au lieu de quoi, Lucas lui a décoché un coup de genou bien placé. J'ai été à la fois horrifiée et impressionnée. J'avais le cœur au bord des lèvres, bien sûr, mais je rêvais de cet instant depuis des mois. Lorsque Billy s'est ressaisi, il avait l'air prêt à tuer quelqu'un. La scène m'apparaissait avec beaucoup trop de précision, comme si je n'étais pas en train de la vivre en direct, comme si je la regardais sur un écran.

Soudain, Steve a fait irruption dans la maison et il a frappé Billy. Le coup n'a produit qu'un petit bruit sourd, et Billy a rejeté la tête en arrière. Il riait aux éclats. C'était tellement flippant de voir qu'il n'attendait que ça, en venir aux mains.

Steve a essayé de parler avec Billy, de ramener les choses sur un terrain plus civilisé. Lui ne voulait rien entendre, bien sûr. Il était venu en découdre. Il a donné un pain à Steve, puis ils ont commencé à se battre dans la cuisine. Au moment de s'écrouler sur l'évier, Billy a tendu un bras pour chercher, à tâtons, une arme dans l'égouttoir. Il a trouvé une assiette, qu'il a éclatée d'un geste vif sur la tête de Steve. Profitant de ce que celui-ci soit un peu étourdi par l'attaque, Billy a pris le dessus, l'a plaqué au sol et a martelé son visage de coups de poing.

Les garçons lui criaient d'arrêter. Je savais que ça ne servait à rien. J'avais de moins en moins l'impression d'être en train de rêver. Chaque

dessin froissé, chaque goutte de sang me semblaient plus réels de seconde en seconde.

J'avais toujours su que Billy n'avait pas des accès de fureur normaux. J'avais pourtant l'impression que ses rages étaient surmontables. Il perdait parfois les pédales, oui, mais en restant sur ses gardes on pouvait attendre que la crise passe, comme un orage. Soudain, j'avais la certitude que si personne n'intervenait pour aider Steve, Billy allait le tuer.

Il l'immobilisait au sol. Les autres suivaient la scène avec incrédulité. Moi, je savais ce dont il était capable. Je n'oubliais pas un seul instant ce qu'il avait fait à Nate. J'avais déjà vu ce qui se produisait quand Billy cessait de se contrôler. Il en allait de la vie de Steve.

Au moment où les démochiens allaient nous attaquer, Elfe avait débarqué à la dernière seconde pour nous sauver. Cette fois, il n'y avait personne pour accomplir ce genre de miracle. Les autres étaient peut-être habitués à affronter des monstres, ils n'en avaient encore jamais vu un de la trempe de Billy.

Je me suis rappelé ce que j'avais ressenti la première fois que j'avais vu de quoi les Hargrove étaient capables. Neil qui se dressait au-dessus de son fils une ceinture à la main. Neil qui me traitait de gamine débile parce que j'avais eu le cran de tenter de l'arrêter. Qui me faisait bien comprendre que j'étais petite, faible et sans intérêt. Et c'était toujours moins odieux que la haine que Billy m'avait manifestée parce que j'avais voulu l'aider. Il était abîmé. Détruit peut-être. Et même s'il avait été assez raisonnable pour qu'on puisse discuter avec lui, ça n'aurait rien changé. Je comprenais maintenant qu'il était aussi dangereux que son père. Pire même, parce que Neil avait beau être cruel et effrayant, il se souciait beaucoup des apparences. Il tenait à ce qu'on le prenne pour quelqu'un de bien.

Billy s'en foutait.

Steve commençait à perdre connaissance à force de recevoir des coups de poing. Il ne réagissait plus. Sa tête a roulé en arrière, ses yeux se sont perdus dans le vague.

Les autres suivaient la scène dans un état second. Le salon était oppressant. J'avais l'impression que les murs s'étaient rapprochés les uns des autres, qu'on était enfermés dans un carton. Quelqu'un devait réagir.

La seringue du laboratoire était posée sur une petite table dans un coin. Elle était remplie d'un liquide transparent. Je ne sais pas ce que c'était, mais grâce à lui Will était resté complètement HS. Je m'en suis emparée.

J'ai retiré le capuchon qui protégeait l'aiguille. J'avais du mal à croire que je m'apprêtais à faire ça.

J'avais l'impression d'avoir consacré toute ma vie à décortiquer les choses, leur fonctionnement, à essayer de comprendre le mécanisme des serrures et des gens, à apprendre par cœur l'emplacement des issues de secours. Billy ne m'était jamais apparu comme un problème avec une solution, plutôt comme une épreuve à surmonter. Sauf que, ce soir, j'avais décidé d'en finir une bonne fois pour toutes avec les monstres.

La seringue me semblait minuscule et aussi légère qu'une plume dans ma main. Le genre d'objet qui cache bien son jeu. L'aiguille était acérée, elle attendait de se planter quelque part.

La brandissant tel un couteau, je me suis frayé un chemin entre les garçons. J'ai rejoint Billy en deux enjambées rapides et enfoncé la seringue dans son cou. J'ai éprouvé une étrange sensation au moment où l'aiguille s'est fichée dans sa peau, je m'attendais à rencontrer une résistance alors qu'elle est rentrée comme dans du beurre. J'ai serré les dents puis appuyé sur le piston. Pendant une horrible seconde, j'ai été convaincue que le liquide ne serait pas assez puissant. Billy était trop enragé, trop féroce pour qu'on puisse l'arrêter. Il allait m'agripper par la gorge et m'étrangler.

Il s'est relevé et s'est tourné vers moi. Puis il s'est figé et son regard est devenu vague. La seringue était plantée dans son cou, sur le côté. Il l'a retirée, mais il était trop tard.

— Qu'est-ce que t'as foutu, petite merde ?

Son expression était interloquée, ses traits détendus. Il a chancelé avant de s'effondrer, ne tenant plus sur ses jambes. On aurait dit qu'il était dans une piscine. Il riait d'un rire d'ivrogne ralenti. Ses paupières n'arrêtaient pas de se fermer malgré lui. Il tentait de combattre le produit qui se diffusait dans ses veines.

La batte de Steve était appuyée contre le mur. On aurait dit une arme provenant d'une chambre de torture, avec ses rangées de clous. L'arme parfaite pour tuer des monstres. Je l'ai empoignée et elle était plus lourde que ce à quoi je m'attendais. Elle n'avait rien d'un jouet.

Je me suis dressée au-dessus de Billy avec la batte, et j'ai vu, dans ses yeux troubles, qu'il comprenait ce qui était en train de se passer. Il avait du mal à faire le point sur moi. Je me suis demandé s'il me voyait une seconde.

À la suite de son enlèvement, Will était devenu l'instrument du Flagelleur mental, et pourtant il continuait à tenter de lui résister. Sa mère était prête à se battre pour lui, indépendamment du danger qu'il représentait. À cause de lui, on avait failli se faire tuer, mais on ne pouvait pas lui en vouloir parce qu'il n'avait rien décidé. Et parce qu'il luttait contre le monstre en lui.

Billy gisait à mes pieds, ses bras étaient agités de petites secousses, ils avaient l'air de peser trop lourd.

J'ai brandi la batte.

— À partir de maintenant, tu nous fous la paix, à mes amis et à moi. C'est clair ?

Billy a voulu s'asseoir. Il m'a considérée avec un mélange d'étonnement et d'amertume.

— Mmh... va te faire foutre !

J'ai abattu la batte de toutes mes forces. Les clous se sont plantés dans le sol à un centimètre de son entrejambe.

— Dis-moi que c'est clair !

J'ai soudain réalisé qu'on ne se retrouverait jamais plus tous les deux dans cette pièce, à vivre ce moment, qui tenait du cauchemar et du miracle. C'était un putain de cadeau et je devais saisir cette occasion.

— Dis-le ! j'ai hurlé en brandissant à nouveau la batte.

Je ne pouvais pas protéger les filles qui sortaient avec lui. Il les attirait pour des raisons qui les regardaient, elles, et qui étaient sans doute un peu tordues. Peut-être qu'elles avaient envie de ça, ou qu'elles croyaient en avoir envie. J'avais été aimantée par lui à une époque : je ne voulais pas de ce qu'il avait à m'offrir, simplement je pensais que c'était ce que je méritais. Ou plutôt je pensais qu'il n'y avait rien d'autre. C'était peut-être pareil pour tout le monde.

En me tenant au-dessus de lui avec la batte, j'ai éprouvé un sentiment puissant et énergisant : j'étais une héroïne de comic, et je rendais justice. Je faisais ça pour toutes les filles qu'il avait baladées, dont il se moquait après,

avec ses potes. Pour ma mère qui, en dépit de toutes ses déconvenues, continuait à vouloir croire que les gens les plus méprisables avaient un bon fond. Pour moi, qui comprenais que le monde était tordu, dysfonctionnel, mais qui faisais avec parce que je m'étais persuadée trop longtemps qu'il n'y avait pas d'autre option.

La batte pesait lourd, pourtant elle était à sa place dans mes mains. L'univers était gigantesque. Purée, il y avait même des endroits où le tissu de la réalité se déchirait pour ouvrir sur d'autres mondes.

Les garçons se tenaient tous derrière moi, blottis contre le mur. Je me suis baissée pour récupérer les clés de la Camaro dans la poche de Billy. En fait, je n'avais que ça, des options.

CHAPITRE

17

Un mois auparavant, j'aurais préféré mourir plutôt que de me faire belle pour le bal d'hiver. En Californie, je n'avais jamais mis les pieds dans une soirée du collège. Enfin, sauf la fois où on nous avait forcés à danser le madison la dernière semaine de colo, l'année de mon CM2.

Et pourtant voilà que je me retrouvais devant le lavabo de la salle de bains, avec mon plus joli pull et mon pantalon saumon, pour me préparer à la grande soirée du collège de Hawkins.

Ma mère était en train de me coiffer. Je me forçais à rester immobile, j'essayais de m'habituer à la drôle de sensation de ses doigts sur mon crâne. Elle avait peur de tirer trop fort. Elle tressait une mèche de mes cheveux pour dégager mon visage. Je nous ai observées dans le miroir. J'étais si peu habituée à être aussi près d'elle que j'étais nerveuse.

— Aïe ! j'ai crié, alors même qu'elle ne m'avait pas fait vraiment mal.

Elle a fixé la tresse sur l'arrière de mon crâne avec une barrette, puis elle a joint les mains et reculé pour observer le résultat.

— Tu es sûre que tu ne préfères pas porter une robe ?

— Non, c'est bien comme ça.

Elle s'est légèrement renfrognée.

— Toutes les autres filles ne seront pas en robe ?

— J'en sais rien, sans doute.

Elle a eu l'air surprise par ma réponse, mais elle a souri.

— Ah ma petite rebelle qui ne fait rien pareil !

J'ai souri, même si j'étais tentée de lever les yeux au ciel parce qu'elle m'avait traitée de « petite ».

— Eh ouais.

Une fois qu'elle a eu terminé son examen, elle m'a prise par les épaules et s'est placée à côté de moi devant le miroir. Nos deux reflets se répondaient, avec nos taches de rousseur et nos cheveux roux, même si les siens étaient un ou deux tons plus sombres. J'avais toujours eu l'impression que je ressemblais davantage à mon père, alors qu'en réalité j'avais hérité tellement de choses de ma mère... Elle était pensive et un peu inquiète, mais fière aussi. Elle semblait heureuse.

Elle s'est tournée vers moi en poussant un soupir et m'a tapoté la bouche avec son pouce.

— Et du rouge à lèvres ? Juste un soupçon ?

Je l'ai regardée à travers mes paupières mi-closes.

— Tu pousses, là.

Je sentais que je souriais malgré moi, pourtant.

Je n'allais pas me transformer, d'un coup de baguette magique, en fille idéale. Mais au fond je n'étais pas si décevante... Ça me faisait tout drôle de m'habiller, d'essayer d'être jolie pour un bal. D'un autre côté, je n'avais pas réellement l'impression de renoncer à celle que j'étais le reste du temps. J'étais toujours moi. Je restais la même, malgré ma tresse, mon pull et les doigts de ma mère dans mes cheveux.

Et elle, elle serait toujours ma mère, même si elle courbait l'échine devant des types comme Neil, pour qui elle gaspillait son temps et son énergie. Elle continuerait à lui accorder la place la plus importante dans sa vie, à lui préparer à dîner et à lui chercher en permanence des excuses. Et moi, je n'y pouvais rien. Je ne pouvais pas changer ses goûts en matière d'hommes, ni poser des limites à sa place. Mais je pouvais l'aimer sans me sentir obligée de faire les mêmes choix qu'elle.

C'était plus facile de fuir les monstres maintenant que je savais que je n'étais pas seule ici, à Hawkins. Que je savais qu'il y avait plein de gens

prêts à se serrer les coudes et se battre les uns pour les autres. Si je leur accordais ma confiance, peut-être qu'ils se battraient pour moi, aussi.

J'ai jeté un coup d'œil par-dessus mon épaule et j'ai aperçu Billy dans le couloir, qui nous observait, ma mère et moi. Depuis cette fameuse nuit, dans la petite maison isolée de Byers, il m'évitait. J'apercevais parfois de la colère sur ses traits, quand je prenais le temps de les scruter. Il n'avait pas cherché à s'en prendre à moi ou à mes amis. Je me doutais bien qu'il ne me laisserait pas tranquille éternellement. Il n'avait pas changé, et la rage qui couvait en permanence en lui continuait parfois à transparaître sur son visage, sans prévenir. Il me semblait l'apercevoir dans ses pupilles, plus noires et plus vides qu'auparavant. Je devais rester sur mes gardes.

Pendant un long moment gênant, on s'est affrontés du regard, mais on n'a rien dit ni l'un ni l'autre. Au bout d'une seconde, il s'est éloigné.

Il avait été, par moments, la chose la plus cool et la plus excitante de ma vie. Et, à d'autres moments, la pire. À présent, je pensais être capable de m'habituer à l'idée qu'il me faudrait vivre avec lui au moins un temps. Depuis mon arrivée à Hawkins, j'avais vu des choses si dingues et si incroyables que Billy en paraissait moins menaçant en un sens. Moins réel.

Après l'avoir attaqué avec la seringue, j'ai suivi les autres. Billy était inconscient, et on devait impérativement aider Elfe et Hopper. Et comme Steve était lui aussi dans les vapes – tellement Billy l'avait cogné –, personne ne pouvait nous retenir.

J'avais pris la Camaro et, sur les indications des garçons, je nous avais tous conduits dans un champ de citrouilles. Puis j'avais suivi les autres dans un réseau de tunnels souterrains. Ce n'était pas l'endroit où Will s'était perdu un an plutôt, mais une sorte de nid sombre et tentaculaire que les monstres s'étaient fabriqué dans notre monde.

On avait détourné l'attention des démochiens pour permettre à Elfe d'accomplir un miracle insensé et refermer le portail. On l'avait fait parce qu'on n'avait pas le choix. Parce que Elfe était peut-être une sorte de magicienne ou de mutante – voire une super-héroïne –, elle était seule. D'accord, elle avait le pouvoir de nous sauver de ces monstres. Pour autant, rien ne la forçait à agir seule. D'ailleurs, ses amis avaient été prêts à n'importe quoi pour lui donner un coup de main. Après tout, c'était le monde tout entier qui courait un danger.

*

Au collège, les couloirs étaient décorés avec des affiches et des banderoles dans les tons bleu froid et argentés. Le gymnase était métamorphosé, il dégoulinait de guirlandes et de serpentins, sans oublier la boule à facettes et l'énorme saladier de punch. Nancy Wheeler se trouvait derrière une table à tréteaux et elle servait à boire pendant que le frère de Will, Jonathan, prenait des photos sur fond de treille illuminée. La salle était pleine de garçons en pantalons chics et de filles qui avaient crêpé leur frange et portaient des robes à épaulettes.

Lucas et Mike avaient l'air aussi mal à l'aise l'un que l'autre avec leurs chemises et leurs blousons. La plupart des autres garçons avaient choisi le même genre de tenue. Seul Dustin avait mis un nœud papillon. Et il s'était fait une énorme banane. Il était ridicule, mais ça me faisait plaisir de le voir. Quand j'ai remarqué qu'il avait gardé ses baskets montantes avec son pantalon en toile, je me suis sentie moins bête, moins déguisée. Je me suis dit que, comme lui, je testais juste une autre version de moi-même. Si je ne m'habituais pas à elle, je pourrais toujours revenir à l'ancienne.

Et en même temps, cette version de Max qui portait une barrette brillante et qui avait laissé sa mère la toucher n'était pas si affreuse que ça. Peut-être que j'allais la garder...

Un slow a débuté. Lucas me regardait avec insistance. Lui d'habitude si calme et si direct, ce soir il avait du mal à ne pas bredouiller. Il s'arrêtait au beau milieu d'une phrase avant d'en commencer une deuxième, puis une troisième. Lorsque j'en ai eu assez de le voir bafouiller et gesticuler, je l'ai pris par la main pour l'entraîner sur la piste de danse.

Maintenant que je prenais la mesure des secrets qu'il avait dû me cacher, je pouvais apprécier les efforts qu'il avait faits pour tenter de me fournir des explications malgré tout. Dès que je repensais à cette fameuse nuit, j'avais comme l'impression d'avoir tout imaginé. Ça ressemblait presque à un rêve... Mes souvenirs les plus précis étaient aussi les plus difficiles à croire : les démochiens dans la décharge, les débats sur la nécessité de refermer le portail pour bloquer le Flagelleur mental. Et puis j'avais attaqué Billy avec une seringue de tranquillisants. Je lui avais piqué ses clés. J'avais conduit sa voiture ! On était tous descendus sous terre, dans une ultime

tentative pour attirer la horde de démochiens loin d'Elfe et lui laisser le temps de sauver le monde.

Certaines images étaient gravées dans ma mémoire avec une telle précision que je voyais encore les moindres détails dès que je fermais les yeux. Et pourtant j'ignorais si je serais un jour capable d'en parler à quelqu'un qui ne les avait pas vécues directement avec nous.

Maintenant j'étais là sur la piste de danse, les mains de Lucas autour de ma taille, son visage à quelques centimètres du mien. Je me suis lancée et je l'ai embrassé. Un baiser rapide et maladroit ; sa bouche était tiède, et cette sensation, celle d'être ensemble, tous les deux, au milieu du gymnase, était exactement ce qu'il me fallait. Je me suis blottie dans ses bras et j'ai abandonné ma tête sur son épaule.

Quand Elfe a débarqué, personne n'a paru remarquer sa présence. Elle s'est attardée sur le bord de la piste, visiblement gênée. Je me suis dévissé le cou pour pouvoir l'observer.

Lorsqu'elle avait déboulé dans la maison au fond des bois, elle avait l'air d'avoir les nerfs. Une vraie punk teigneuse, genre Joan Jett ou Siouxsie Sioux. Là, ça n'avait plus rien à voir. Elle était toute propre sur elle, elle paraissait jeune et timide. Une fille, quoi. Une fille ordinaire qui portait du gloss et qui avait eu du mal à dompter ses boucles. Sa robe, qui faisait adulte, était un peu trop grande pour elle, comme si elle l'avait empruntée à quelqu'un.

Mike s'est approché d'elle, j'ai remarqué la tension dans ses épaules, même si son visage, lui, exprimait sa joie sans retenue. Le regard qu'il posait sur elle était si tendre... Bien sûr, il gardait ce côté trop sérieux en permanence, et puis il avait des sautes d'humeur, mais il était plus sympa avec moi dernièrement. Je ne savais toujours pas très bien qui était cette fille, ce qu'elle voulait ou ce qu'elle voyait en lui. Je sentais pourtant qu'il lui plaisait. Et c'était peut-être la seule chose qui comptait.

Lucas m'observait pendant qu'on se balançait sur la musique, de plus en plus proche l'un de l'autre. Quand il m'a embrassée, c'était plus doux et moins maladroit que la première fois. J'ai senti mes joues devenir rouges et brûlantes. Mais je m'en foutais. J'étais ici à Hawkins, les mains sur les épaules de Lucas au milieu de la piste de danse et, pour une fois dans ma vie, j'étais certaine d'être à ma place.

REMERCIEMENTS

J'exprime ma gratitude à :

Mon agent, Sarah Davies, qui est sage, douce, raisonnable et infatigable. Cela fait dix ans, et je continue à me reposer sur toi à chaque étape.

Mon éditrice Michelle Nagler, pour sa sagacité, ses encouragements et son enthousiasme à me suivre même quand je l'entraînais dans des impasses ; et ses co-équipières intrépides, Rachel Poloski et Sara Sargent. Rachel m'a mise sur les rails, et Sarah a veillé à ce que j'arrive au bout du voyage.

Krista Marino, pour sa foi inaltérable en moi et pour ne jamais oublier ce que j'aime.

Toute l'équipe de *Stranger Things*, qui a répondu à mes questions, qui partage mon amour des années quatre-vingts et qui est, de façon générale, absolument charmante. Merci d'avoir créé cet univers extraordinaire peuplé de gentils garçons, de monstres redoutables et de filles dangereuses, et merci de m'avoir laissée barboter dedans.

Enfin David, qui a rendu ce livre possible, et Veronica, qui l'a parfois rendu impossible, mais de la façon la plus miraculeuse qui soit. Je vous aime tous les deux.